

L'art dans l'espace public, un outil pour la régénération urbaine de la Belle-de-Mai ? L'instrumentalisation de l'art par les politiques culturelles : enjeux, mises en œuvres et conséquences

Mélodie Daly

▶ **To cite this version:**

Mélodie Daly. L'art dans l'espace public, un outil pour la régénération urbaine de la Belle-de-Mai ? L'instrumentalisation de l'art par les politiques culturelles : enjeux, mises en œuvres et conséquences. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01225073

HAL Id: dumas-01225073

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01225073

Submitted on 5 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :

	OUI	NON
Consultation sur place	✔	☐
Impression	☑	☐
Diffusion Intranet	☑	☐
Diffusion Internet	☑	☐
Exposition	☑	☐
Publication non commerciale	☑	☐

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

École nationale supérieure d'architecture de Toulouse _83 rue Aristide-Maillol _BP 10629 _31106 Toulouse cedex 1
Tél. : 33 (0)5 62 11 50 50 _Fax : 33 (0)5 62 11 50 99 _Courriel : ensa@toulouse.archi.fr _Site : www.toulouse.archi.fr

Établissement public décret 81.333 du 6-4-81 _N° siret : 193 101 508/00011 _Code ape : 9215



L'ART DANS L'ESPACE PUBLIC, UN OUTIL POUR LA RÉGÉNÉRATION URBAINE DE LA BELLE DE MAI ?

L'INSTRUMENTALISATION DE L'ART PAR LES POLITIQUES CULTURELLES : ENJEUX, MISES EN ŒUVRES ET CONSÉQUENCES

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

S87 - IMAGES DE VILLE - 2014 / 2015

École nationale supérieure d'architecture de Toulouse
Clara Sandrini | Pierre Weidknnet | Noel Jouenne| Thomas Lequoy | Mohammed Zendjebil | Carl Hurtin | Florian Faurisson | Nadja Monnet

Mémoire de Master 1 - Mélodie Daly
Sous la direction de Nadja Monnet

Remerciements

Tout d'abord je tiens à remercier ma directrice de mémoire Nadja Monnet, pour sa disponibilité, son écoute, ses conseils précieux, ses multiples références bibliographiques qui ont agrémenté ce mémoire ainsi que pour son implication durant l'année et pendant notre voyage à Marseille. De manière plus générale je souhaite remercier toute l'équipe du séminaire «Images de Ville» sous la direction de Clara Sandrini, les professeurs (Clara Sandrini, Pierre Weidknnet, Noel Jouenne, Mohammed Zendjebil, Carl Hurtin, Nadja Monnet) comme les doctorants (Florian Faurisson, Thomas Lequoy) pour leur ouverture d'esprit qui nous a permis de travailler sur des sujets très variés et souvent personnels, ainsi que pour leurs apports théoriques et leur bonne humeur au fil de l'année.

A Marseille, je remercie les professeures Alexandra Biehler et Arlette Hérat pour leur accueil à deux reprises dans les locaux de L'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille puis à l'École Nationale Supérieure de Paysage de Marseille et pour leurs recommandations avant et après le travail de terrain. Merci également à Stéphane Hanrot pour avoir transmis sa vision sur la recherche, à Marion Serre, doctorante à l'ENSAM, à Riton et sa compagne pour leur hospitalité durant le séjour et bien sur à tous les habitants qui ont pris le temps de répondre à mes questions.

Aussi, je souhaite remercier les étudiants du séminaire pour leur échanges tout au long de l'année et plus particulièrement Anaïs, Eden et Maroussia, avec qui j'ai pu découvrir Marseille à travers les analyses collectives mais aussi sur le terrain. Merci pour tous ces moments partagés durant deux semestres et pour votre soutien.

Je me dois également de remercier ma famille et mes amis pour avoir cru en moi et en mes projets. Enfin, je souhaite remercier plus particulièrement Maria sans qui je n'aurais certainement pas trouvé le courage de surmonter cette année. Merci pour ses relectures et ses conseils, pour son soutien et son réconfort, pour sa patience et tout simplement pour sa présence au quotidien.

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

1. Introduction : p7

1.1. Préambule p9
1.2. Objet du mémoire p11
1.3. Définitions des termes et terrain mental p13
1.4. Problématique et hypothèses de départ p17
1.5. Méthodologie et terrain p19
1.6. Organisation du mémoire p19

2. Les enjeux de la politique culturelle p21

2.1. Vers la nécessité d'une politique culturelle p23
2.1.a La reconnaissance de la culture p23
2.1.b Vers la démocratisation de la culture p29
2.1.c Vers l'instrumentalisation de la culture p33

2.2. Marseille ville culturelle ? p37
2.2.a Marseille a priori p37
2.2.b Entre politiques culturelles et urbaines p 39
2.2.c La constitution d'un paysage culturel p41

2.3. La Belle de Mai, la culture au centre des stratégies de renouvellement urbain ? p47
2.3.a La Belle de Mai : état des lieux p47
2.3.b La Friche : un projet culturel pour un projet urbain p55
2.3.c Quartiers Créatifs à la Belle de Mai p61

2.4. Conclusions et hypothèses p61

3. La commande publique d'art et la politique culturelle p63

3.1. L'art pour faire quoi ? p65
3.1.a L'art valeur spirituelle p65
3.1.b L'art fabrique de l'espace urbain p67
3.1.c L'art contemporain dans la commande publique p69

3.2. La Belle de Mai et la commande publique d'art p77
3.2.a L'importance de la Belle de Mai dans le processus de commande artistique de la ville de Marseille p77
3.2.b Les œuvres liées aux bâtiments de la Friche p81
3.2.c L'art intégré aux équipements publics de la Friche p83
3.2.d D'un tunnel à l'autre p87
3.2.e La Belle de Mai sur les traces de JR p89

3.3. La Belle de mai : quels arts pour quels espaces ? p91
3.3.a Une géographie de l'art urbain inégale p91
3.3.b Un art pour le quartier et un art pour la Friche ? p 93
3.3.c Entre art in-situ et art transposable p 97

3.4. Conclusions et hypothèses p99

4. L'art un outil politique pour la régénération urbaine ? p 101

4.1. Des transformations urbaines pour la Belle de Mai ? p103
4.1.a Un nouveau paysage urbain pour une nouvelle identité p103
4.1.b De nouvelles expériences urbaines p105
4.1.c La difficile liaison entre les projets artistiques et les projets urbains p109

4.2. Quelles transformations sociale pour la Belle de Mai ? p113
4.2.a L'art comme reflet des populations p113
4.2.b La dimension participative dans la commande publique d'art p115
4.2.c Quelles conséquences sur la mixité sociale ? p117

4.3. Le décalage entre l'image diffusée par la politique culturelle et la réalité du terrain p119
4.3.a Un projet culturel pour quel projet urbain ? p119
4.3.b Le monopôle de la Friche sur les activités culturelles de la Belle de Mai p121
4.3.c La Belle de Mai aujourd'hui et demain p123

4.4. Conclusions et hypothèses p125

5. Conclusion p127

6. Bibliographie p133

7. Table des illustrations p137

8. Annexes p141

8.1. Les origines de la politique culturelle p143
8.2. Analyses collectives de Marseille p145
8.3. Étude de cas de deux œuvres p153
8.4. Parcours «Sur les traces de JR» p155

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Introduction :

p7

1.1. Préambule p9
1.2. Objet du mémoire p11
1.3. Définitions des termes et terrain mental p13
1.4. Problématique et hypothèses de départ p17
1.5. Méthodologie et terrain p19
1.6. Organisation du mémoire p19

«Le retour des œuvres d'art dans les espaces publics soulève une multitude de questions.
- Qu'est-ce qui prédispose les espaces publics à recevoir des œuvres d'art ? Est-ce le caractère public de ces espaces, c'est à dire ouvert et accessible à l'ensemble des citoyens ou plutôt sous cette forme déguisés, des espaces à la merci des caprices de la puissance publique ? Est-ce l'affectation traditionnelle des places urbaines à la glorification du pouvoir royal d'abord, à l'éloge des valeurs républicaines ensuite et maintenant à la représentation d'une politique culturelle ?
- Sous l'effet de quelles volontés, en vue de quels objectifs concernant l'art, concernant les espaces publics, concernant la ville, les œuvres d'art ont elles attirées vers elles les derniers publics ? Veut-on promouvoir l'art contemporain et pourquoi ? Veut-on boucher des vides que les programmes de destruction et constructions modernes ont laissé proliférer ? Veut-on renouer avec les projets classiques d'embellissement des villes ? Peut-on encore adhérer aux idées chères aux romantiques que le salut de la société passera par l'art ?
- Les espaces publics ne sont-ils pas en train de devenir une finalité du projet artistique, et la commande publique engendrer un genre nouveau : l'art public ?»
Gaëtane Lamarche Vadel, ***«Les œuvres d'art dans l'espace public l Le parti pris de la ville»***, 1998, citation page 41

1. Introduction :

1.1. Préambule

Travailler sur l'art dans un mémoire en architecture peut paraître étonnant à première vue, or ce sujet présente de nombreux intérêts. En effet, nos études nous apprennent comment l'urbanisme et l'architecture peuvent permettre de construire une ville durable avec des espaces favorisant le vivre ensemble, mais l'art installé dans l'espace urbain, accessible à tous peut également avoir une influence non négligeable sur la ville et ses images. Ce sujet s'inscrit alors pleinement dans les thématiques du séminaire ***Images de Ville*** puisque l'art produit de multiples images, des images véhiculées par les artistes et les politiques, mais aussi des images perçues et vécues par le public et les habitants.

De plus, l'art a toujours été présent dans nos sociétés humaines et s'est d'abord exprimé dans des espaces communs. Au fil de l'histoire, cette discipline a pris de l'importance et s'est considérablement développée dans l'espace urbain jusqu'à devenir un puissant outil politique. Étudier l'art dans l'espace public en tant que future architecte, mais aussi en tant qu'étudiante en histoire de l'art, présente donc de nombreux intérêts. Ce sujet soulève effectivement de nombreuses questions, autour de ses acteurs, des relations entre l'art et l'espace dans lequel il se déploie, mais aussi autour de sa réception, de ses publics et de ses influences sur ces derniers. De plus, cette problématique reste d'actualité puisque aujourd'hui les politiques culturelles se multiplient en plaçant au centre du développement urbain la culture et l'art. Cette thématique est également liée à mes questionnements quant à l'avenir de l'art. Après avoir étudié ses diverses formes au fil de l'Histoire on peut se demander, quelles seront celles de demain ? Dans un monde ou la culture prend une place de plus en plus conséquente, comment l'art contemporain est-il amené à s'exprimer ? Est-il destiné à rester dans les musées ou institutions, ou va t-il en sortir pour se déployer dans les espaces urbains ? Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui ? Quel intérêt peut-il y avoir a mêler art et politiques urbaines et culturelles ? L'art allié à l'architecture et l'urbanisme peut-il construire la ville ?

Bien évidemment, ce mémoire ne prétend pas répondre à toutes ces questions mais plutôt à amener des éléments de réflexion autour de ces problématiques, à comprendre les enjeux actuels autour de l'art dans l'espace public.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Affirmer l'identité d'une ville


Historique


Emblématique


Culturel


International

Stimuler le vivre ensemble


Partager


Rassembler


Réunifier

Donner vie aux espaces publics


Participation


Appropriation


Gaieté

Figure 1 : *Choix des 10 images classées en trois thèmes*

1. Introduction :

1.2. Objet du mémoire

Pour aborder la ville et ses images à travers l'art dans l'espace public, je me suis d'abord intéressé à ses conséquences sur la ville et l'urbain. Dès le début de ce travail de recherche, une œuvre placée dans la rue, sur une place, dans un parc ou tout autre espace public impliquait pour moi une volonté politique d'organiser la société, dans le sens où elle peut créer un repère, un symbole, revitaliser un quartier délaissé et répondre plus généralement à des enjeux socio-économiques. Une fois l'œuvre installée elle transforme l'espace, modifie les habitudes et les pratiques des passants, peut les surprendre, mais aussi les rassembler.

Afin d'élaborer une problématique de départ, un premier exercice donné au début de l'année a consisté, à partir de 100 images proposées, à en sélectionner 10 en rapport avec notre sujet. Pour ce travail, je me suis interrogée sur les conséquences que peuvent avoir les interventions artistiques sur la ville et ses images, j'ai donc mis en place trois séries de photographies afin d'essayer de formuler des hypothèses et axes de recherche.
La première série d'images « Affirmer l'identité d'une ville», regroupe des objets d'art ou de publicité implantés dans la ville, de manière fixe. Ces objets monumentaux ont une fonction symbolique directe, ils peuvent transmettre le passé et l'histoire d'une ville (image 1), devenir un emblème de la ville et participer à son identité (images 2 et 3), donner l'image d'une ville attractive et ouverte sur le monde (image 4). Ces images évoquent donc des objets de contemplation dans le sens où on n'interagit pas directement avec, ils sont là, principalement pour participer à la construction de l'image d'une ville.

Au contraire, dans les deux séries suivantes, j'ai voulu relever les installations ou objets avec lesquels les passants vivent et utilisent la ville.
Je me suis intéressée dans la deuxième série d'images « Stimuler le vivre ensemble » aux interactions que l'art peut créer entre les passants et/ou les habitants. Ainsi, une installation telle que l'ombrière de Marseille (image 5) invite les individus à partager un espace ainsi qu'une vision transformée de la ville et d'eux même à travers le reflet du miroir. L'image 6 évoque un regroupement de personnes autour d'un monument, et interroge sur la façon dont l'art peut devenir un point de repère ou de rendez-vous dans une ville. La plage (image 7) décrit un paysage désertique séparé en deux par une limite. Elle pose donc la question des divisions dans la ville (sociales, politiques, spatiales) et du rôle que l'art peut avoir dans la réunification de quartiers, de villes ou au contraire des disparités qu'il peut renforcer ou créer.

Pour finir, les dernières images évoquent l'utilisation de la ville par les passants. Le mobilier, tout comme l'art public peut répondre à des besoins très simples, comme celui de s'installer, de s'approprier la ville de «donner vie aux espaces publics». L'objet que l'on voit sur l'image 8 est déplacé par les habitants, aux gré de leurs envies, ainsi, même si cet acte se fait seul, l'action est commune. Des objets simples (image 9) permettent aussi aux utilisateurs de s'approprier l'espace et de l'adapter à leurs pratiques. Enfin, l'œuvre d'art peut également permettre d'égayer un lieu, et de lui donner de nouveaux usages et de nouvelles fréquentations (image 10). Ces éléments sont essentiels pour les pratiques sociales dans la ville et pour (re)dynamiser les espaces publics.

A partir de ce premier travail, l'objectif était d'affiner un peu plus le sujet pour élaborer une deuxième problématique et en cerner les enjeux et les limites à fixer.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

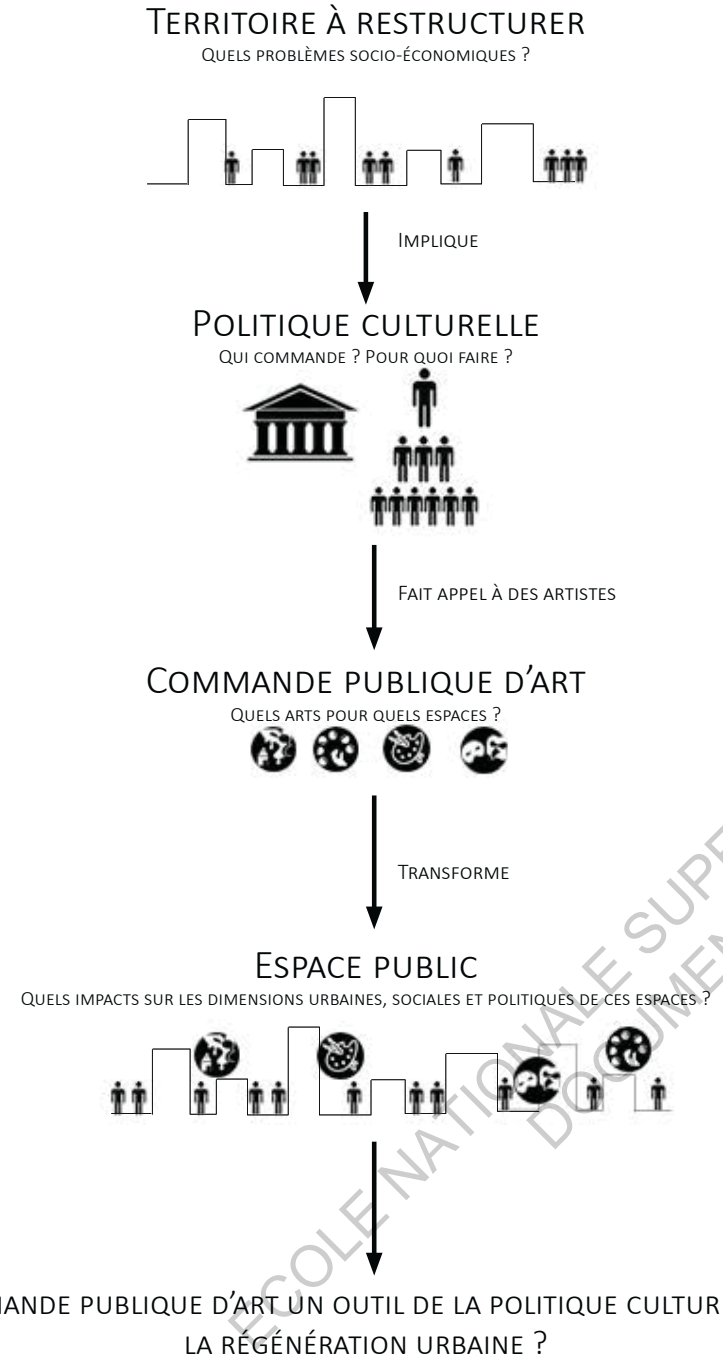


Figure 2 : *Terrain mental*

1. Introduction :

1.3. Définitions des termes et terrain mental

Avant de continuer, une définition des termes de la problématique s'impose. Ainsi nous aborderons assez rapidement l'art public, la politique urbaine et la politique culturelle à différencier de la politique de la ville ainsi que la notion de pratique sociale. Ces débuts de définitions m'ont permis d'affiner mon sujet et de fixer les enjeux autour de la problématique et de ces thèmes. Ces premiers éléments seront tout de même développés plus finement au fil du mémoire.

Art public

De nombreux ouvrages m'ont permis de mieux comprendre ce thème et de pouvoir le définir. Ainsi, Pauline Guinard[1] définit l'art public selon trois critères : c'est un art qui est installé dans un espace juridiquement public, c'est à dire non détenu par un propriétaire privé, cet art est financé par les pouvoirs publics il comprend donc les commandes publiques et pour finir c'est un art qui interagit avec le public et favorise les échanges. A partir de ces trois dimensions, on s'intéressera ainsi essentiellement aux commandes publiques, l'art de rue non reconnu officiellement, issu d'initiatives personnelles n'étant pas le sujet de ce mémoire. On distinguera alors l'art public de l'art urbain qui lui regroupe toutes les formes d'art réalisées dans les rues et espaces publics. Cependant, on préférera le terme de commande publique d'art pour parler d'art public.

Au-delà de ces définitions, je me suis intéressée dans un premier temps à Pauline Guinard ainsi qu'à Christian Ruby[2] qui s'interrogent sur les conséquences de ces installations sur la ville, les pratiques et les représentations du public. Paul Ardenne[3] met aussi en parallèle les différentes formes d'art dans l'espace public et les différentes conséquences qui en découlent. Ils évoquent également la question des politiques et de la volonté des municipalités d'utiliser l'art. Il a donc été essentiel, suite à ses apports, de me demander, pourquoi et comment l'art public est utilisé et mis en place.

Politiques urbaines et culturelles

Le second thème de ce terrain mental est donc construit autour de la politique culturelle et urbaine à partir des réflexions d'Elsa Vivant[4] qui met en évidence le fait que la culture est aujourd'hui utilisée comme un outil des régénérations urbaines. Au cours de son analyse de la ville de Johannesburg, elle remarque que même si la culture permet peu à peu de rendre la ville plus attrayante et plus animée, les pratiques locales des habitants sont laissées de côté. Il est donc intéressant de comprendre quel est le but réel des politiques (changer les pratiques sociales ou simplement redorer l'image de la ville ?), comment la culture est utilisée et quels sont réellement les résultats de cette action sur les habitants et sur l'espace.

1 Pauline Guinard, ***« Quand l'art public (dé)fait la ville ? »***, EchoGéo [En ligne], mis en ligne le 20 septembre 2010, consulté le 18 janvier 2015. URL : http://echogeo.revues.org/11855

2 Ruby, Christian. ***L'art Public: Un Art de Vivre La Ville***. Collection Essais / La Lettre Volée. Bruxelles: Lettre volée, 2001.

3 Ardenne, Paul. ***Un Art Contextuel: Création Artistique En Milieu Urbain, En Situation, D'intervention, de Participation***. Paris: Flammarion, 2002.

4 Vivant, Elsa. "L'instrumentalisation de la culture dans les politiques urbaines : un modèle d'action transposable ?" ***Espaces et sociétés*** 131, no. 4 (2007)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

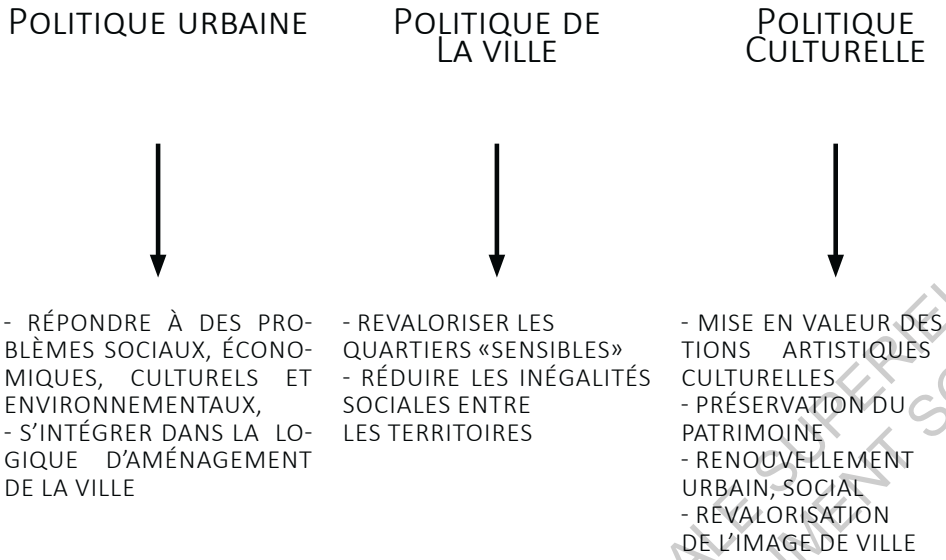


Figure 3 : *Politiques urbaines, culturelles et politique de la ville*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Politique urbaine

Pour définir la politique urbaine on peut se baser sur le texte du ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie[1] qui la présente comme une politique qui est mise en place dans une ville et doit servir une collectivité. Elle a pour but de répondre à des problèmes économiques, sociaux, culturels et environnementaux tout en s'intégrant dans la logique d'aménagement de la ville. Pour se faire, une analyse des besoins est nécessaire, elle est généralement illustrée par des documents de référence de la ville tels que le Schéma de cohérence territoriale (SCOT), le Plan local d'urbanisme (PLU), le Plan de déplacement urbain (PDU), le Programme local de l'habitat (PLH), etc. L'objectif général est donc de s'assurer de la compatibilité des terrains avec les usages présents et à venir.

Politique culturelle

Les politiques culturelles s'inscrivent dans une volonté de mise en valeur des actions artistiques et culturelles et de préservation du patrimoine dans l'objectif d'un renouvellement urbain, économique, social, mais aussi de revalorisation de l'image d'une ville. C'est dans ce mouvement que naissent les musées et autres équipements culturels ou artistiques destinés à assurer la promotion de la ville et de son tourisme. La commande publique d'art peut donc être un outil de ces politiques il sera alors important de comprendre le contexte de création des œuvres étudiées et la logique dans laquelle cette démarche s'inscrit et dans quel but.

Politique de la ville

La politique de la ville est souvent confondue avec la politique urbaine pourtant les enjeux sont bien différents. Ainsi, d'après le site du ministère de la ville, la politique de la ville désigne ***«la politique mise en place par les pouvoirs publics afin de revaloriser les zones urbaines en difficulté et de réduire les inégalités entre les territoires.»***[2]. Pour répondre aux difficultés qui touchent ces territoires, la politique de la ville nécessite l'implication des autres ministères, des services de l'État, des organismes publics et des collectivités territoriales. L'objectif est donc bien différent de celui de la politique urbaine, je m'efforcerai donc de différencier ces deux notions tout au long de ce mémoire.

Espace public

Le troisième thème abordera l'espace public à travers ses différentes dimensions, (urbaines, sociales et politiques) afin de comprendre les répercussions que l'art peut avoir les espaces dans lesquels il s'inscrit et sur ceux qui les pratiquent. L'espace public est à envisager ici comme les creux de la ville, les espaces ouverts mais surtout accessibles librement au public. On parlera alors essentiellement de rues, parc, places, etc, des lieux où on peut observer ou non des pratiques sociales et spatiales. Ce thème s'est structuré autour des ouvrages de T.Davilla[3] et J.N Blanc[4] qui évoquent les pratiques sociales dans les espaces de la ville et qui m'ont permis d'obtenir de réels outils d'analyse nécessaires pour l'étude d'un terrain.

A partir de ces trois thèmes, l'objectif va être de comprendre quels sont les liens entre ces domaines et comment ils interagissent ensemble. Ces premières lectures seront ainsi développées et complétées dans les parties suivantes afin d'expliciter les apports théoriques sur lesquels se basent mes réflexions.

1 Définition donnée par le site du ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie. URL : ***http://www.developpement-durable.gouv.fr/La-politique-urbaine.html***

2 Définition donnée par le site du ministère de la ville, de la jeunesse et des sports. URL : ***http://www.ville.gouv.fr/?l-essentiel-de-la-politique-de-la***

3 Davilla, Thierry. ***Marcher, Créer : Déplacements, Flâneries, Dérives Dans L'art de La Fin Du XXe Siècle***. Paris: Regard, 2002.

4 Blanc, Jean-Noël, and Francis Nordemann. ***La fabrique du lieu: installations urbaines***. Saint- Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004.



La mise en scène de l'art dans la ville

Figure 4 : *Image de la problématique*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Introduction :

1.4. Problématique et hypothèses de départ

Afin de comprendre les impacts et les conséquences de l'art sur la ville j'ai voulu m'intéresser tout d'abord aux enjeux urbains qui peuvent pousser les politiques urbaines d'une ville à utiliser l'art. Ainsi dans les dix images précédemment choisies, trois thèmes étaient ressortis : «Affirmer l'identité d'une ville», «Participer au vivre ensemble » et «Donner vie aux espaces publics». Un deuxième travail autour du photomontage consistait à contextualiser les dix images et à les faire interagir entre elles afin d'avoir un aperçu de ce que peut être l'art dans la ville.

Pour le fond du photomontage, j'ai choisi d'utiliser l'image de la plage. Seule, elle évoque un paysage désertique et peu fréquenté. De plus, la séparation au milieu de la photographie peut représenter des divisons sociales et/ou spatiales telles qu'on peut les observer dans un quartier ou dans une ville. J'ai donc voulu voir, comment cette image pouvait être transformée grâce à l'apport d'interventions artistiques et d'aménagements.

Dans un premier temps, on remarque des objets monumentaux, assez imposants de part et d'autre de cette « barrière » qui sont ici pour symboliser la ville. C'est par le biais de ces objets, que l'on peut qualifier d'œuvres d'arts ou d'objets publicitaires, que la ville peut s'affirmer et se créer une identité. Ils sont donc des repères qui permettent à la ville de construire son image.

Dans un deuxième temps, j'ai utilisé des œuvres d'art ou du mobilier, de plus petite échelle, ayant pour but, au contraire, d'interagir directement avec le public et de dépasser le statut d'objet de contemplation posé dans la ville. Ainsi, on peut retrouver un mur peint qui contraste avec le côté désert de la plage ou encore, le miroir placé au milieu de la plage qui a pour objectif de dépasser les divisions et de réunir le public.

Pour finir, l'intégration des personnages dans le photomontage m'a permis de mettre en évidence les changements au niveau social. En effet, on peut observer à gauche, un regroupement de personnes autour d'une statue-monument qui est devenu un lieu de repère. Au centre, le miroir engendre un rassemblement important. Les personnes sont réunies sous cette installation, sans prêter attention aux éventuelles barrières et divisions dans la ville. Le lien social est donc permis par cette œuvre qui pousse les passants à se divertir tout en partageant un moment avec les autres. Ce type d'art participatif, invite donc les spectateurs à interagir avec l'œuvre sans faire attention « aux groupes sociaux » et donc à créer de la mixité sociale. On peut voir cette notion également au premier plan avec une femme qui tend un objet d'art représentant un animal à une petite fille placée de l'autre côté de la barrière.

L'art dans l'idéal pourrait donc permettre de mettre de côté les divisons sociales ou spatiales dans la ville. Cependant, cette image reste certainement trop idéalisée, il est donc important de se demander si l'art au contraire ne participe pas, parfois, à créer de nouvelles divisons sociales, ou à renforcer celles qui existaient déjà. Il va donc être nécessaire de comprendre quels sont les enjeux des politiques de la ville et quels moyens et surtout quel art ils mettent en place pour y parvenir. Suite à ce travail un peu donc envisager une évolution de la problématique, qui est la suivante : **La commande publique d'art peut-elle être un outil de la politique culturelle pour la régénération urbaine ?**

Dans un premier temps, on peut déjà émettre des hypothèses que nous chercherons à vérifier par la suite. L'utilisation de la commande publique d'art par les politiques urbaines et culturelles laisse penser que l'objectif principal est de changer l'image d'une ville et de participer à son attractivité. Une deuxième hypothèse serait également de dire que cette commande peut-être un moteur de la régénération urbaine que si elle est inscrite dans un projet urbain.

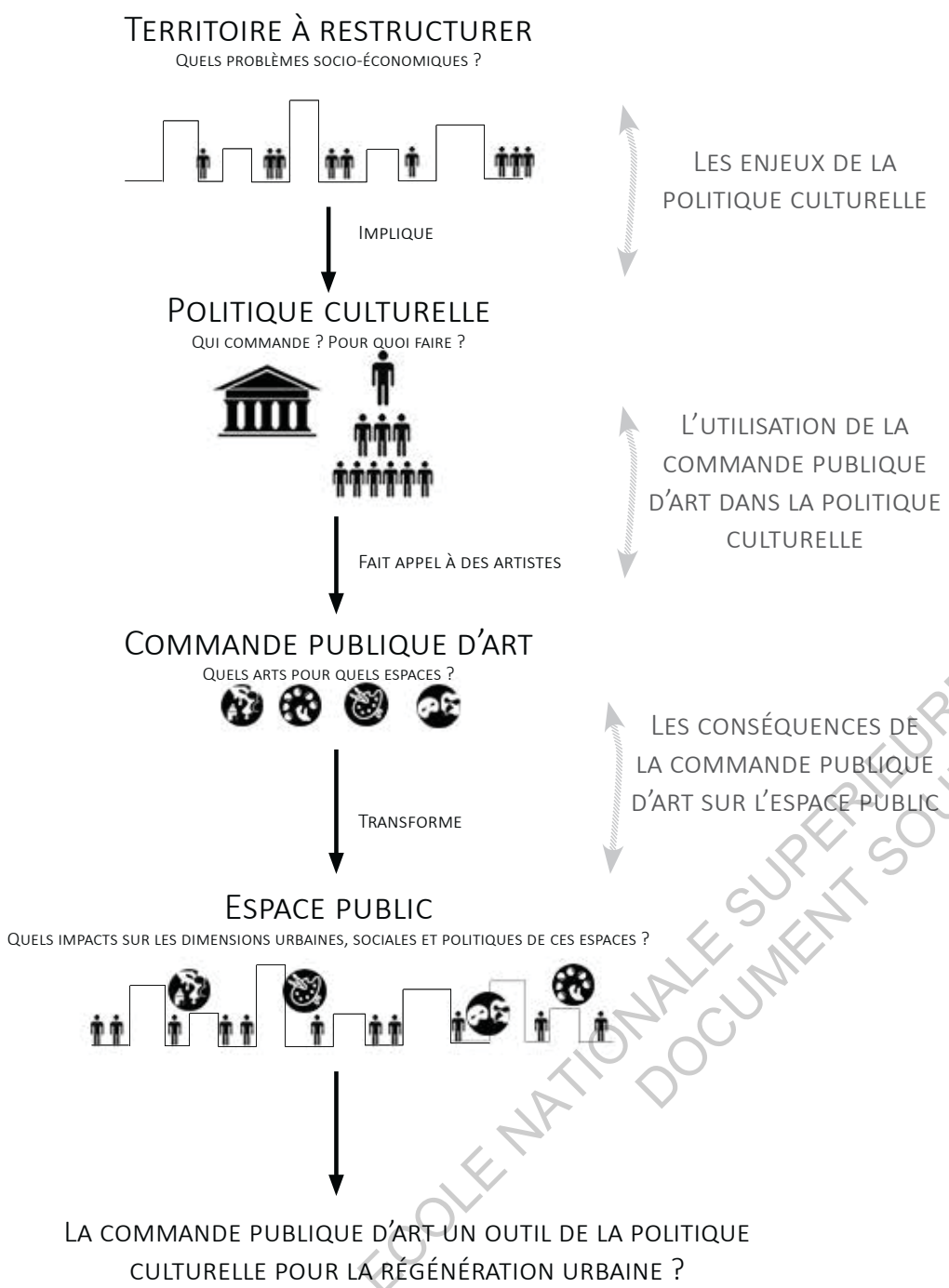


Figure 5 : *Terrain mental et organisation du plan du mémoire*

1. Introduction :

1.5. Méthodologie et terrain

Une des particularités de ce séminaire est d'associer un site physique aux recherches. Le fait d'avoir un terrain d'étude a été un atout majeur pour pouvoir allier théorie et pratique et vérifier les hypothèses. Après la constitution de la problématique et du terrain mental, plusieurs villes nous ont été proposées dont Marseille, Toulouse, Firminy et Varna en Bulgarie. Marseille est apparu comme un choix assez judicieux au vu de ses nombreuses interventions artistiques et culturelles dans la ville et de sa récente nomination comme Capitale Européenne de la Culture en 2013. De plus de nombreuses opérations de revalorisation et de restructuration de la ville sont en cours, ce qui me permet de pouvoir établir ou non des relations entre politiques urbaines et politiques cultuelles, notamment à travers le cas particulier de la commande publique d'art.

A partir d'une analyse collective de la ville[1] réalisée avec Eden Parent-Piché, Anaïs Duprat et Maroussia Mercadier, nous avons pu dégager un diagnostic ainsi que des enjeux autour de nos problématiques. Le but était ainsi de restreindre le terrain d'étude et de se fixer sur un quartier ou un espace de taille raisonnable par rapport au temps dont nous disposions à Marseille, c'est-à-dire une semaine. L'étude plus détaillée des politiques urbaines et culturelles de cette ville faisait ressortir le nom de la Belle de Mai, intégré à la fois dans le grand projet de restructuration urbaine Euroméditerranée mais aussi inclus dans le dossier de candidature de MP 2013. Aussi, les recherches sur la commande publique d'art dans le territoire marseillais[2] a fait apparaître de façon récurrente plusieurs œuvres situées dans la Belle de Mai. Attention cependant a bien différencier la Belle de Mai qui est un quartier de Marseille dans le troisième arrondissement et la Friche la Belle de Mai, lieu culturel regroupant des équipements mais aussi des espaces administratifs ainsi que des lieux de production culturelle et artistique, implanté à la frontière de ce quartier.

L'objectif de ce travail de recherche est alors de comprendre comment la commande publique d'art est utilisée par les politiques culturelles et quels sont ses répercussions sur les espaces publics et ses usagers. Pour répondre à ses questionnements j'ai souhaité étudier la Belle de Mai ainsi que la Friche dans mon étude de terrain afin de justement mettre en avant les différences rencontrées quand à la gérance, aux types de commandes, et aux répercussions dans ces deux espaces liés par le même nom mais pourtant très déconnectés.

Pour aborder ce site je me suis basée principalement sur les discours de la politique culturelle et urbaine de la Friche et de la Belle de Mai pour saisir l'image diffusée par les autorités publiques. Puis, un travail de terrain a consisté à la fois à faire un état des lieux de la commande publique d'art, à les répertorier et à analyser leurs conséquences, par le biais de l'observation mais aussi de conversations avec les habitants et les passants pour aborder l'image perçue et vécue par les usagers.

1.6. Organisation du mémoire

Pour organiser mon mémoire je suis donc repartie de mon terrain mental et de ces trois thèmes afin d'établir les différentes parties de ce travail d'écriture et de répondre à la problématique posée qui est de savoir si la commande publique d'art peut régénérer la ville et plus particulièrement la Belle de Mai. Pour se faire, une première partie sera consacrée aux politiques culturelles afin de mieux cerner leurs objectifs et leurs enjeux en se basant sur l'étude du cas français ainsi que celui de Marseille et de la Belle de Mai. Puis, nous verrons dans un deuxième temps comment cette politique culturelle est appliquée à travers le cas particulier de la commande publique d'art. L'art contemporain dans l'espace public sera donc développé ainsi que sa mise en place dans la Belle de Mai. Enfin, une troisième partie servira de bilan pour intégrer les répercussions de la commande publique d'art sur le quartier de la Belle de Mai et ses dimensions urbaines, sociales et politiques.

1 Voir annexe 1
2 La politique culturelle et urbaine ainsi que la commande publique d'art à Marseille, seront présentées dans les parties suivantes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

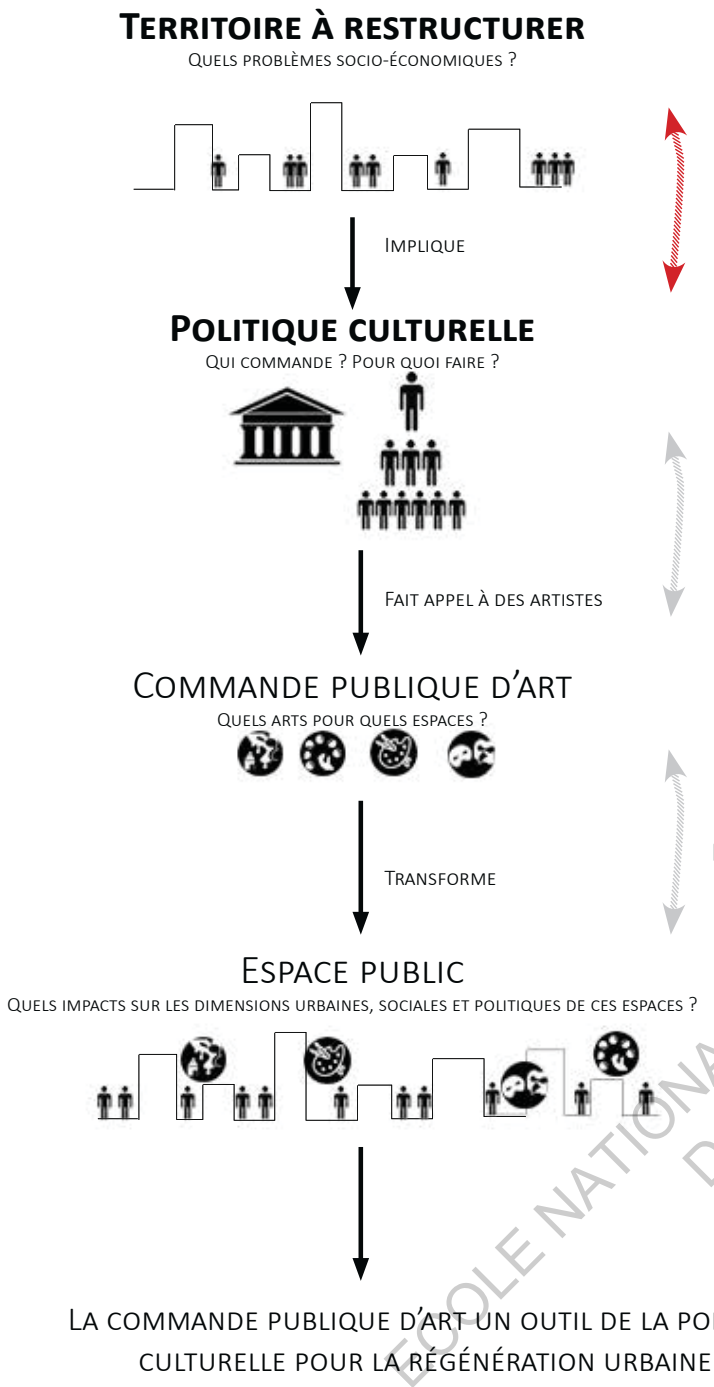


Figure 6 : *Les enjeux de la politique urbaine*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Les enjeux de la politique culturelle : p21

2.1. Vers la nécessité d'une politique culturelle p23
2.1.a La reconnaissance de la culture p23
2.1.b Vers la démocratisation de la culture p29
2.1.c Vers l'instrumentalisation de la culture p33

2.2. Marseille ville culturelle ? p37
2.2.a Marseille a priori p37
2.2.b Entre politiques culturelles et urbaines p 39
2.2.c La constitution d'un paysage culturel p41

2.3. La Belle de Mai, la culture au centre des stratégies de renouvellement urbain ? p47
2.3.a La Belle de Mai : état des lieux p47
2.3.b La Friche : un projet culturel pour un projet urbain p55
2.3.c Quartiers Créatifs à la Belle de Mai p61

2.4. Conclusions et hypothèses p61

«Dans un monde instable, marqué par des mouvements d'ouverture démocratique, l'émergence de nouvelles puissances économiques et de sociétés fragilisées par des facteurs de stress multiples, les tissus éducatifs, scientifiques, culturels et le respect des droits fondamentaux sont garants de la résilience et de la stabilité des sociétés»

Citation issue de la présentation de l'Uneso sur son site web :http://fr.unesco.org/about-us/propos-de-lunesco#sthash.YCWO0Zbn.dpuf

2. Les enjeux de la politique culturelle

La culture dans notre société française est aujourd'hui omniprésente, son intérêt est reconnu et son importance revendiquée. L'intervention de l'État a toujours été forte en France dans les domaines des arts et de la culture notamment sous l'ancien Régime avec François Ier et Louis XIV. Cependant, avec la révolution apparaît la volonté de protéger un patrimoine national et de le diffuser, en rendant ainsi l'accès à la culture égal pour tous. Depuis, les politiques se sont saisies de ce domaine pour assurer la mise en valeur des actions artistiques, culturelles et de préservation du patrimoine dans l'objectif d'un renouvellement urbain, économique, social, mais aussi de revalorisation de l'image d'une ville. On peut ainsi s'interroger sur la place de la culture au sein de l'action publique et son rapport avec la société. Il est donc important de comprendre dans un premier temps comment la reconnaissance de la culture s'est progressivement mise en place jusqu'à aboutir à un désir de démocratisation puis, actuellement, à son instrumentalisation par les politiques culturelles et urbaines.

2.1. Vers la nécessité d'une politique culturelle

2.1.a La reconnaissance de la culture

La culture comme enrichissement de l'esprit

La culture définie comme un «enrichissement de l'esprit par des exercices intellectuels»[1] est un domaine aujourd'hui reconnu dans le monde comme indispensable pour le développement de soi-même et de la société. Comme l'affirmait Senghor ***«La culture est le début et la fin de tout développement»***.[2]

La culture est d'abord un défi individuel dans le sens où elle participe à notre construction en tant qu'individu avec des connaissances et des capacités à réfléchir et débattre ainsi qu'à notre épanouissement personnel. Dans «***Le petit livre rouge de la culture***», Christophe Girard, homme politique Français ira même jusqu'à dire que la culture ne se réduit ni au loisir ni au divertissement mais qu'elle est «***surtout indispensable à notre intelligence»***[3]. Dans cet ouvrage, il propose, à la veille des élections présidentielles de 2012 des solutions pour arriver à une ***«république culturelle»***, puisqu'il affirme que ***«Génératrice d'épanouissement individuel autant que de valeurs communes, la culture peut-être un des piliers de rassemblement des Français, un facteur d'humanité, d'espoir et de dignité. La culture peut recréer la rencontre, le partage»***. La culture n'est donc pas qu'un défi personnel mais aussi collectif, elle crée du lien en générant une identité et une mémoire collective. Plus loin encore, la culture, associée à l'éducation et à la science est un facteur du maintien de la paix. C'est dans cette logique là que s'est constituée aux lendemains de la Deuxième Guerre Mondiale, l'UNESCO[4]. Les nations marquées par les conflits ont eu la conviction que les accords économiques et politiques ne suffisaient plus à maintenir la paix, «***celle-ci doit s'établir sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité***»[5] L'institution universelle s'appuie ainsi sur le droit égal de tous à accéder à l'éducation comme un droit fondamental et une condition pour le développement humain. L'UNESCO s'engage également et protéger et valoriser le patrimoine mondial de l'humanité pour renforcer les liens entres les nations. En s'appuyant sur des cultures elle espère créer une diversité culturelle et par conséquent un monde riche qui donne de nombreuses possibilités et où chacun peut trouver sa place.

1 Définition donnée par le dictionnaire français Larousse, version numérique en ligne

2 Léopold Sédar Senghor, né au Sénégal (1906-2001) est un poète, écrivain, homme politique français. Il fut le premier président de la République du Sénégal (1960-1980) et le premier Africain à siéger à l'Académie française. Il a aussi été ministre en France avant l'indépendance de son pays. Très attaché à la culture et convaincu de sa nécessité, il en avait fait le levier de son orientation politique.

3 Page 12 de «Le petit livre rouge de la culture, Propositions pour une république culturelle» de Christophe Girard

4 L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et al Culture a été fondé en 1945.

5 http://fr.unesco.org/about-us/propos-de-lunesco#sthash.7djkfZVk.dpuf

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 7 : *La cour des Etudes de l'Ecole des Beaux-Arts (Paris).*
Dessin de Félix DUBAN de 1830
Photo RMN-Grand Palais - H. Lewandowski

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Outre cette reconnaissance mondiale, la France est un pays qui depuis longtemps considère la culture comme nécessaire, fondamentale et l'État s'y est d'ailleurs toujours impliqué jusqu'à l'institutionnaliser.

Aux origines de la politique culturelle

La politique culturelle en France est un terme qui selon le sociologue Philippe Urfalino[1] a été inventé en 1959 par André Malraux avec la création d'un ministère chargé des Affaires culturelles. Cependant, ce ministère ne s'est pas crée du jour au lendemain il s'est inscrit dans la continuité de l'implication de l'État dans la culture.[2]

En effet, dès la renaissance carolingienne, Charlemagne et ses successeurs mènent déjà une politique culturelle qui sera à l'origine de la prise en charge de la culture par l'État. Plus tard François Ier, sera le premier à élaborer des actes culturels suivi de Henri IV ainsi que du cardinal Richelieu qui fonde l'académie française. Ces premières initiatives royales sont accompagnées d'un mécénat royal parfaitement illustré par Louis XIV et la cour de Versailles qui accueille les plus grands artistes du siècle. La majorité des institutions françaises à cette époque sont alors essentiellement dédiées à la culture. Le financement et la valorisation des arts et des collections royales est ainsi un moyen pour le roi de faire rayonner la France à l'étranger.

La révolution française et la constitution des biens nationaux

Avec la révolution française de 1789, c'est tout le peuple qui se soulève contre la royauté et ses privilèges. Dans un contexte de déchristianisation et de dé-féodalisation tous les biens religieux et ceux de la couronne sont ainsi confisqués et mis à la disposition de la nation.[3]

Cependant, de nombreux symboles royaux et religieux sont détruits systématiquement ce qui conduit en 1790 à la mise en place d'une Commission des monuments pour inventorier, protéger et gérer les biens de la nations. Ce souci de préservation du patrimoine et notamment des écrits conduit également à la transformation des institutions royales en institutions nationales comme la Bibliothèque et les Archives par exemple.

Dans une volonté de diffusion du savoir les premiers muséums publics voient ainsi le jour ainsi que des Grandes écoles dont l'École nationale supérieure des Beaux-arts et le conservatoire national des arts et métiers entre-autres. La culture cesse alors d'être cantonnée au cercle proche de la royauté.

Le début du XIXe siècle se poursuit avec la prise de conscience par les hommes politiques et les intellectuels de la nécessité de préserver le patrimoine, on peut ainsi citer pour exemple la création du poste d'Inspecteur général des monuments historiques par Guizot. Remplacé par Mérimée il mettra tout de même en place un catalogue du patrimoine français qui aboutira plus tard sur la lise des monuments historiques en 1834.

Vers l'intégration de la culture dans la politique et le système administratif

La politique culturelle caractérisée, par la création du Ministère des Affaires Culturelles provient d'une intégration progressive de la culture dans les mesures administratives et législatives. En 1870 la Direction des Beaux-Arts (à l'origine associée au ministère des Lettres, Sciences et Beaux-Arts) intègre le ministère de l'Instruction publique pour favoriser l'éducation artistique. Le savoir, socle de la nouvelle République redevient comme en 1789, au cœur des enjeux démocratiques. L'enseignement public devient ainsi obligatoire, gratuit et laïque avec les lois Ferry.

Progressivement le champ traditionnel des Beaux-Arts est dépassé avec le bref ministère des Arts d'Antoine Proust[4], pour intégrer également les arts décoratifs, l'artisanat et les industries d'art avec l'ambition de diffuser des objets mêlant le beau et l'utile.

1 Définition donnée par Urfalino, Philippe dans «L'invention de la politique culturelle». Bulletin des bibliothèques de France [en ligne], n° 2, 1997 [consulté le 04 juin 2015]. Disponible sur le Web : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1997-02-0112-016>.

2 La partie qui suit faisant état des origines de la politique culturelle française est basée sur les cours reçus dans le cadre de ma deuxième année en histoire de l'art à l'Université Toulouse II Jean Jaures et plus spécifiquement sur le cours «Patrimoine» de Valentine Châtelet en 2015. Un texte plus détaillé sur l'historique de la politique culturelle se trouve en annexe.

3 Le terme de nation est ici à comprendre comme un groupe humain assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun (définition issue des cours d'histoire de l'art).

4 Le Ministère d'Antoine Proust a duré moins d'un an, de novembre 1881 à janvier 1882.



Figure 8 : *Déclaration d'André Malraux du 27 octobre 1966 à l'Assemblée Nationale*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des mouvements de gauche et des syndicats jouent également un rôle non négligeable dans la démocratisation des arts. Le Front populaire invente d'ailleurs en 1936 la popularisation du théâtre et de la culture conçue comme une nécessité. L'émancipation matérielle des travailleurs passe par une émancipation morale et intellectuelle. La culture n'est plus directement liée aux références classiques et bourgeoises, mais à de nouvelles populations en s'intégrant dans leur contexte contemporain.

Le phénomène de diffusion de la culture est donc en marche. Elle est valorisée à travers de nouveaux musées, un réseau plus performant de bibliothèques publiques, des commandes publiques mais aussi l'initiation de la culture à travers l'éducation. Avec la Libération, la constitution de 1946[1] de la quatrième république se veut garantir ***«l'égal accès de l'enfant et de l'adulte, à la formation professionnelle et à la culture»***. La même année, la popularisation du théâtre se traduit à travers la décentralisation dramatique et le développement des théâtres publics dans toute la France tout comme les musées et bibliothèques.

Le ministère de la Culture et l'invention de la politique culturelle

Le général De Gaulle, après son élection de 1959, demande à Michel Debré d'inclure André Malraux dans son gouvernement, pour fonder un ministère pour l'Art et la Culture. Malraux devient ministre d'État chargé des Affaires culturelles le 22 juillet et quelques jours plus tard son ministère est créé. Il regroupe des services qui étaient jusqu'alors attribués au ministère de l'Éducation nationale de l'Industrie et du commerce (cinématographie), de la Jeunesse et des Sports.

André Malraux va participer activement à la démocratisation de la culture en proclamant en 1959, qu'il souhaite ***«rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité au plus grand nombre possible»***[2]. L'objectif était donc d'apporter la culture à ceux qui en étaient privés. La partie suivante rend donc compte des mesures prises pour tendre vers la démocratisation de l'art et les problèmes rencontrés.

1 Constitution du 27 octobre 1946 disponible sur le lien internet suivant : http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Preambule-de-la-Constitution-du-27-octobre-1946

2 Décret 59-889 du 24 juillet 1959, relatif à la mission et à l'organisation du ministère chargé des affaires culturelles

[VII-3-1] QUESTION 75A : NE SONT JAMAIS ALLES AU COURS DE LEUR VIE...

sur 100 personnes de chaque groupe	Parc (Futuroscope, Cité des sciences et de l'industrie (La Villette)	Exposition temporaire de peinture ou de sculpture	Exposition de photographie	Centre d'archives	Galerie d'art	Spectacle son et lumière	Site archéologique ou chantier de fouilles	Musée	Monument historique
ENSEMBLE	54	48	64	88	61	46	67	23	27
SEXE									
Hommes	51	50	63	87	60	44	62	22	24
Femmes	57	46	65	89	62	48	71	23	29

[VII-3-3] QUESTION 75C : FREQUENCE ANNUELLE DES VISITES (GALERIES D'ART, MUSEES ET MONUMENTS HISTORIQUES)

sur 100 personnes de chaque groupe qui sont allés dans le lieu d'exposition concerné au cours des 12 derniers	GALERIE D'ART				MUSEE				MONUMENT HISTORIQUE			
	Effectifs	1 à 2 fois	3 à 4 fois	5 fois et plus	Effectifs	1 à 2 fois	3 à 4 fois	5 fois et plus	Effectifs	1 à 2 fois	3 à 4 fois	5 fois et plus
ENSEMBLE	828	68	16	16	1621	69	17	14	1611	61	19	20

Figure 9 : *Résultats de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français en 2008*
Olivier Donnat, ***Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008***, Ministère de la culture et de la communication / La Découverte, 2009

Des actions politiques focalisées sur l'offre et non sur la demande

Depuis la création du ministère de 1959, la politique culturelle a principalement été axée sur le développement quantitatif et géographique de l'offre avec la multiplication des équipements et des évènements, la restauration des monuments et la décentralisation. L'offre s'est donc trouvée multipliée mais pour autant elle n'était pas forcément plus accessible à tout les publics. C'est pourquoi dans le même temps, une politique de la baisse des tarifs s'est mise en place. Cependant il est difficile de croire que de simples réductions permettraient d'attirer de nouveaux publics, les réductions tarifaires ont plutôt eu pour conséquence de s'adresser à un public déjà habitué à l'offre. Quelques mesures ont tout de même été bénéfiques comme le chèque culturel lancé par le Conseil régional d'Île de France sous la présidence de Jean-Paul Huchon et à l'initiative de Marie-Pierre de La Gontrie pour faciliter aux lycéens et apprentis, l'accès au spectacle vivant. Avec la possibilité d'opérer leurs propres choix, l'offre est dans ce cas relié à la demande.

Outre quelques résultats plutôt encourageants, la multiplication de l'offre n'a eu que peu d'effets sur la réduction des inégalité culturelles. Une enquête Insee sur les loisirs des Français en 1967[1] témoigne de l'accès aux institutions culturelles seulement par une minorité sociale. Les différentes formes de spectacles sont par exemple fréquentés de manière inégale : 51% des adultes vont au cinéma moins d'une fois par an contre 84% pour le théâtre et 91% pour les concerts. Des enquêtes sur les pratiques culturelles des français en 1990 et 1997[2] confirment ces résultats. Les milieux sociaux les plus absents de la vie culturelle n'ont pas rattrapé leur retard et ce sont les cadres supérieurs et les professions libérales qui fréquentent le plus les lieux culturels, bien plus fréquemment que les ouvriers et employés.

Les mesures de démocratisation reposent trop sur la baisse tarifaire alors que peu de réflexions sont menées sur la motivation culturelle et la demande d'art et de culture. En effet selon le sondage Ifop sur les Français et la culture, publié dans l'Express le 27 janvier 2000, à la question «Vous, personnellement, pensez-vous qu'il soit plus facile, aujourd'hui en France d'accéder à la culture qu'il y a quelques années ?», 60% répondent «oui tout à fait» et 30% «oui, plutôt» soit 90% de oui au total. Ce sondage démontre ainsi l'augmentation des équipements culturels et des interventions artistiques dans la ville ainsi que les progrès de l'aménagement du territoire. En outre, quand on compare ces résultats à ceux des sondages vus précédemment, on comprend que même si l'offre est plus diversifiée et la culture plus accessible cela ne suffit pas à passer outre les inégalités culturelles. Huit ans plus tard, une étude sur Les Pratiques culturelles des Français à l'ère du numérique[3] confirme que plus de la moitié de la population française ne fréquente pas ou fréquente exceptionnellement les établissements culturels.

L'offre sans la considération de la demande ne peut être performante. C'est le constat que fait également Christophe Girard[4] : ***«Il est clair actuellement qu'une politique culturelle axée sur l'offre ne suffit pas à assurer l'élargissement social de la demande. Une offre plus abondante et plus accessible profite, avant tout, à ceux qui en bénéficiaient déjà et qui peuvent augmenter la fréquence de leurs visites. Donner la priorité à l'éducation artistique, à l'éveil des curiosités, à la médiation. Dès l'école, instance de socialisation des enfants de tous les milieux sociaux, nous devons susciter la curiosité et la soif de la culture, créer les conditions de la rencontre avec l'art et la création.»***

1 Le Roux Pierre. Les loisirs des Français. Economie et statistique, N°12, Mai 1970. pp. 45-49.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/estat_0336-1454_1970_num_12_1_1952

2 Les résultats des enquêtes ont été publiés dans les ouvrages suivants :
Olivier Donnat, Denis Cogneau, ***Les Pratiques culturelles des Français des français 1973-1989***, Paris, La Découverte / La Documentation française, mars 1990.
Olivier Donnat, ***Les Pratiques culturelles des Français, Enquête 1997***, Paris, La Documentation française, mai 1998.

3 Résultats visibles dans l'ouvrage d'Olivier Donnat, ***Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008***, Ministère de la culture et de la communication / La Découverte, 2009. Voir tableaux ci-contre

4 Page 55 de ***«Le petit livre rouge de la culture, Propositions pour une république culturelle»*** de Christophe Girard

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 10 : *Festival de cultures urbaines à Toulouse avec Capitole Block Party en 2014*

Photo montrant des activités de hip-hop acrobatique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Être au plus près des citoyens et susciter la soif de culture

Comme nous l'avons vu précédemment, la politique en faveur de la diversification de l'offre n'a pas été la plus efficace dans le processus de démocratisation de l'art. Depuis 50 ans, les discours des politiques culturelles sur le nécessaire accès à la culture sont complètement déconnectés des volontés et des pratiques des habitants. Cependant il y a des désirs de pratiques, des publics potentiels à démarcher, sensibiliser, pour qu'ils aient envie de s'engager et de participer. L'objectif devrait être celui de susciter une soif commune d'apprendre et de s'exprimer.

En effet, l'accès à la culture ne se fait plus aujourd'hui essentiellement par la visite d'équipements culturels mais par de nouvelles relations avec les objets culturels (Livres, Films, etc) et les nouveaux moyens de communications (internet à permis efficacement de démocratiser la culture). Aussi, des formes d'art utilisent déjà cette volonté de toucher les publics. Les arts de la rue, par exemple, participent à la reconquête et à la réappropriation de l'espace urbain de nos jours trop occupé par la voiture.

Comme le résume Christophe Girard[1], ***«L'enjeu fondamental est de construire une démocratie culturelle, plus qu'une démocratisation culturelle»***. Pour y parvenir il faut nécessairement inventer une nouvelle relation entre la société et l'art en faisant participer les citoyens des les processus de création artistique et plus largement dans les politiques culturelles. Aussi, il est indispensable de sortir la culture et l'art des murs des institutions culturelles pour les placer au plus près des citoyens et notamment dans l'espace public, celui qui est pratiqué tous les jours. Encore une fois, multiplier ces interventions artistiques ne peut fonctionner que si l'éducation joue pleinement son rôle dans la diffusion de la culture.

Encourager les «citoyens culturels»[2]

L'esprit de curiosité évoqué plus tôt est généralement associé à la volonté d'être créateur. Outre les professionnels de la culture, des amateurs sont impliqués dans la création. L'importance de ces pratiques peut se lire à travers la part du budget des ménages accordée aux dépenses culturelles. Selon l'étude «Les dépenses des ménages pour la culture, évolutions et déterminants» en 2000[3], ces dépenses occupent le troisième poste des dépenses avec par exemple 15% du budget consacré à l'achat d'une caméra ou le paiement des droits d'adhésions à une école artistique. Ces pratiques amateurs sont donc de plus en plus importantes (entre 1973 et 1997 le nombre de personnes faisant du théâtre, de la peinture, du dessin ou appartenant à une association a pratiquement doublé), pourtant le sujet des citoyens culturels reste délaissé par l'action publique bien que la créativité des «gens ordinaires» constitue un lien entre la société et la culture.

Ces amateurs deviennent pourtant parfois des artistes autodidactes (bien que non professionnels) notamment dans les banlieues françaises qui ont vu naître des mouvements artistiques et créatifs nouveaux comme le Hip Hop, culture urbaine alternative, fédératrice d'une culture basée sur un style vestimentaire et un mode de vie spécifique. Les citoyens culturels constituent un véritable enjeu de diversité culturelle, les politiques ne doivent donc pas seulement proposer des équipements de diffusion mais également des lieux de formation, de création et de répétitions. Et c'est à ce moment-là que le lien entre l'art et la société pourrait se renforcer.

La culture reconnue d'intérêt public s'est vue attribuer une volonté de démocratisation de la part des politiques. Les mesures prises n'ont pas toujours été efficaces, trop tournées vers le développement de l'offre elles en ont parfois oublié le citoyen, ses envies et ses pratiques, mettant ainsi une frontière entre un certain public et la culture et renforçant les inégalités culturelles. Ce phénomène est aussi du, en partie, à l'instrumentalisation de l'art par les politiques.

1 Page 13 de ***«Le petit livre rouge de la culture, Propositions pour une république culturelle»*** de Christophe Girard

2 Cette notion de citoyen culturel est employée dans l'ouvrage de Bloche Patrick, Gauchée Marc et Pierrat Emmanuel. ***La culture quand même !*** publié en 2002 dans la collection de débats « Essai » chez Mille et une nuits. Ce petit livre s'inscrit dans l'actualité politique : il s'agit du programme d'un futur ministre socialiste de la Culture élaboré par Patrick Bloche, député PS de Paris, et Marc Gauchée et Emmanuel Pierrat, avocat spécialisé dans le droit de l'édition.

3 Les dépenses des ménages pour la culture, évolutions et déterminants, ***Développement culturel,*** en février 2000, publié par la Direction de l'administration générale du Ministère de la Culture et de la Communication.



Figure 11 : *Queue devant la Joconde de Léonard de Vinci au musée du Louvre*

2.1.c Vers l'instrumentalisation de la culture

Le terme d'instrumentalisation de la culture fait ici référence à l'usage qu'en fait Elsa Vivant[1] en désignant la culture comme un outil parmi d'autres des politiques de régénération urbaine.

La culture comme développement de l'attractivité des territoires

L'instrumentalisation de la culture consiste aujourd'hui à son utilisation comme un outil dans les politiques urbaines mais aussi dans le marketing territorial. En effet, le danger aujourd'hui est que la culture devienne essentiellement un moyen de redorer l'image d'une ville en la rendant créative et dynamique et s'éloigne de son objectif premier qui était celui de sa démocratisation. Comme un outil de promotion, elle est employée par les acteurs locaux dans des stratégies de communication pour répondre aux critères des villes internationales en créant des images et des symboles, une «marque de fabrique». Chaque patrimoine devient alors vite sur-valorisé pour espérer attirer les touristes. Aussi, cette volonté de se vendre au-delà de l'échelle locale peut causer une perte d'une identité culturelle commune. La politique culturelle se met au service de la politique étrangère et s'adapte pour attirer toujours plus de personnes en promouvant une image culturelle de la France, le plus souvent classique au détriment de son authenticité et de ses spécificités. L'attractivité est donc aujourd'hui l'enjeu majeur des politiques urbaines puisqu'elle génère de l'économie et des richesses.

La culture génératrice d'économie

La culture génère ainsi des retombées économiques en développant le tourisme culturel. Une étude commandée part le ministère de la Culture en 2009[2] estime l'impact économique du Patrimoine en France à environ 21 milliards d'euros, une somme vingt fois supérieure à la dépense publique. Au vu de cette instrumentalisation de la culture, on peut se demander quelles sont les conséquences directes sur la Ville et ses habitants. Avec le tourisme, le danger est aussi que le rapport à la culture ne passe plus par l'expérimentation mais par l'objet, le produit. Malheureusement on voit trop souvent des touristes se précipitant dans les musées sur des œuvres reconnues mondialement laissant le reste de la collection de côté. La découverte de la culture fait place à de nouvelles pratiques touristiques : il faut faire la queue pour voir la Joconde et la photographier, se prendre absolument en photo devant la Tour Eiffel, ou encore lancer des pièces dans les fontaines. Les lieux culturels deviennent des attractions. Ce phénomène est d'autant plus amplifié par la multiplication de boutiques souvenirs aux alentours des musées et sites remarquables qui transforment l'œuvre d'art en produit de consommation.

Au delà de cet aspect touristique, la ville culturelle permet aussi d'attirer des investissements et de créer de la richesse en attirant de nouvelles populations plus aisées au pouvoir d'achat plus élevé. La gentrification[3] peut alors être une des conséquences de ces villes utilisant la culture à des fins économiques. Ces nouvelles classes sociales entraînent de nouveaux besoins et donc de nouveaux équipements et commerces. L'économie se développant, les pouvoirs publics perçoivent ainsi la culture comme une stratégie de régénération urbaine en faisant souvent abstraction des problèmes sociaux et économiques que cela engendre pour les populations les plus en difficulté.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1Le terme d'instrumentalisation fait référence à son usage fait par Elsa Vivant, maître de conférences en urbanisme à l'Institut français d'urbanisme, dans son ouvrage Qu'est-ce que la ville créative ? (Editions PUF, Paris, 2009). Le terme est ici désigné comme la transformation d'un objet en outil. Ce terme est repris par l'article «La ville créative : quelle place pour la culture?» de Laetitia SILVENT en 2012

2 Étude nationale des retombées économiques et sociales du patrimoine, mars 2009, Direction de l'Architecture et du patrimoine, Agence régionale du Patrimoine Provence-Alpes-Côte d'Azur, www.impact-patrimoine.fr

3 La gentrification, anglicisme signifiant embourgeoisement, est définie par Laeticia Silvent dans ***La ville créative : quelle place pour la culture?***, comme symbolisant «***le processus de renouvellement de la population d'un quartier par l'apparition de nouveaux profils socio-économiques issus de couches sociales supérieures.***»



Figure 12 : *Le MUCEM de Marseille et ses abords réaménagés*
Photo de Anaïs Duprat, avril 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La culture et la créativité comme éléments indispensables à la régénération urbaine

A partir des années 90, l'attention va se porter sur le secteur de l'économie de la création, cette notion va ensuite émerger dans l'espace public à la fin de la décennie. Ainsi, les termes de «villes créatives» ou encore «d'industries créatives et culturelles» se développent peu à peu et sont utilisés pour mettre en avant une capacité de créer et d'inventer, grâce à la culture et aux arts, des activités innovantes et inédites pouvant répondre à de nouveaux besoins. Se développement serait rendu possible par ce que Florida, économiste de la culture, appelle en 2002[1], «la classe créative», qui désignerait des artistes, architectes, designers, graphistes, réalisateurs, infographistes, scientifiques et tout personne créative apportant une nouvelle façon de penser. Des réseaux de villes se construisent ainsi autour de cet enjeu central de la création. On peut prendre l'exemple des villes créatives lancées en 2004 par l'Unesco (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) basées sur l'économie créative. Des labels sont aussi lancés pour promouvoir l'activité culturelle d'une ville, on citera par exemple le label Capitale Européenne de la Culture (C'est le cas de Marseille qui a reçu le label en 2013, après de nombreux projets, et notamment l'aménagement du nouveau front de mer avec le MUCEM ci-contre).

La culture intégrée dans les politiques urbaines peut aussi être un facteur du vivre ensemble et de l'expression de tous. En s'inscrivant dans l'espace public elle s'ouvre à ceux à qui la culture était hors de portée. La politique de la ville encourage et finance ainsi dans cette logique des actions en faveur de cette reprise de parole dans les quartiers oubliés pour tisser des liens. Sa mise en œuvre dans les quartiers en difficulté peut cependant apparaître comme un habillage d'une volonté politique loin de l'amélioration des conditions de vie et de diminution de la misère locale. Il arrive alors qu'elle constitue le dernier chapitre d'un contrat de ville, elle est ainsi utilisée par le discours mais au final l'application ne se fait pas dans la reconnaissance des pratiques de ces habitants.

Quelles conséquences socio-économiques sur les villes ?

L'utilisation de la culture comme moyen de développement pose des questions quant à son application dans les politiques urbaines et ses conséquences sur une ville et ses habitants. La revitalisation urbaine par l'art et la culture reste polémique. En effet, en implantant des structures, des équipements culturels, des nouveaux logements et en programmant des évènements culturels, le risque peut vite être de développer une ville attrayante certes mais en rupture avec les populations locales. Ces politiques culturelles ne sont malheureusement pas toujours pensées dans une volonté de répondre à des besoins sociaux mais parfois juste de créer une image compétitive pour se placer à l'échelle nationale ou encore internationale à des fins de retombées économiques. C'est l'exemple du quartier de Newton à Johannesburg, dont les écrits de Pauline Guinard et d'Elsa Vivant nous montrent que finalement les politiques culturelles et d'art public de la ville ont eu pour conséquence de participer à une nouvelle exclusion des populations les plus fragilisées alors que l'objectif annoncé au départ était de créer de la mixité sociale et de passer au-dessus des divisions qui ont marqué l'histoire de l'Afrique du Sud. Malgré une évolution d'un point de vue de l'embellissement de la ville, et du cadre de vie, les difficultés persistent et les écarts se creusent entre les classes aisées et défavorisées. Il est donc important de se demander si ce sont les modèles employés par les politiques qui sont défaillants (multiplication de la somme d'équipements et d'objets posés dans l'espace public sans liens et participation des habitants) ou si finalement, derrière les discours politiques autour de la conciliation entre la croissance économique et la lutte contre les inégalités ne se cache simplement qu'un désir de croissance économique qui passe devant les considérations sociales. En effet, comme l'explique Laeticia Silvent[2] ***«Pour être réellement viable, la ville créative se doit d'intégrer la dimension de diversité culturelle (inclusion sociale, dialogue interculturel, etc.) au sens ethnologique du terme afin de penser une ville plus participative.»***

A travers cette première partie ayant fait état des lieux de la politique culturelle en France, l'objectif est de comprendre comment elle se manifeste dans la ville de Marseille et plus particulièrement dans le quartier de la Belle de Mai. Les conséquences des politiques culturelles dans ce quartier seront analysées à travers le cas du développement de l'art dans l'espace public.

1 Ouvrage de Richard Florida en 2002, «The Rise of the Creative Class»

2 «La ville créative : quelle place pour la culture ?» Laetitia Silvent, Mythe Imaginaire Société, 2012



Figure 13 : *Image à priori du territoire : Des efforts concentrés sur le centre ?*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Les enjeux de la culture

2.2. Marseille, ville culturelle ?

2.2.a Marseille a priori

Un premier exercice pour aborder la ville de Marseille a été fait à travers un travail de collage exprimant notre image à priori du territoire avant toute analyse de la ville et visite du terrain. A première vue les projets urbains en cours laissent penser que l'objectif premier est de redorer l'image de cette ville méditerranéenne afin de développer les richesses de la métropole et le tourisme.

Ce terrain, comporte cependant divers problèmes liés à l'économie, à l'expansion de la ville et aux quartiers défavorisés sujets à de nombreuses violences et dégradations. C'est donc dans ce contexte là qu'une politique urbaine a été mise en place par la municipalité afin de répondre à ces besoins socio-économiques. Deux ans après la nomination de Marseille comme Capitale européenne de la culture on peut donc se demander quelles sont les évolutions entraînées par cette politique et quelles en sont les répercussions.

La première hypothèse qui peut être dégagée, sans avoir encore analysé la ville, serait de dire que les opérations de restructuration urbaine ont certainement permis de revaloriser l'image de la ville avec comme on le voit sur l'image à priori, la création du MUCEM, l'installation du miroir sur le vieux port, la multiplication des interventions artistiques dans la ville ainsi que la valorisation du patrimoine. On peut en effet penser que toutes ces interventions ont permis à Marseille de se positionner comme une ville internationale, prête à accueillir les touristes français mais aussi étrangers.

Ma première idée a été de penser que c'est dans le centre que les efforts son concentrés, laissant de côté les banlieues et les quartiers défavorisés. L'image a priori montre donc cette opposition entre le centre qui regroupe le plus d'aménagements, concentrant les touristes et la périphérie délaissée. Sur ce collage, l'ombrière et le MUCEM, qui selon moi étaient (avant de découvrir véritablement Marseille) des symboles du renouvellement de la ville, sont cadrés sur la cathédrale de la major, pour montrer la mise en valeur du patrimoine existant. Cette assemblage a ainsi la volonté de montrer que la culture et l'art sont utilisés dans la ville comme des outils de promotion de Marseille et de valorisation du patrimoine avec par exemple la cathédrale, l'évocation de la méditerranée avec la sculpture du poisson ou encore les affiches publicitaires du pastis. Le but serait donc de renforcer l'identité de ce territoire en lui donnant ou en mettant en valeur des symboles de cette ville voulant devenir une métropole internationale.

Au contraire, sur les côtés de l'image, les quartiers périphériques sont délaissés et effacés par le centre ville et le vieux port. Ils apparaissent masqués par des panneaux publicitaires promouvant encore une fois ce nouveau centre attractif.

Cette promotion du tourisme amène un nouveau questionnement. En effet, on peut se demander si cette politique culturelle est mise en place seulement pour valoriser l'image d'une ville et donc amener de nouveaux touristes, de nouveaux investisseurs, commerces et donc répondre seulement aux besoins économiques ou si elle répond également aux problèmes sociaux. L'objectif sera donc après une analyse plus fine de la politique culturelle à Marseille et plus spécifiquement à la Belle de Mai (par les discours politiques et les observations de terrain) quels ont été les impacts de ces opérations de renouvellement.



Figure 14 : *Périmètre d'Euromed*

Boris Grésillon[1], décrit Marseille comme «***une ville malade au sein du territoire français***», où l'importance de la dette accumulée par la ville ses dernières années, son insécurité grandissante et la précarité même au sein de l'hypercentre ont conduit à l'altération de l'image de Marseille. Cette difficile situation économique et sociale de Marseille a également contribué à la prise des conscience par les politiques de la nécessité d'une restructuration urbaine.

2.2.b Entre politiques culturelles et politiques urbaines

Le projet Euroméditerranée [2]

Euroméditerranée est un projet né d'une initiative de l'Etat et des collectivités territoriales en 1995. Cette opération d'intérêt national a pour ambition de placer Marseille au niveau des plus grandes métropoles européenne et de réaffirmer la place de la France au sein du monde méditerranéen. Considérée comme la plus grande opération de rénovation urbaine d'Europe, elle ne touche pourtant que des secteurs du centre ville. Ce projet urbain a été fixé pour étendre le centre ville vers le nord, assurer la mutation de secteurs dégradés et traiter la relation entre le port et la ville dans le but de renforcer l'attractivité de la ville et de favoriser le tourisme, la création d'emplois et l'installation d'entreprises.

Le périmètre comprend trois zones d'aménagement concerté dont la Cité de la Méditerranée (zone portuaire entre l'entrée du Vieux-Port et Arenc) située en front de mer, Joliette (quartier d'affaires à façade maritime) et Saint-Charles qui couvre les quartiers aux abords de la gare. La Belle de Mai constitue une quatrième zone comprise comme une ZAC car elle possédait déjà une ancienne friche industrielle (la manufacture des tabacs) qui depuis 1992 était occupée et dédiée à la création culturelle. Le périmètre s'est élargi en 2007 avec une nouvelle opération au nord du port après la Joliette. Même si le projet s'étend sur une superficie importante, l'action reste assez limitée, au regard des besoins de la ville entière.

Marseille capitale Européenne de la culture 2013[3]

Le projet Euroméditerranée visant à promouvoir Marseille sur la scène internationale trouve un écho dans la candidature de la ville au titre de Capitale Européenne de la Culture. En effet, dès 2004, le conseil municipal de Marseille se lance dans la candidature afin d'obtenir le label. L'année suivante commence la campagne de communication ainsi que la création de l'association Marseille-Provence 2013[4] en décembre 2006 dont la direction est à Bernard Latarjet.

En 2007, un repérage des productions culturelles s'inscrivant dans les objectifs et thèmes du projet prend forme pour aboutir en novembre au dépôt du dossier de candidature au Ministère de la culture et de la communication. Suite à une présélection, Marseille dépose en 2008 un deuxième rapport de candidature, plus approfondi qui lui vaudra sa sélection. Pour répondre aux critères de sélection, la ville se doit de répondre aux deux thèmes principaux «la dimension européenne» qui renvoie à la mise en valeur d'une identité culturelle européenne et locale et un second ensemble de critères «ville et citoyens» qui fait référence à la participation des habitants dans les évènements mais aussi à un développement social et culturel durable avec des projets urbains à long terme. En devenant capitale européenne de la culture, Marseille s'est donc engagée au développement urbain, culturel, économique et social de la ville dans une volonté de pérennité.

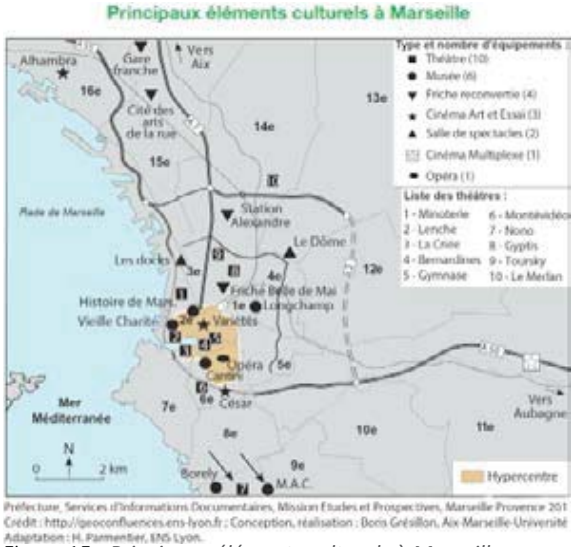
1 Boris Grésillon est professeur de géographie à l'université d'Aix-Marseille, responsable de l'équipe « Villes, culture et grands projets » au sein du laboratoire Telemme, il est également auteur du livre paru en 2011 «Un enjeu « capitale » : Marseille-Provence 2013», Paris, Editions de l'Aube,171p.

2 Voir en Annexe, les détails du projet urbain dans la partie «Analyses collectives»

3 Le titre de Capitale Européenne de la Culture ou CEC est né en 1985 à l'initiative de Melina Mercouri, ministre de la culture en Grèce, Jack Lang, ministre de la culture en France à cette époque et du Conseil des Ministres de l'Union Européenne. L'objectif est ainsi à travers ce titre de rapprocher les différentes populations européennes par le biais de la culture. Aussi, le titre de CEC est l'opportunité pour les villes de développer des projets de renouvellement urbain tout en mettant en valeur l'image de la ville. Un renouveau de la culture s'opère ainsi qu'un développement du tourisme. Depuis la révision de la procédure en 1999, seuls les membres de l'Union Européenne sont autorisés à participer. Depuis 2011, deux villes sont désignées chaque année comme CEC..

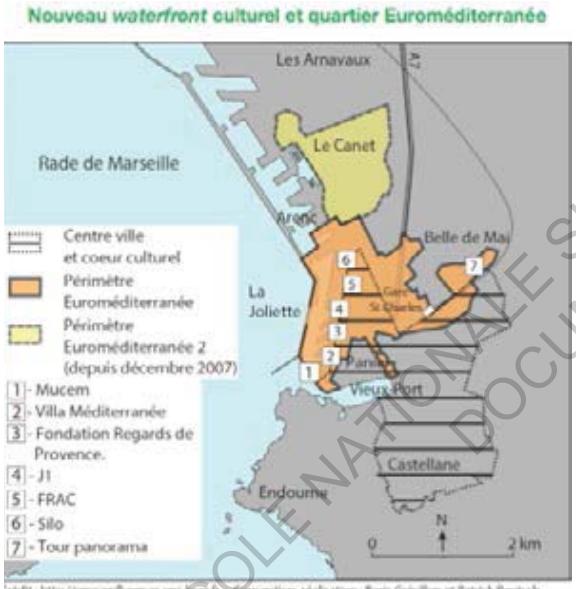
4 Regroupant 97 communes autour de Marseille, dont principalement les territoires de Marseille Provence Métropole, Pays d'Aix, Agglopole Provence, Pays d'Aubagne, Arles, Pays de Martigues. Cependant, dans l'analyse suivante des transformations culturelles, seulement la ville de Marseille sera évoquée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Préfecture, Services d'Informations Documentaires, Mission Etudes et Prospectives, Marseille Provence 201
Crédit : http://geoconfluences.ens-lyon.fr ; Conception, réalisation : Boris Grésillon, Aix-Marseille Université
Adaptation : H. Parmentier, ENS Lyon.

Figure 15 : *Principaux éléments culturels à Marseille*



Crédit : http://geoconfluences.ens-lyon.fr ; Conception, réalisation : Boris Grésillon et Patrick Pentsch,
Aix-Marseille Université ; Adaptation : H. Parmentier, ENS Lyon.

Figure 16 : *Nouveau waterfront culturel et quartier Euromed*

Deux projets complémentaires

Euroméditerranée et MP 2013 sont deux projets indépendants pourtant complémentaires dans la similitudes des enjeux. Ils prônent tous deux un développement économique avec la dynamisation de la ville, la création d'emplois ou encore le développement du tourisme tout en s'inscrivant dans un renouvellement urbain avec l'implantation de nouvelles structures culturelles et commerciales ainsi que des logements. Ces deux projets ont tous les deux une dimension politique forte puisqu'ils sont appliqués pour renforcer l'image la ville de façon positive en réaffirmant la place de Marseille en France ainsi que dans le monde. Les habitants constituent aussi un enjeu social important puisque selon les critères de MP 2013, ils doivent être intégrés aux actions et à leur programmation pour les reconnecter à leur ville, renforcer un sentiment d'appartenance à Marseille et favoriser la mixité sociale. Les enjeux sont donc communs et caractéristiques d'une politique urbaine en s'intéressant d'abord au développement économique et au marketing urbain, puis à des enjeux politiques et urbains et enfin environnementaux et sociaux, tout cela par le biais de la culture. Les deux dynamiques tendent vers le même objectif premier qui est celui de changer l'image de Marseille.

La réalisation du projet MP 2013 s'est appuyé presque exclusivement sur les projets déjà proposés par Euroméditerranée qui ont trouvé un nouvel élan grâce à l'instrumentalisation de la culture comme outil promotionnel. Les instances politiques se sont donc servies des investissements internationaux pour favoriser le développement urbain de la ville avec par exemple la semi-piétonnisation du Vieux Port et la reprise d'anciens projets abandonnés par faute de moyens.

2.2.c La constitution d'un paysage culturel

Des équipements culturels concentrés dans le centre

A l'échelle de Marseille, avant 2013, les principaux équipements culturels se situaient essentiellement dans l'hypercentre : opéra municipal, théâtre national de la Criée, théâtre du Gymnase, les Bernardines, le musée Cantini. Cependant, quelques arrondissements au nord de l'hypercentre disposent aussi d'équipements, on peut par exemple citer le 3eme arrondissement, très populaire qui possède le théâtre Gyptis, la Friche la Belle de Mai et un peu plus au nord la scène nationale le Merlan ainsi que la Station Alexandre. Dans les quartiers sud, plus résidentiels, on retrouve de nombreux musées (MAC, musée Borély, musée de la Faïence) ainsi qu'un cirque et un théâtre. Au contraire, dans la périphérie, les 10e, 11e, 12e, 13e et 14e arrondissements restent très mal équipés.

Au lancement de MP 2013, le projet du vieux port jamais entrepris est réalisé, il est déjà remodelé et semi-piétonnisé, les quais sont élargis et pavés. Cependant, presque aucun des nouveaux bâtiments phares du projet n'est livré. Il faudra encore attendre quelques mois pour voir émerger complètement le Mucem, la Villa Méditerranée, le FRAC (fonds régionaux d'art contemporain) et compléter les équipements culturels (le Musée Regards de Provence, le J1 ou le Silo). Aussi, la ville de Marseille procède à la réhabilitation de ses musées avec par exemple la restauration du musée des Beaux-Arts du Palais Longchamp ou encore celle des archives municipales. L'offre culturelle est donc passé du «manque au trop-plein»[1] en quelques années. Ces équipements culturels, au total de cinq juste sur le front de mer ont eu également la conséquence de transformer radicalement le paysage du port de la Joliette. De nouveaux espaces publics ont été crées pour l'accueil des visiteurs et des habitants ainsi que des nouveaux espaces de déambulation dédiés aux piétons.

Ces nombreux changements ont donc transformé le paysage urbain mais ont aussi permis de donner une nouvelle dimension au projet d'Euroméditerranée, qui essentiellement économique à l'origine, intègre aujourd'hui ces équipements culturels.

1 Selon les mots de Boris Grésillon, dans « Marseille-Provence 2013, analyse multiscalaire d'une capitale européenne de la culture », Géoconfluences, 2013, mis en ligne le 4 novembre 2013, http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/la-france-des-territoires-en-mutation/articles-scientifiques/marseille-provence-2013-analyse-multiscalaire-d2019une-capitale-europeenne-de-la-culture

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 17 : *Soirée d'ouverture de Marseille-Provence 2013*

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cependant, hormis la création de la Cité nationale des arts de la rue installée dans le quartier nord des Aygalades en 2013, MP 2013 n'a pas permis de rééquilibrer l'offre en équipements culturels dans ses différents quartiers. Seule la Friche de la Belle de Mai émerge et contraste avec l'offre de l'hypercentre. En effet, déjà lancé en 1992, ce projet bien avancé dès la candidature de Marseille au titre de capitale européenne de la culture s'est vu bénéficier, avec le soutien de MP 2013, de nouveaux espaces dédiés à l'art contemporain (La Tour Panorama sur cinq étages avec son toit terrasse), de nouveaux théâtres (les plateaux) ainsi qu'une aire de jeux et des jardins potagers. Cependant, la Friche de la Belle de Mai n'est pas vraiment caractéristique du projet Marseille-Provence 2013 selon Boris Grésillon. En effet, pour lui la Friche est un projet culturel pérenne, porté depuis 1992 et qui s'est construit progressivement tandis que MP 2013 s'est organisé dans la précipitation. L'intérêt stratégique que représentait la Friche a été vite compris et le projet a été récupéré par MP 2013 pour en faire le symbole de l'expérimentation artistique et des cultures urbaines.

MP 2013 : De grands évènements culturels dans le centre marseillais

Heureusement, Marseille Provence 2013 n'a pas seulement servi a créer de nouvelles infrastructures culturelles mais a aussi contribué au déploiement d'interventions artistiques en tout genre dans l'espace public et donc accessibles aux habitants. L'année culturelle débute à Marseille par un feu d'artifice et des manifestations artistiques sur le tout nouveau centre ville piétonisé pour l'occasion. Près de 400 000[1] personnes sont dans les rues pour assister à l'événement. Dès mai 2013, des festivals et spectacles sont organisés et rassemblent habitants et touristes. En Mai 2013 les spectacles de «La folle histoire des arts de la rue» réunissent cette fois 480 000 personnes sur le vieux-port. Aussi, de mai à juin 2013, à l'occasion du Festival des arts éphémères, le public peut découvrir l'art contemporain dans le parc de la Maison Blanche, à travers des spectacles de danse, musique et des œuvres éphémères. Autre évènement original présent en juin, le défilé La TransHumance qui voit défiler dans les rues du centre jusqu'aux plages du Prado au sud, 3 000 moutons, 200 cavaliers, 100 chevaux ainsi que des attelages traditionnels, attirant près de 330 000 personnes.
Le 31 décembre 2013, date de la clôture de MP 2013, une grande fête est organisée par le Groupe F, sur le Vieux-Port de Marseille encore une fois, avec des feux d'artifice et des jeux d'eau, accueillant environ 120 000 personnes.

On constate encore que pour Marseille, les plus grands évènements ont eu lieu également dans l'hypercentre, autour du vieux port transformé pour l'occasion. Cependant, des manifestations culturelles ont tout de même englobé tout le territoire marseillais.

MP 2013 : Des manifestations culturelles sur tout le territoire marseillais

Au delà de projets locaux, communs au villes participantes à MP 2013, des projets à l'échelle du territoire[2] ont eu lieu dont le GR 2013. Ce programme est un parcourt métropolitain de 365 km qui traverse le territoire Marseille-Provence en proposant une nouvelle approche de la randonnée pédestre par le biais d'un projet culturel, touristique mais aussi artistique. Ces promenades entre ville et nature révèlent alors de multiples paysages : campagne, lotissements, cabanons, réserves naturelles, autoroutes, garrigue. Ce projet a été très largement apprécié, en effet 120 000 personnes se sont rendues sur ce sentier.

MP 2013 ne s'est donc pas seulement cantonné dans l'hypercentre de Marseille, et l'événement a pour une fois dépassé les frontières entre le centre et la périphérie avec les «Quartiers Créatifs» visant une quinzaine de quartiers en rénovation urbaine. Ce programme, démarré en 2011, avait pour objectif d'installer des artistes en résidence dans ces lieux en lien avec les habitants et en partenariat avec les structures de la politique de la ville. Il était donc question d'impliquer les habitants pour ne pas les tenir à l'écart des structures culturelles.

1 Les chiffres sont issus du bilan de MP 2013, dans la rubrique chiffres clés, le compte rendu est disponible à ce lien : http://www.mp2013.fr/wp-content/uploads/2014/09/ChiffresCleMP13Fr.pdf

2 Le sentier métropolitain en forme de 8 ou d'infini est le fruit d'une collaboration entre 38 communes traversées par le GR ainsi que de nombreuses structures comme le Conseil Général.



Figure 18 : *invitation à la découverte du belvédère des Aygalades dans le cadre des Quartiers créatifs de MP 2013.* Images provenant du site Marseille rénovation urbaine

Cependant, ce programme a été très controversé, les résultats n'étant pas toujours visibles malgré les sommes investies et le caractère ponctuel des interventions n'a pas permis de générer une dynamique culturelle durable. C'est d'ailleurs ce que l'on peut lire dans le journal Provence de 2013 : ***« L'idée est pourtant belle, elle veut qu'aucun quartier de la ville ne soit oublié, que les populations populaires qui les habitent ne grappillent pas les miettes de la fête mais soient aux premières loges. Entre programme de recherche et dispositif citoyen, les quartiers créatifs se poursuivent en se heurtant à des murs, d'un côté parce que les artistes ne sont pas des animateurs sociaux culturels et ne sont pas là pour apporter des réponses et de l'autre parce que les habitants de zones en rénovation urbaine rêvent de réhabilitation, et expriment leur ras-le-bol en clamant : l'urgence plutôt que l'art.»***[1] Une autre critique qui a été faîte était l'absence de co-construction avec les habitants et les acteurs choisis par MP 2013 présents sur chaque territoire. Enfin, on peut se demander en lisant les compte rendus de MP 2013, si encore une fois le but n'était pas simplement de donner une meilleure image de ces quartiers défavorisés et non de transformer durablement l'espace urbain. Le nom du programme montre déjà cette volonté de développer l'attractivité de ces quartiers : ***«Sensible est un gros mot. Par exemple, si vous dites : «quartier sensible», voilà que s'avance tout le défilé des clichés, pauvreté et misère, zone de non-droit, trafics en tout genre, habitations à loyers modérément sociaux. [...] Pour contourner l'incompréhension de ce que pouvait être une Capitale européenne de la culture, Marseille-Provence 2013 a transformé ces «quartiers sensibles», en cours de rénovation, en «Quartiers créatifs». Pariant donc sur la créativité dont ils pouvaient être porteurs, à condition que des « artistes » (mais aussi utopistes de proximité) viennent les réveiller. Maintenant que cela a eu lieu, en si belles beautés, question adressée à la politique : que faire désormais de ces beautés mises à jour, de ces créativités ainsi éveillées ? Cela ne laisse pas en paix.»***

Quoique l'on n'en pense, ces projets ont tout de même permis de valoriser pour quelques temps des quartiers oubliés comme le Plan d'Aou (Marseile, 15e), les Aygalades et la Viste (Marseille, 15e), Tunnel National & Tunnel Benedit- Jobin (Marseille, 3e), La Belle de Mai (Marseille, 3e), Les Hauts-de-Mazargues et la Cayolle (Marseille,9e), et d'autres territoires en dehors de Marseille.[2]

Outre des infrastructures culturelles permanentes, MP 2013 a aussi été le déclencheur de nombreux événements et projets artistiques éphémères dans la ville. Des traces sont encore présentes dans l'espace public, dans le centre comme dans la périphérie. Ces marques de «la fête de 2013» sont visibles, par exemple, à travers des commandes publiques d'art toujours dans l'espace de la ville.

L'analyse de Marseille ainsi que de ces politiques urbaines, culturelles et artistiques ont montré l'importance de La Friche la Belle de mai dans le marketing urbain de Marseille. Au départ indépendant, ce projet a été récupéré par Euromed puis par MP 2013. Outre la création d'équipements culturels, des œuvres d'art y ont également pris place et ont même débordé dans le quartier Belle de Mai avec notamment le programme «Quartiers créatifs». Ce quartier, considéré comme populaire, à la limite entre le centre et la périphérie a tout de même été investi par les politiques culturelles, il correspond donc bien aux attentes de ce mémoire. En effet, c'est après cette analyse que j'ai pu choisir mon cadrage. La Belle de Mai représente un cas intéressant à étudier puisque la culture et l'art se sont installés dans ces espaces dit «sensibles». L'enjeu est donc de comprendre quels étaient les discours politiques face à ce quartier puis dans un deuxième temps, par une étude de terrain, quels étaient les impacts de ces interventions sur les habitants et les espaces publics de la Belle de Mai.

1 Extrait de l'article «Quartiers Créatifs, gestes sensibles en zones fragiles», La Provence, 3 janvier 2013.

2 Données venant de la revue Mouvement qui a consacré un article sur le bilan des quartiers créatifs. «Le sens des quartiers créatifs» est disponible sur le lien suivant : http://www.mp2013.fr/wp-content/uploads/2011/10/001-004-TAP-QC-final.pdf

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 19 : *La Belle de Mai, un quartier enclavé*
Carte réalisée à partir du plan satellite de Google Maps

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Les enjeux de la politique culturelle

2.3. La Belle de Mai, la culture au centre des stratégies de renouvellement ?

La Belle de Mai est un ancien faubourg, aujourd'hui caractérisée par une population ouvrière issue de son passé industriel. Les faibles revenus de ses habitants et les conditions de vie assez précaires ont amené à considérer ce quartier comme étant «défavorisé». Depuis la fin du XXe siècle, de nombreuses initiatives ont été prises pour renouveler la Belle de Mai, comme le projet de la Friche La Belle de Mai né en 1992, et renforcé en 2004 dans le cadre du projet Méditerranéenne et des interventions artistiques issues du positionnement de Marseille comme capitale Européenne de la Culture en 2013. Pour mieux comprendre ces stratégies de restructuration urbaine, et saisir la place accordée à la culture dans ces projets, une analyse historique et urbaine[1] est nécessaire.

2.3.a La Belle de Mai : état des lieux

Un quartier enclavé, coupé du centre-ville

La Belle de Mai est un des trois quartiers qui constitue le troisième arrondissement de Marseille. Situé au Nord de la Canebière, de l'autre côté de la voie ferrée, il marque la frontière entre le «centre-ville» et les quartiers nord. La Belle de Mai est délimitée au Nord par le Boulevard de Plombières survolé par un autopont formant le viaduc de Plombières, axe très emprunté comportant un trafic dense. Le quartier s'étend à l'Ouest jusqu'à la rue Loubon, au Sud jusqu'au boulevard National et à l'Est jusqu'à la rue Guibal, qui longe les voies ferrées convergeant vers la Gare Saint-Charles. La Belle de Mai est donc, même si elle paraît proche du centre ville, assez enclavée et fermée sur elle-même. En effet, la voie ferrée est une barrière importante pour les traversées entre le premier et le troisième arrondissement. Seulement deux percées sont possibles, une première par le tunnel Jobin-Bénédit à l'est[2], et une deuxième au Sud par le tunnel National qui passe également sous les voies ferrées et permet de rejoindre la Canebière.

Plusieurs stations de métro se situent à proximité du quartier, avec à l'est les arrêts Chartreux, Cinq avenues Longchamp, au sud les arrêts Saint-Charles et Jules Guesde, et à l'ouest les arrêts Désirée Clary et National. Pour rejoindre un de ses arrêts il faut environ entre 10 et 25 min selon notre position dans la Belle de Mai. Cependant, pour combler ce manque, neuf lignes de bus traversent et desservent ce quartier.

Ainsi, la Belle de Mai est un quartier assez clos, puisque bordé par les voies ferrées, mais aussi peu perméable aux flux piétonniers et aux automobilistes. Son manque de station de métro centrale et l'absence d'axe de circulation important, contribuent également à sa situation enclavée. Cette situation rend alors à première vue, les liaisons entre le quartier et le centre ville difficiles.

La constitution progressive d'un quartier ouvrier

Avant les profondes mutations qui ont touché Marseille au XIXè siècle, le lieu-dit de la Belle de Mai était seulement une campagne composée de vignobles, de cultures maraîchères et de quelques bastides de notables marseillais. Durant cette période, l'urbanisation de la ville sort de ses enceintes, des bastides et demeures d'exploitants agricoles se forment dans la périphérie, ces «campagnes» étaient reliées entre elles et au reste de la ville par de nombreux chemins.

Cependant, l'essor de l'industrie à partir de 1830 va avoir pour conséquence le développement du nombre d'usines en centre ville et dans la proche périphérie. Les quartiers ruraux perdent alors leur allure campagnarde pour voir apparaître des habitations sommairement bâties pour accueillir des populations ouvrières. C'est la cas de la Belle de Mai qui s'est industrialisée et est devenu un quartier presque exclusivement ouvrier. En effet, à proximité, le port de la Joliette construit au début du XIXe siècle, incite les dockers à s'y installer, puis des usines de raffinement de Sucre[3] et d'allumettes, ainsi qu'une gare de marchandise (Gare Saint-Charles) s'ajoutent à l'ensemble.

1 Les données historiques proviennent du T.P.F.E de CRISTOFANO Corinne, ***«Fragment de ville, conquête d'une friche industrielle»,*** pour l'École Nationale Supérieure d'architecture de Marseille Luminy en 1994. L'analyse urbaine est elle basée essentiellement sur l'observation et le travail de terrain durant la semaine de Workshop en avril 2015.

2 Le tunnel Jobin-Bénédit permer la traversée vers le Parc Longchamp en passant par La Friche La Belle de Mai.

3 Les Sucres Saint-Charles, emploient vers 1830 plus d'un millier d'ouvriers, soit plus de la moitié des ouvriers du raffinage marseillais

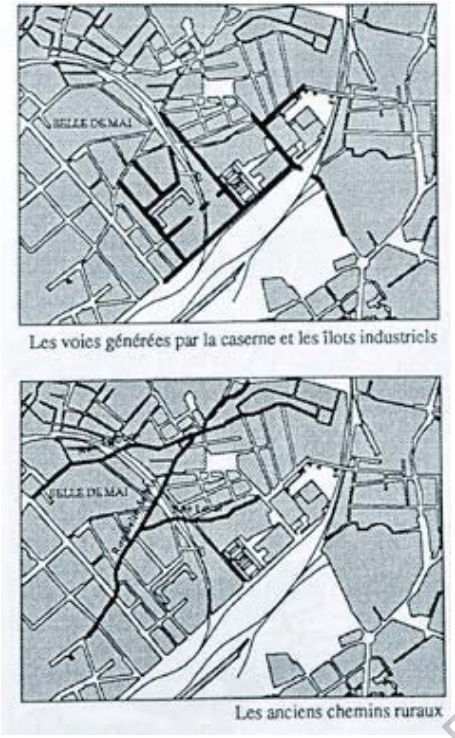


Figure 20 : *La Belle de Mai entre îlots et parcelles d'habitations*
Cartes issues du T.P.F.E de Corinne Cristofano intitulé ***«Fragment de ville, conquête d'une friche industrielle»***
Ecole Nationale Supérieure d'architecture de Marseille Luminy, 1994.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En 1868, la Manufacture des tabacs est transférée à la Belle de Mai dans de nouveau locaux conçus par l'architecte Désiré Michel et s'étendant sur 26 000 m2. Les logements bon marché et les nombreuses offres de travail amènent de nouvelles populations à immigrer au sein du quartier qui va se prolonger sur tout le faubourg Nord. De 600 habitants en 1818, la population atteignit 16 000 habitants en 1875. En 1900, le quartier est peuplé majoritairement par des Italiens qui fuient la misère et le chômage en Toscane, se mélangeant alors aux populations paysannes et locales, et à celles venues du centre-ville.

Les conditions déplorables de travail, les bas salaires et les conditions de vie précaires amenèrent le quartier au premier rang des luttes syndicales et socialistes. Ainsi, Clovis Hugues, maire de la Belle de Mai, devient en 1881 le premier député socialiste élu au Parlement français.

Durant le XXe siècle, la Manufacture des tabacs en pleine apogée est l'une des plus importante de France jusqu'à son déclin à la fin du siècle qui va conduire la direction à fermer l'usine au début des années 1990 pour transférer la production à Vitrolles. Cet événement s'accompagne du déclin du quartier à la population vieillissante et aux immeubles se détériorant.

La Belle de Mai suit la même tendance au XXIe siècle en demeurant un quartier populaire et ouvrier. Les îlots industriels sont encore présents mais la vocation industrielle a disparu pour laisser place au commerce, l'activité principale aujourd'hui. Le réseau viaire, ainsi que les habitations de taille modeste se sont maintenus. Des vagues d'immigrations successives (italiens, espagnols, arméniens, maghrébins) ont donné lieu à un fort brassage social au sein même du quartier.

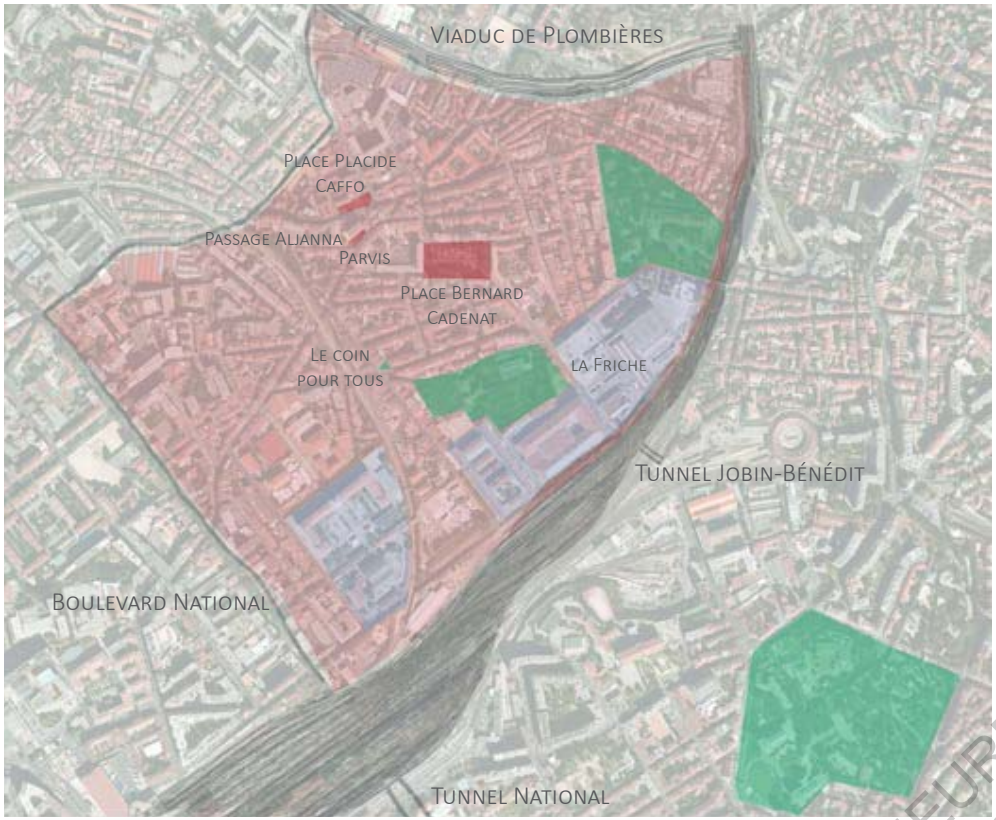
Une précarité généralisée

Le quartier d'une véritable précarité, les ménages de la Belle de Mai et de ses environs (Saint Lazare et Saint Mauront) comptent parmi ceux de la commune qui ont les plus faibles revenus[1]. Les revenus des plus modestes y sont équivalents à peine au tiers de ceux des autres marseillais modestes. En effet, les revenus du 1er quartile ont fortement baissé entre 2005 et 2007 (de près de un cinquième) creusant ainsi les écarts avec le reste de la commune. Aussi, la proportion de ces ménages couverts par des dispositifs de lutte contre la pauvreté y est sur-représentée. En 2008, le taux de demandeurs d'emploi était de 31% contre une moyenne de 17% pour la ville de Marseille, soit quasiment le double. Ce paramètre témoigne de grandes difficultés à trouver un emploi stable aux temps de travail nécessaire pour un salaire convenable. Ce phénomène peut être en partie expliqué par une part de 29% des demandeurs d'emploi constituée d'étrangers. Aussi, le taux de scolarisation des 18-24 ans en 2010 de 42% contre 61% de la population marseillaise peut être un paramètre important à prendre à compte dans les difficultés à trouver un emploi.

Entre îlots industriels et parcelles d'habitations

L'analyse urbaine du quartier laisse apparaître une opposition entre la trame urbaine du quartier de la Belle de Mai et la trame orthogonale des quartiers environnants, mise en place au XIXe siècle selon un projet planificateur des autorités locales pour organiser l'extension de la ville. A la Belle de Mai le tracé n'obéit pas à la même rigueur, tout comme d'autres quartiers, des propriétaires fonciers ont durant le XIXe siècle regroupé et vendu des terrains par lots. L'urbanisation se fait donc progressivement sans aucune planification. Les chemins muraux servant en même temps de frontière et de suture donnent un maillage irrégulier et resserré qui fut la base de la création surtout au nord, d'îlots d'habitations de formes inégales. Avec le développement de l'industrie une trame orthogonale à la voie ferrée et au Boulevard National se déploie et recoupe le maillage de l'ancien faubourg. Les lotissements industriels et la caserne s'insèrent ainsi dans ces grandes parcelles essentiellement situées au sud du quartier, le long des chemins de fer. Au vu de ce maillage complexe et du fort contraste entre le gabarit des parcelles on peut se demander comme se sont insérés les différents espaces publics.

1 Selon les chiffres de l'AGAM de 2010, conçernant les CUCS du secteur opérationnel Saint Lazare, Saint Mauront, Belle de Mai. La source est la même pour toutes les données de ce paragraphe.




Place Placide Caffo


Place Bernard Cadenat - Ecole


Place Bernard Cadenat - Parking


Parvis rue belle de mai


Passage Aljanna

Figure 21 : *Les espaces publics de la Belle de Mai*
Carte réalisée à partir du plan satellite de Google Maps et du travail de terrain

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des espaces publics peu nombreux et souvent mal adaptés

La Belle de Mai ne comporte que deux espaces répertoriés comme des places. La place Placide Caffo au nord du quartier de forme étroite et allongée, est encadrée par trois rues et au nord par les façades de deux commerces et d'une église. Elle regroupe de nombreux commerces de proximité[1] et des équipements religieux[2] et culturels[3]. Elle comporte deux arrêts de plusieurs lignes de bus qui lui confèrent une position stratégique dans le quartier. C'est un lieu de vie important pour les habitants du quartier. Cependant, cette place a été victime de stationnements non contrôlés pendant longtemps, ce n'est qu'en 2011 que des projets de réhabilitation ont été lancés afin de la requalifier, pour aboutir durant l'été 2014. La priorité a été donnée «à la mise en scène de l'église» en créant un parvis minéral calcaire mettant en valeur l'entrée et s'étendant de l'autre côté de la rue pour favoriser et faciliter les traversées piétonnes (renforcée par une zone à 30km/h). En 2013, le projet «Unframed» géré par La Friche la Belle de Mai dans le cadre des Quartiers Créatifs a donné lieu au collage de différentes photographies par l'artiste de JR et son équipe dans les espaces publics de la ville. Une d'entre elles figure en face de la place Placide Caffo, et occupe une façade aveugle entière. Depuis 2015, une autre intervention de l'artiste a eu lieu sur la façade de cinéma Gyptis, également très visible depuis la place.

Au sud-est de cet espace de vie, la place Bernard Cadenat s'impose par sa taille considérable et sa position centrale dans le quartier. Regroupant les principaux commerces (Supermarché, boulangeries et pâtisseries, poissonnerie et boucherie) et services de proximité (Poste, banques, tabac-presse, pharmacie, opticien, matériel médical, Mutuelle et cyber-café) elle borde également l'école élémentaire Bernard Cadenat. La place entièrement minéralisée accueille un grand parking entouré de petits kiosques (fleuriste, journaux) et d'arbres plantés. Devant l'école un parvis piéton a été aménagé autour d'une fontaine Wallace[4]. La place Bernard Cadenat accueille également des marchés (fruits et légumes, ustensiles, meubles, jouets, vêtements) quasiment tous les matins ainsi que de nombreux événements et festivités dont la fête annuelle, «la Belle fête de Mai», organisée par le collectif d'habitants ***Brouette et Compagnie***.

Parallèlement à ces places définies, d'autres espaces non construits se sont insérés dans le tissu urbain. C'est le cas d'un parvis, entre le 84 et le 90 rue Belle de mai, devant des commerces en retrait par rapport à l'alignement de la voirie. Ce creux dans le quartier est goudronné et utilisé simplement comme une terrasse pour les cafés et snacks qui y sont implantés. Ce lieu, moins fréquenté est peu exploité, il n'est pas aménagé pour pouvoir en profiter pleinement. Ce parvis est positionné au Sud de la place Placide Caffo, un passage piéton en escalier est possible par l'ouest pour relier ces deux espaces publics. Le passage Aljanna (qui signifie paradis ou encore jardin en arabe) a été transformé en 2011 suite à l'initiative du collectif ***Brouette et Compagni***e. Les habitants étaient alors invités à coloniser le lieu en apportant une plantation dans une jardinière bricolée pour transformer un morceau d'espace public en «morceau de paradis» en créant micro-jardin collectif au cœur du quartier. Des volontaires ont également redonné vie en repeignant les murets longeant l'escalier. Sur des fonds oranges, verts ou bleus pastels, des arbres, animaux ou encore textes à la peinture blanche se détachent. Quatre ans plus tard, le jardin d'Eden reste toujours aussi coloré mais à perdu ses touches végétales. Le lieu semble assez pratique, beaucoup l'empruntent pour se rendre à la place Caffo mais très peu s'installent sur les marches.

1 Dont un café-bar, une épicerie, une pharmacie et des équipements religieux (la seule église du quartier s'y trouve)

2 La seule église du quartier s'y trouve. Détruite durant la seconde guerre mondiale, l'église Saint Charles a été reconstruite dans les années 50 par les fidèles du quartier, majoritairement d'origine italienne. Le prêtre y héberge aujourd'hui deux familles de Rom.

3 Le Gyptis fut un théâtre jusqu'en 2014, date à laquelle il fut transformé en cinéma. Inauguré en octobre 2014, le nouveau cinéma dévoilait sa nouvelle façade, conçue par l'artiste JR, et recouverte de visages des habitants du quartier. Les fauteuils ont été changés pour apporter le confort nécessaire et un matériel à la pointe a été installé. Six jours sur sept, des films sont proposés entre cinéma populaire et cinéma d'auteur. Ce cinéma est aujourd'hui géré par la Friche La Belle de Mai.

4 Les fontaines Wallace sont un modèle de points d'eau potable public en fonte, présentes dans plusieurs villes du monde. Elles ont été dessinées par Charles-Auguste Lebourg, et financées par le philanthrope britannique Richard Wallace durant les années 1870, d'abord à Paris, dans la volonté de donner un accès gratuit à de l'eau potable tout en embellissant la ville. Son véritable succès va conduire à la création de copies partout dans le monde, dont celle-ci à Marseille.

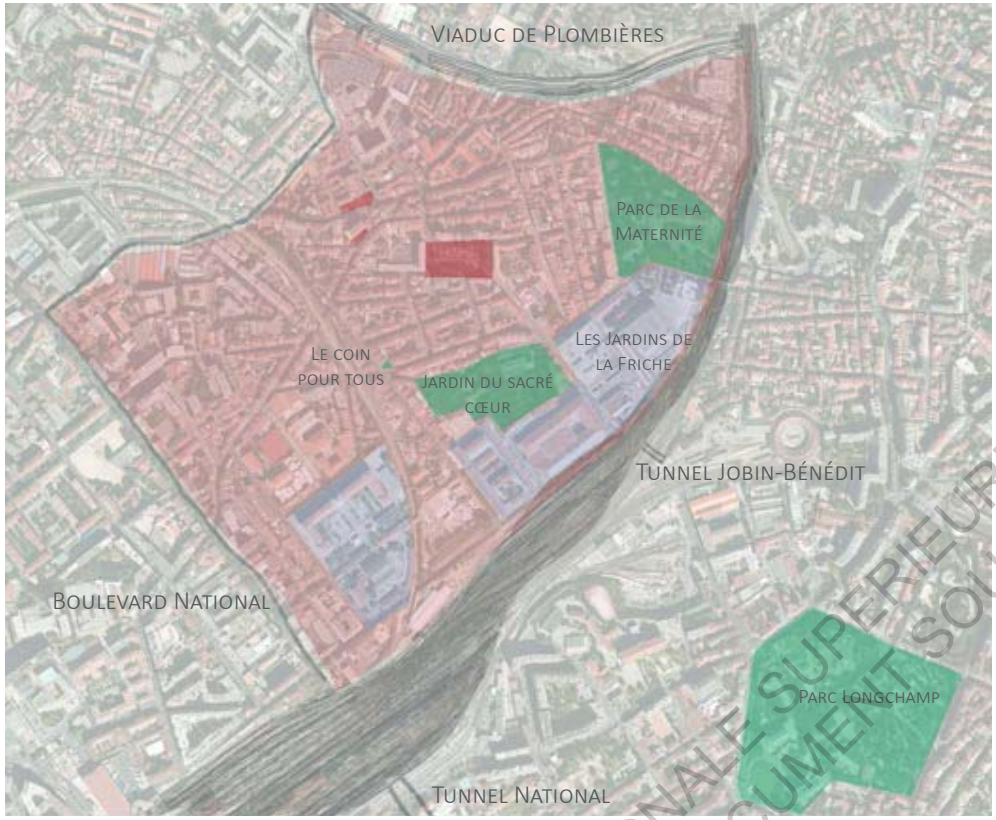


Figure 22 : *Les espaces verts de la Belle de Mai*
Carte réalisée à partir du plan satellite de Google Maps et du travail de terrain

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un autre espace public assez particulier de la Belle de Mai est celui surnommé «Le Coin pour tous», un terrain de 150 m² au croisement de la rue Bernard et de la rue Clovis Hughes. Inutilisé depuis des années un groupe d'habitants et d'associations s'est constitué en collectif - le COIN pour tous - pour solliciter les pouvoirs publics et le propriétaire OPAC (Office Public d'Aménagement et de Construction) afin de créer, par le biais d'une concertation de quartier, un espace à partager, générateur de liens et d'échanges entre les habitants. Il est difficile de trouver des informations sur l'évolution de ce lieu mais au vu des photographies trouvées et des interactions avec les habitants, on constate que le lieu est constante évolution, d'abord un jardin en friche, il a ensuite été aménagé et équipé de mobiliers par les habitants, il y avait même un four à bois communautaire (visible sur des photos de 2011). Il était ainsi très utilisé et notamment durant la Belle fête de Mai de 2012, où l'événement s'est terminé dans cet espace collectif avec des activités et des constructions en cartons afin de créer une «micro-ville dans la ville». En 2013 a eu lieu le collage d'une photographie de JR pour le projet «unframed», un navire inversé occupait ainsi toute la surface supérieure du mur pignon. La même année, une manifestation anti-raciste s'est tenue dans le même lieu. En hommage à la Marche pour l'Egalité et contre le Racisme qui partait de Marseille, il y a trente ans, le collectif «Laralaru» a occupé le Coin Pour Tous le temps d'une journée[1]. Les habitants sont venus s'y rassembler autour d'expositions photo, de concerts en arabe et en kabyl et de jeux pour enfants. Le lieu a donc été ponctué de divers rassemblements où les habitants ont pu échanger et même débattre. Cependant, aujourd'hui, cet espace semble avoir bien changé, un stabilisé recouvre le sol et les seules traces d'occupation et d'appropriation du site sont quelques graffitis et une pinata en forme d'araignée témoignant certainement d'une festivité passée.

Outre ces deux places, le parvis, un passage et le terrain vague, les espaces publics (exceptés les rues) sont très faibles et les espaces verts sont inexistants (alors que rares sont les habitants à posséder un jardin). Le jardin public le plus proche est celui de Palais Longchamp de l'autre côté des voies ferrées dont le tunnel ne favorise pas une traversée agréable et sécurisée. Les deux seuls espaces verts du quartiers sont privés ou semi-publics, ce sont le jardin du couvent du Sacré Cœur et celui de la maternité. Il n'y a pas non plus de lieu de promenade et de voies plantées dont le piéton pourrait profiter.

Les commerces et équipements : une situation complexe

L'activité commerçante de la Belle de Mai autrefois très renommée est aujourd'hui en déclin. En effet, le sentiment d'insécurité et le faible pouvoir d'achat des habitants ont impacté l'activité commerciale. Aujourd'hui, les rues Belle de Mai et Clovis Hugues sont couvertes de devantures fermées. Les activités commerciales sont désormais regroupées essentiellement autour des deux places publiques. Bien qu'amoindrie, l'activité continue tout de même d'évoluer en s'adaptant aux besoins nouveaux des habitants du quartier. Les commerces liés à la santé sont les plus présents dans la Belle de Mai (une dizaine), mais on retrouve aussi une dizaine de coiffeurs, et bars ainsi que plusieurs garages, boulangeries et taxiphones. Les équipements de proximité tels que des supérettes, boucheries, laverie, presse, poste, banques et assurances, etc, sont aussi nombreux. Outre les services de proximité on s'aperçoit que les commerces présents sont adaptés à un faible pouvoir d'achat avec essentiellement des commerces liés à l'alimentation et à la restauration rapide. Aussi, les laveries et taxiphones laissent apparaître un manque de moyens des habitants ainsi qu'une population étrangère très forte (les taxiphones sont très utilisés pour les appels internationaux).

Au niveau des équipements publics, les structures liées à l'éducation regroupent une crèche, deux écoles et un collège, l'enseignement secondaire et supérieur n'étant pas présents. Les équipements culturels sont cependant très nombreux mais essentiellement regroupés à la Friche (Théâtres, expositions, archives municipales, etc) excepté le cinéma Gyptis au cœur du quartier. On remarquera aussi qu'il n'y a pas de bibliothèque de quartier.

Cependant, de nouveaux acteurs tentent de répondre aux besoins de la populations et sont donc le moteur de la vie associative et participative du quartier. En effet, des associations et collectifs d'habitants se multiplient autour de l'humanitaire, de l'entraide sociale, culturelle et éducative. Le centre social «La maison pour tous» est très important pour le quartier notamment par sa proposition de nombreuses activités destinées aux jeunes. Aussi le collectif d'habitant «Brouettes et compagnie» milite pour une amélioration du cadre de vie du quartier en privilégiant le lien social à travers des actions telles que le troc de livres, des aménagements d'espaces urbains, des balades à thèmes, des festivités.

1 Une vidéo sur le lien suivant permet de retracer cet événement et de percevoir les ambiances de ce lieu pas commun lors de cette manifestation. http://www.teleparticipative.org/le-collectif-laralaru-au-coin-pour-tous-2/



Figure 23 : *Maquette de la Seita à la Belle de Mai*
Document issu du site internet de la Friche.

La Belle de Mai est un quartier caractérisé par son passé industriel et sa morphologie urbaine résultante mais aussi par sa population métissée issue du brassage des populations immigrées et des populations locales. Aussi, les revenus des habitants étant parmi les plus faibles de Marseille ainsi que la dégradation progressive du quartier et les problèmes d'insécurité, véhiculent aujourd'hui, une image assez négative de la Belle de Mai. Ce quartier enfermé sur lui même, offre également peu d'espaces extérieurs de qualité pour les habitants. Cependant, les années 2000 ont étés riches en projets et en initiatives pour tendre vers le renouvellement de la Belle de Mai.

2.3.b La Friche La Belle de Mai : un projet culturel pour un projet urbain

La Friche La Belle de Mai est un espace d'expérimentation artistique[1] qui prend place dans les 45000 m^2 des locaux réhabilités de l'ancienne Manufacture de tabacs du quartier de la Belle de Mai. Ce projet né en 1992 avec des associations et consolidé en 1995 par le projet Euroméditerranée s'est pleinement développé en 2013 pour le titre de capitale de la culture. Aujourd'hui cet espace artistique est toujours en renouvellement, l'objectif étant d'utiliser la Culture comme fabrique de l'espace urbain, et du développement économique et social. Un bref historique du site sera présenté, ainsi qu'une analyse des discours politiques[2] qui ont guidé son édification afin de mettre en parallèle, par la suite, l'image donnée par la Friche et la réalité du terrain.

Une ancienne manufacture de tabacs

En 1674, la Ferme des Tabacs est crée et reçoit le monopole de la fabrication et de la vente des produits issus du tabac. Marseille qui est à cette époque l'un des principaux ports d'importation de tabac va recevoir un de ses ateliers. Sous l'Empire, la Régie des tabacs implante une manufacture (rue Sainte) spécialisée dans la fabrication de cigares «façon Marseille». A partir des années 1850, les locaux deviennent inadaptés face à l'augmentation de la production. Des terrains de la Belle de Mai, appartenant à la Compagnie des chemins de fer PLM sont alors achetés pour la construction de la nouvelle manufacture. En 1868, lors de son ouverture, il y a déjà plus de 1250 personnes employées dont 93% de femmes. A partir de 1873, les locaux vont s'agrandir progressivement jusqu'en 1957 avec la mécanisation et le passage à la fabrication des cigarettes. En 1926, l'État crée le Service d'Exploitation Industrielle des Tabacs (SEIT) qui devient en 1935 la SEITA avec l'intégration du monopole des allumettes.

La mécanisation de l'ensemble des productions vers 1947 va avoir pour conséquence la réduction des effectifs. Puis, la concurrence des tabacs blonds et la lutte anti-tabac dans les années 1970 va entrainer de nombreuses difficultés pour la SEITA. Pour répondre aux nouvelles techniques et normes de sécurité, elle se déplace dans un site moins enclavé, à Vitrolles en 1990. Les manufactures de la Belle de Mai deviennent alors des friches industrielles de 12 hectares. Cet espace abandonné contribue alors à augmenter la coupure avec le centre ville déjà marquée par la voie ferrée et la Belle de Mai présente des enjeux de quartiers périphériques alors qu'elle appartient au centre ville et borde les quartiers de la vieille ville. La Friche est alors à reconquérir.

1 La Friche la Belle de Mai abrite une soixantaine de structures artistiques et plus de 1400 personnes travaillant dans les domaines des arts plastiques, arts de la rue, arts du crique, théâtre, danse, cinéma, musique, arts numériques, etc.

2 L'analyse des discours politiques sera basée sur les propos diffusés dans les sites internet officiels et les publications et communiqués de La Friche la Belle de Mai, et des Quartiers Créatifs, ainsi que ceux d'Euroméditerranée et MP 2013.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

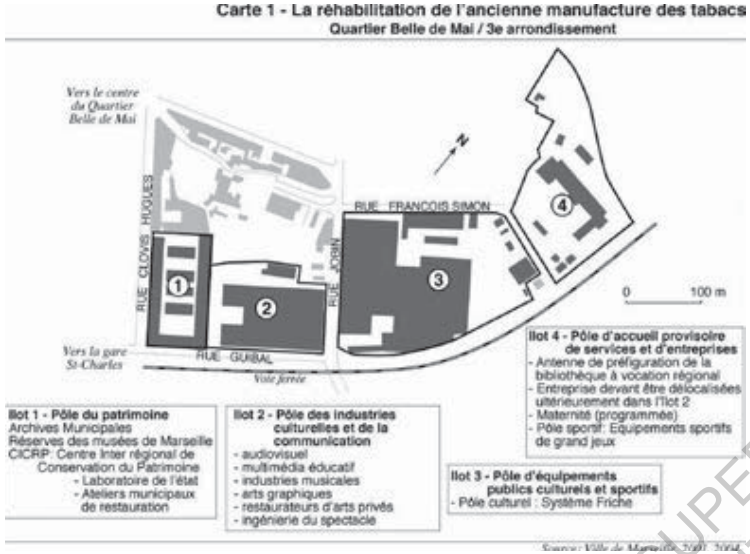


Figure 24 : *Plan de la Friche et des pôles patrimoine et médias*
Document issu du site internet de la Friche.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1992 : Un espace à reconquérir par la culture

La Friche culturelle n'a pas été spontanée, il n'y a jamais eu de squat ou d'occupation illégale. En effet, le projet culturel de la Friche est issu de la volonté politique de l'adjoint délégué à la culture, Christian Poitevin qui a mandaté les acteurs locaux, Philippe Foulquié (directeur du Théâtre Massalia) et Alain Frouneau (directeur du Théâtre des Bernadines) pour fonder l'association Système Friche Théâtre. L'association déménage alors dans les locaux en 1992 et passe un accord d'occupation précaire gratuite avec le SEITA, encore propriétaire des lieux. L'objectif est alors de procurer aux artistes des lieux et des conditions de productions pour accroître leur autonomie et réduire leur dépendance envers des institutions financées par les collectivités publiques. Au fil des mois, d'autres équipes se joignent au projet comme Radio Grenouille, et investissent la diversité des volumes de la Friche. Les «habitants» de la Friche se mettent alors d'accord pour élaborer le nom de leur locaux, le 1er mai 1992, l'ancienne manufacture devient La Friche la Belle de Mai. Cette naissance sans difficulté, donne selon Boris Grésillon[1] trois indications pour le futur : La Friche fait partie d'une stratégie de politique culturelle et sera toujours soutenue et subventionnée par les pouvoirs politiques, le Système Friche Théâtre qui regroupe les différents acteurs peut fédérer tous les artistes et éviter les tensions. Enfin, l'accent est mis essentiellement sur le spectacle vivant dont le théâtre essentiellement ainsi que la musique, les arts plastiques, etc.

1995 : Un projet culturel pour un projet urbain

En 1995, l'architecte Jean Nouvel prend la présidence de Système Friche Théâtre pour créer «un projet culturel pour un projet urbain». Durant ses sept années en tant que président, l'architecte développe l'idée de la «permanence artistique comme agent du développement urbain». Matthieu Poitevin, fils de l'initiateur du projet, va être l'architecte en charge de le mettre en œuvre. Le Friche est rattachée au périmètre Euroméditérranée[2], lancé en 1995, et la Ville de Marseille devient propriétaire des lieux. En 2000, les besoins sont inventoriés et un schéma directeur global du site est établi. Sollicité par Jean Nouvel, Patrick Bouchain entre en scène la même année pour succéder à SFT (Système friche Théâtre), il refuse la proposition mais demande à occuper la fonction d'assistance à la maîtrise d'ouvrage.

En 2001/2002, 3 pôles prennent place sur le site : un pôle patrimonial et institutionnel d'un côté (Centre Interdisciplinaire de Conservation et Restauration du Patrimoine, Archives Municipales, Réserve des Musées de Marseille et de l'INA-antenne Méditerranée), un pôle multimédia (industries de l'audiovisuel et du multimédia), et le pôle spectacle dédié à la culture vivante. Pour poursuivre la mutation de ce quartier, les services de la ville, Patrick Bouchain, Philippe Foulquier, Matthieu Poitevin et Jean Nouvel se réunissent pour établir des schémas directeurs. «L'air de ne pas y toucher», premier schéma directeur est proposé au comité de pilotage de La Friche la Belle de Mai en 2003. En 2005, le deuxième «L'air 2 ne pas y toucher» est validé.

En 2007, une Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC), présidée par l'architecte Patrick Bouchain, est fondée pour poursuivre ce projet culturel. Elle rassemble dans son conseil d'administration des usagers du site (artistes, opérateurs) et les institutions publiques (La Ville de Marseille, le Conseil Régional PACA, le Conseil Général 13, le Ministère de la culture) qui depuis 20 ans accompagnent le projet.

2013 : La Friche de la Belle de Mai un atout pour le titre de Marseille Capitale Européenne de la Culture

En 2012, lorsque la Ville concourt au titre de Capitale Européenne de la Culture, un troisième schéma directeur «Jamais 2 sans 3» est mis en place pour intégrer la Friche dans le dossier de candidature, comme un des cinq projets majeurs. L'obtention du titre est un catalyseur permettant de rassembler les fonds nécessaires pour conduire les travaux de l'agence ARM de Matthieu Poitevin. De nouveaux espaces de travail et de circulation sont ainsi aménagés, et des espaces d'exposition sont construits dans la Tour-Panorama qui donne sur un toit-terrasse dominant la ville. L'année 2013 a aussi été une année d'expression des formes artistiques, auxquelles La Friche a participé activement.

1 Boris Grésillon, « La reconversion d'un espace productif au cœur d'une métropole : l'exemple de la Friche de la Belle de Mai à Marseille », Rives méditerranéennes [En ligne], 38 | 2011, mis en ligne le 15 février 2012, consulté le 13 juin 2015. URL : http://rives.revues.org/3977

2 Euroméditerranée est une opération d'intérêt national née en 1995, qui a pour ambition de placer Marseille au niveau des plus grandes métropoles européennes en restructurant un périmètre de 310 hectares. Elle se développe autour de quatre quartiers : la Cité de la méditerranée, Joliette, Saint-Charles et La Belle de Mai déjà en place qui est intégrée au projet.



Figure 25 : *Plan des différentes entités de la Friche*
Document issu du site internet de la Friche.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La friche : un espace à habiter

Selon le site officiel de la Friche[1], on peut lire que ***«Depuis qu'elle existe la Friche se veut, au delà de ses activités artistiques et culturelles, un espace public, un lieu de vie aux usages en continuité avec ceux de la ville. Ainsi, aux cotés des espaces dédiés aux activités artistiques et culturelles (salles de spectacles, d'expositions, ateliers d'artistes…), on y trouve aussi une crèche pour les bébés, une aire de jeux pour les enfants, un skate park, des jardins familiaux, un restaurant, une librairie, un café…et un toit-terrasse, immense place publique dominant la ville. Elle s'engage aujourd'hui dans une réflexion sur l'habitat et la manière de produire du logement dans la perspective (2018) de la construction d'une vingtaine de logements. Il s'agit d'un projet d'habitat participatif : c'est le groupe de ses futurs habitants (ménages éligibles au logement social, étudiants, apprentis) qui va concevoir, puis gérer cet ensemble d'habitations au sein duquel ils partageront des équipements, des services communs, des espaces (chambre d'amis, salle de sport, buanderie…).»*** Depuis 2012, la Friche met donc à disposition des habitants de nombreux équipements publics afin de créer des espaces de vie en continuité avec ceux du quartier. La Friche se vend alors comme un gigantesque espace public dont l'expérimentation artistique et la culture sont inhérentes à la ***«construction de la Cité».*** Selon les termes officiels de la Friche[2], ***« les artistes et les projets artistiques sont des acteurs à part entière du renouvellement urbain. Ils offrent une vision critique, « décalée » et régénératrice de la réalité, anticipent les mutations de la ville, empruntant d'autres récits que ceux des logiques économiques et des réglementations. Ils éclairent sous un autre jour les questions de circulation, de déplacement, de décloisonnement et de mixité.»*** De cette manière là, la Friche poursuivrait son objectif de créer un projet urbain à partir d'un projet culturel. Elle définit la culture comme un facteur inévitable du développement dans le sens où, la culture est un marché où l'on achète, elle génère donc de l'économie mais pas seulement. La culture participe aussi au développement social en abordant d'une façon nouvelle les questions essentielles de notre société.

La Friche en lien avec son territoire de proximité ?

La Friche a pris le nom de son quartier Belle de Mai et insiste sur le fait qu'elle s'inscrit dans un territoire et a la volonté de créer des relations entres les deux entités pour n'en faire qu'une. Aussi, elle affirme qu'elle se met en relation avec le quartier par le biais de son service éducatif (écoles, collège), son dispositif CUCS (Contrats urbains de cohésions sociale)[3], ses projets participatifs (Quartiers créatifs ; Si j'étais Jorge), ses structures associatives et culturelles et ses évènements.

Quels impacts de la Friche sur le quartier la Belle de Mai ?

L'intérêt d'étudier l'impact de cette Friche culturelle sur le quartier La Belle de Mai est double, puisque d'une part, il permet de comprendre comment est mis en application un discours politique, et de l'autre, parce qu'il s'inscrit dans un quartier aux diverses problématiques sociales et économiques. Tout l'enjeu sera donc, par un travail de terrain et d'interactions avec les habitants, de réussir à percevoir, si ce projet culturel peut comme il le prétend tendre à un renouvellement urbain. Cependant, analyser seulement la Friche peut s'avérer être réducteur. Il est donc nécessaire et essentiel de s'intéresser aux autres interventions artistiques qui ont pris place au sein du quartier, dans ses espaces publics et non seulement dans les bâtiments de l'ancienne manufacture.

1 Ce texte a été rédigé pour annoncer un débat avec Patrick Bouchain et Jean-Rémi Durand-Gasselin, dans le cadre du projet «Habiter la Friche». Le texte est disponible au lien suivant : http://www.lafriche.org/content/construisons-ensemble-un-habitat-sociétal-participatif

2 Le discours présenté est issu de la rubrique «La Friche» sur le site officiel. Cette partie intitulée «Un projet culturel pour un projet urbain. Ou comment la Culture fabrique de l'espace urbain, du développement économique et social» explique quel est l'intérêt de la construction de la Friche pour le quartier. Le texte est disponible à cette adresse : http://www.lafriche.org/content/un-projet-culturel-pour-un-projet-urbain.

3 Les Contrats Urbains de Cohésion Sociale sont les successeurs des contrats de ville de la période 2000-2006, ils représentent «le cadre contractuel unique pour la mise en oeuvre des interventions de l'État en faveur des territoires les plus en difficulté». Ils élaborent des programmes d'actions autour de 5 objectifs prioritaires autour de l'économie, de l'éducation, du cadre de vie, de la santé, de la citoyenneté et de la prévention de la délinquance. Avant Juin 2015, un nouveau contrat de ville sera mis en place, valable jusqu'en 2020, pour succéder au CUCS. Une géographie prioritaire a été adoptée après définition des périmètres prioritaires en situation de précarité, par l'Agam et la Politique de la Ville. 34 quartiers de la ville de Marseille en font parti dont la Belle de Mai.



Figure 26 : *Les jardins du rail et le Wagon-jeux à la Friche dans le cadre des quartiers créatifs*
Photographie de Mélodie Daly, avril 2015



Figure 27 : *Unframed de JR dans le cadre des quartiers créatifs*
Photographie de Mélodie Daly, avril 2015



Figure 28 : *Le Tunnel aux mille signes de F.Clavère dans le cadre des quartiers créatifs*
Photographie de Mélodie Daly, avril 2015

Un programme en lien avec la rénovation urbaine

Le programme Quartiers créatifs, initié en 2011 a été rattaché à Marseille-Provence capitale européenne de la culture en 2013. Comme il est présenté sur le site internet de l'événement, il avait pour objectif de ***«pouvoir questionner, infléchir ou compléter le processus d'aménagement tout en invitant les habitants à s'approprier pleinement leur espace public en contribuant à sa transformation. Tout au long de l'année 2013, ces résidences ont donné naissance à des interventions dans l'espace public, des installations éphémères, à des temps de rencontre autour des réalisations.»***[1].
Ces interventions investissent des zones dites «sensibles» et engagées dans des programmes de rénovation urbaine. Marseille-Provence 2013 affirme ainsi transformer ces «quartiers sensibles» en «quartiers créatifs». L'enjeu est donc de réveiller la créativité de ces lieux en installant des artistes en résidence au cœur d'une quinzaine de quartiers.
Les artistes mettent en œuvre les projets en lien avec les habitants qui ont eu l'occasion de pouvoir participer à ces processus de création.

Ce programme a eu lieu dans 14 quartiers en rénovation urbaine sur tout le territoire de Marseille Provence 2013 dont plusieurs à Marseille : les quartiers nord du 15e (Plan d'Aou, Les Aygalades et la Viste), le 3e (Belle de Mai et Tunnel National & Tunnel Benedit- Jobin), et le 9e arrondissement au Sud (Les Hauts-de-Mazargues et la Cayolle). Par le biais des Quartiers Créatifs La Belle de Mai a pu bénéficier de plusieurs interventions artistiques dont deux dans les tunnels, deux dans la Friche et une au sein du quartier avec les photographies de l'artiste JR.

Cependant, ce programme a été très contesté, puisque des milliers d'euros ont été investis dans des installations éphémères et ne se sont pas accompagnés de véritable projet urbain. Il sera donc intéressant de voir ce qu'il en est à la Belle de Mai, comment les habitants l'on vécu et qu'elles ont été les transformations sur l'espace public.

2.4. Conclusions et hypothèses

L'analyse de la politique culturelle m'a été essentielle pour comprendre quels sont les enjeux et les problématiques autour de ce sujet. Comme nous l'avons vu précédemment, la Culture est aujourd'hui reconnue mondialement et de nombreuses institutions travaillent pour la diffuser auprès de tous les publics. Cependant, sa récupération par les politiques culturelles pose de nombreuses questions. Comment démocratiser l'art et la culture ? Comment la politique culturelle peut-elle être liée à un projet urbain ? Quelles sont les intentions de ces politiques ? Pour aborder ces questions, j'ai choisi de me concentrer sur la commande publique d'art, un cas précis de la politique culturelle afin de saisir justement son fonctionnement à Marseille et plus particulièrement à la Belle de Mai qui comme nous l'avons vu rencontre de nombreux problèmes socio-économiques. De plus, l'arrivée de La Friche il y a une vingtaine d'années dans la Belle de Mai est un élément majeur à prendre en compte dans les politiques culturelles et urbaines du quartier. En effet, la Friche a vite été intégrée au programme de restructuration urbaine appelé Euroméditerranée et au dossier de candidature de MP 2013. Il serait donc intéressant de voir comment, les deux entités se sont développées, quel type d'art est utilisé pour quel espace et enfin, quelles influences la Friche a sur le quartier.

Ma première hypothèse avant la visite du terrain était de penser que la reconversion de l'ancienne manufacture en lieu dédié à la culture était un atout considérable pour le quartier. Au vu des discours politiques, on pourrait également penser, que la culture et l'art ont servi d'outils politiques pour la régénération urbaine de la Belle de Mai.

1 Ce texte est issu de la présentation de «Quartiers créatifs» sur le site internet de MP 2013, consultable sur ce lien : http://www.mp2013.fr/quartiers-creatifs/

ECOLE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

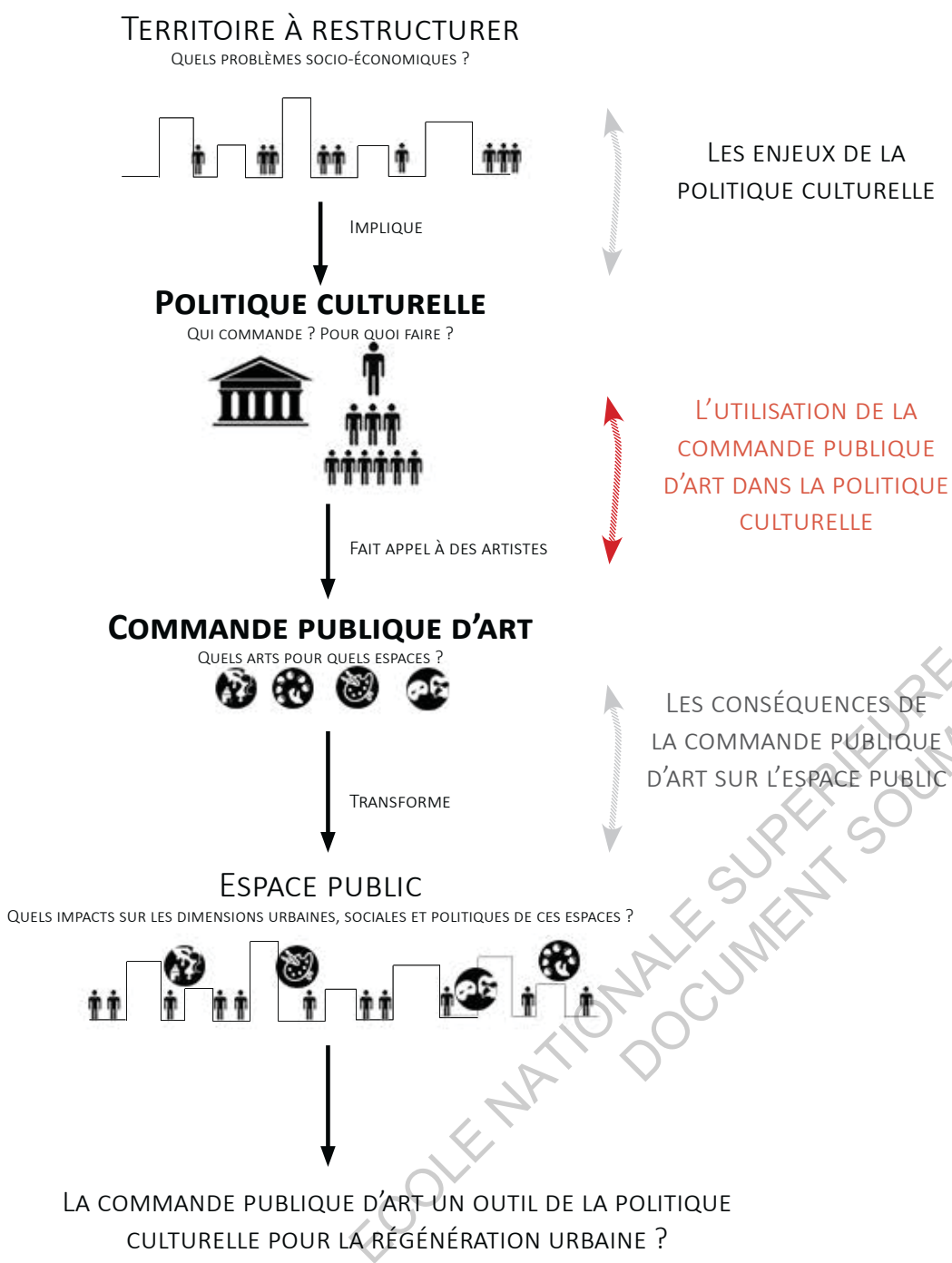


Figure 29 : *L'utilisation de la commande publique d'art dans la politique culturelle*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. La commande publique d'art et la politique culturelle

p63

3.1. L'art pour faire quoi ? p65
3.1.a L'art valeur spirituelle p65
3.1.b L'art fabrique de l'espace urbain p67
3.1.c L'art contemporain dans la commande publique p69

3.2. La Belle de Mai et la commande publique d'art p77
3.2.a L'importance de la Belle de Mai dans le processus de commande artistique de la ville de Marseille p77
3.2.b Les œuvres liées aux bâtiments de la Friche p81
3.2.c L'art intégré aux équipements publics de la Friche p83
3.2.d D'un tunnel à l'autre p87
3.2.e La Belle de Mai sur les traces de JR p89

3.3. La Belle de mai : quels arts pour quels espaces ? p91
3.3.a Une géographie de l'art urbain inégale p91
3.3.b Un art pour le quartier et un art pour la Friche ? p 93
3.3.c Entre art in-situ et art transposable p 97

3.4. Conclusions et hypothèses p99

«L'art est l'essence même de ce qui est humain, il incarne l'expérience de l'homme et ses aspirations... l'art agit dans une société à peu près comme dans la vie d'un homme ; il devient l'emblème d'un groupe exactement comme il est la marque distincte d'une personnalité... L'art symbolise l'esprit de l'homme et l'aide à atteindre ses objectifs»
Préface au volume ***Les arts et la vie*** de 1969, publié par l'Unesco, écrit pas Mme d'Arcy Hayman

3. La commande publique d'art et la politique culturelle

3.1. L'art pour faire quoi?

Pour ce sujet de mémoire le choix a été fait d'analyser l'action et les conséquences des politiques culturelles à travers le cas particulier de l'art dans l'espace public. L'appréhension de l'art et de la création artistique à travers ses acteurs, sa forme et son application dans l'espace de tous peut en effet être une clé de lecture des politiques culturelles et urbaines. La culture sera donc abordée dans sa dimension artistique et esthétique en se basant sur des œuvres nées de l'esprit et de l'imagination. La place de l'art dans la ville et le rôle des artistes est donc à envisager dans la «fabrique urbaine». Cette première partie sera donc destinée à fixer (de manière non exhaustive) les principaux champs d'action de l'art afin de constituer des critères d'analyse à réemployer pour le travail de terrain de la Belle de Mai.

3.1.a L'art valeur spirituelle

Appréhender le monde par l'art

La définition première de l'art est liée à la dimension créative. Michel Ragon, historien de l'art et critique d'art écrit ainsi en 1978[1] que les œuvres d'art ne sont pas des objets manufacturés ou des organismes vivants, mais bien des œuvres de l'esprit qui nécessitent un médium pour s'exprimer. Il définit de cette manière l'artiste comme celui qui a recours à son propre langage, sa propre culture et qui remet en cause les structures figées. Plus libre et moins lié à des commanditaires qu'un urbaniste, l'artiste peut ainsi intervenir sur l'émotion, sur l'essence des choses dans un monde de négociations. L'intérêt est alors considérable puisque ses pensées nous permettent d'interpréter le monde extérieur comme les scientifiques déchiffrent lentement l'univers. L'art, au-delà de refléter la pensée d'un artiste, est également un puissant moyen de contestation. Le créateur, en tendant un miroir à la société, permet au spectateur de s'apercevoir des problèmes qui l'entourent. L'art provoque ainsi le public et le pousse à réagir, à remettre en question son environnement. Dans ce sens là on peut dire que l'art fait de la politique.

L'art comme produit d'une société

L'intérêt de l'art réside également dans le fait qu'il n'existe pas sans contexte. L'œuvre d'art ne peut être intégralement comprise si nous ne pouvons pas saisir son contexte de création. L'art porte ainsi les caractéristiques même d'une société, d'une culture, d'une période temporelle. La création artistique est le résultat d'une époque et le reflet de ses tensions et contradictions. Par l'inscription dans un contexte politique, économique, social et culturel, l'art crée des débats propres à chaque époque. En effet, bien que la création soit l'œuvre de l'artiste, le résultat de sa subjectivité et de sa sensibilité, elle reste le produit de la société dans laquelle elle a été élaborée.[2] Attention tout de même au terme de «produit», qui est ici utilisé comme «résultat» et non comme marchandise.

Un regard original sur la ville

L'art qu'il soit éphémère ou pérenne, en s'inscrivant dans l'espace public tend forcément à interagir avec les formes urbaines ainsi qu'avec les publics et leurs pratiques. La rencontre entre la pensée de l'artiste et l'espace construit urbain donne une autre image de la ville et influe sur ses dimensions urbaines, politiques et sociales.
L'artiste propose une nouvelle vision sur la ville à travers sa sensibilité, sa perception et sa représentation. En effet, certains espaces souvent en marge et délaissé par les autorités publiques peuvent devenir à travers le regard de l'artiste dignes d'intérêt pour en faire de véritables paysages.

1 RAGON Michel, « L'art : pour quoi faire ? », Edition Casterman, Belgique, Réédition de 1978, 142p.

2 Voir l'ouvrage de Boris Grésillon «Géographie de l'art, Ville et création artistique», p 82

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 30 : *Le monument vivant de Jochen Gerz, 1996, Biron*

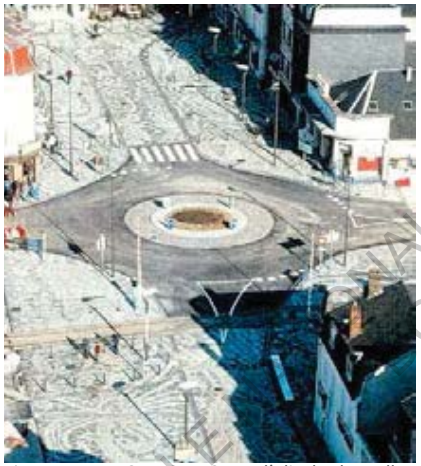


Figure 31 : *CHA-CHA-CHA d'Elisabeth Ballet, Pont-Audemer*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les artistes ont donc cette capacité à révéler des lieux, et à «rendre visible l'invisible»[1]. En effet, l'art peut refaire vivre la passé oublié ou nié. Jochen Gerz, artiste conceptuel Allemand s'est engagé dans cette logique à dévoiler la face cachée des sites qu'il investit avec par exemple son «Monument Vivant» à Biron transformé en 1996. Le maire de Biron avait constaté que le monument aux morts de sa ville était délabré et que plus personne n'y prêtait attention. L'artiste parisien Jochen Gerz a donc été choisi pour le remettre en valeur, non pas en modifiant le monument existant, mais en lui recréant un contexte pour lui donner une signification nouvelle : «***Ne pas le modifier physiquement et en même temps lui donner une signification différente, c'est important pour moi»***[2]. Pour réaliser ce projet il est allé voir chaque maison du bourg pour poser à chaque habitant de Biron (environ 150) une question concernant «le prix et la valeur de la vie d'aujourd'hui». Cette question est restée confidentielle pour garantir la spontanéité et la sincérité des réponses ainsi que leurs diversité. Cependant à la lecture des réponses[3] on peut déduire que l'artiste aurait demandé aux habitants « ***Qu'est ce qui serait assez important, selon vous, pour risquer votre vie ?*** ». Les réponses sur le thème de la guerre ont ensuite été gravées sur des plaques en fer de façon aléatoire et anonyme sur le monument restauré. L'interview ne concernait que les habitants de plus de 18 ans puisque la question se référé au passé et donc à un vécu. Les jeunes et les nouveaux habitants pourront tout de même continuer à répondre à la même question puisque le travail a été confié à un coupe du village afin de continuer à rendre le monument vivant. L'auteur n'est donc pas seulement l'artiste, ce sont les habitants de Biron qui en ont fait un monument vivant : ***«Ils sont aussi la finalité de ce qu'ils disent, ce sont eux les premiers lecteurs. Il est donc nécessaire que j'abandonne le projet avant qu'il ne soit terminé. La personne qui me suivra doit être crédible dans le village»***. Une fois la surface du monument saturée, les plaquettes ont envahi le socle puis le sol environnant. Les touristes et habitants sont alors invités à réfléchir et à échanger autour de cette œuvre afin de ne pas oublier les horreurs de la guerre et les soldats qui y ont laissé leur vie. L'art devient dans ce cas là un puissant outil de restitution de la mémoire collective.

3.1.b L'art fabrique de l'espace urbain

L'art pour le repérage spatial

La fonction la plus facilement perceptible de l'art, positionné dans l'espace urbain, est celle du repérage. Aujourd'hui l'art est de plus en plus utilisé pour hiérarchiser les espaces, marquer les entrées et créer des points de repères pour la ville. On peut penser aux rond points, nouveaux lieux d'expression depuis quelques années avec la volonté des municipalités d'implanter des objets d'art ou des symboles pour mettre en avant la ville dès son entrée. Cependant, l'art n'est pas qu'un moyen de repérage, il peut également produire des espaces urbains notamment par la collaboration avec des architectes, urbanistes ou paysagistes.

L'art pour fabriquer l'espace public

Dans les centres déjà urbanisés des villes, l'artiste intervient selon Jean Dominique Secondi comme ***«re-créateur d'espace partagé là où les concepteurs traditionnels de l'urbain semblent avoir échoué à apporter une réponse»***[4]. L'art intégré à un projet urbain serait donc capable de régénération urbaine de villes en mutations. L'architecte Secondi évoque également les deux exemples de Daniel Buren au palais royal et d'Elisabeth Ballet à Pont-Audemer. Le premier, Daniel Buren, a été sollicité par le Ministère de la Culture de Jack Lang en 1983 sous l'impulsion du Président de la République François Mitterrand pour répondre à la volonté d'aménager la Cour d'Honneur du Palais-Royal à Paris. Le projet «Les 2 plateaux», conçu en assistance avec l'architecte Patrick Bouchain, est donc à la fois un projet artistique et un projet urbain. Plus au cœur de la ville, le projet CHA-CHA-CHA d'Elisabeth Ballet, également issu d'une commande publique a permis de constituer une véritable place au cœur du site du Pot d'Etain à Pont-Audemer. (Pour plus d'informations sur ces deux projets, voir en annexe)

1 Termes employés par Jean Dominique Secondi, architecte expert en art urbain et enseignant, dans l'ouvrage «Penser la ville par l'art contemporain» sous la direction de Ariella Masboungi.
2 Interview de Jochen Gerz disponible en ligne : http://www.farm.de/gerz/gerzFR/interFR.html
3 Les 127 réponses des plaquettes initialement fixées par l'artiste sont consultables sur le lien suivant : http://www.farm.de/gerz/gerzFR/respFR/082responsFR.html
4 Citation issue de l'ouvrage «Penser la ville par l'art contemporain» sous la direction de Ariella Masboungi, page 17.



Figure 32 : *Gazébo de Siah Armajani, 2001, Elsau (Strasbourg)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'art pour créer du lien social

Les préoccupations de proximité et de vivre ensemble apparaissent chez les nouvelles générations d'artistes dans les années 1990. Ils ont rapidement investi l'espace urbain en favorisant les processus d'échanges et la participation des habitants. La «sculpture» Gazébo de Siah Armajani[1], crée en 2001 dans le quartier enclavé d'Elsau à Strasbourg en est un bon exemple. Cette installation est à l'initiative d'une commande artistique de la ville de Strasbourg en 1994 à l'occasion de la réalisation des premières lignes du Tramway. L'État, la Communauté urbaine de Strasbourg et la Société des Transports de Strasbourg se sont associés pour le lancement de la commande qui a par la suite donnée lieu à la sollicitation de nombreux artistes. Le souhait était d'allier les arts à la fonctionnalité pour toucher une grande partie de la population. L'artiste a alors voulu créer une sculpture - lieu de rencontre à l'usage des habitants. Le gazébo est un petit pavillon de jardin qui sert de lieu de détente généralement à l'abri du soleil et des intempéries et souvent construit en bois. Siah Armajani l'a crée comme un lieu de rencontre et de convivialité avec du mobilier urbain appropriable : table, bancs et même barbecues. Le jour, entièrement transparent, le gazébo invite les habitants ainsi que les passant à venir découvrir la structure en gommant les frontières. La nuit la structure haute de 13 mètres, s'éclaire et agit comme un phare marquant l'entrée du quartier de l'Elsau. Aussi, la table centrale peut devenir une piste de danse. Dans ce cas précis, l'objet d'art s'est transformé en lieu de rencontre convivial à l'usage des habitants. Deux ans plus tard, contrairement aux réticences des élus, cette installation n'a pas été dégradée ou vandalisée, cependant elle resta inachevée puisque l'artiste prévoyait l'écriture de poèmes par les jeunes du collège voisin sur le Gazébo.

L'art pour agir sur le cadre de vie

Après avoir vu les possibilités d'action offertes par l'art dans l'espace de la ville, on se rend bien compte de son importance et de sa capacité à transformer des espaces et créer du vivre ensemble. Cependant on ne peut pas dire que le rôle de l'artiste serait de résoudre seul toutes les problématiques économiques et sociales qui peuvent exister sur un bout de ville ou un territoire. «***Le rôle de l'artiste, enfin et surtout, est de donner à un lieu, espace ou territoire, le «génie» dont il est parfois dénué, c'est-à-dire la capacité d'émouvoir, d'évoquer et de signifier. Créer de la surprise, introduire de la poésie, de l'imaginaire autant d'intentions qui prennent souvent des formes subtiles, sans chercher à s'imposer autoritairement dans le paysage urbain***.»[2]

3.1.c L'art contemporain dans la commande publique

L'intérêt représenté par l'art a été la source de nombreuses commandes publiques que l'on peut définir comme ***«la manifestation de la volonté de l'État, ministère de la Culture et de la Communication - Direction générale de la création artistique, associé à des partenaires multiples (collectivités territoriales, établissements publics ou partenaires privés), de contribuer à l'enrichissement du patrimoine national et du cadre de vie, par la présence d'œuvres d'art en dehors des seules institutions spécialisées dans le domaine de l'art contemporain.»***[3] Cependant, la commande n'est pas un phénomène récent mais a toujours existé. Dans la Grèce antique et son apogée au Ve Siècle av JC Périclès avait déjà lancé de gigantesques travaux de construction d'ouvrages publics et de temples pour détourner les citoyens de la situation de crise politique qui touchait Athènes.

La commande au service du commanditaire jusqu'à l'ancien régime

La commande publique d'art a toujours été présente et a été rendue possible par les mécènes, empereurs, patricien, roi, pape, bourgeois, qui ont toujours confié à des artistes des chantiers d'architecture et des travaux d'embellissement de la ville.

1 Siah Armajani est un artiste né en Iran en 1939 qui aujourd'hui vit et travaille aux États-Unis. il est venu à Strasbourg en 2000 pour réaliser deux oeuvres d'art dans le cadre de l'accompagnement artistique du tramway.

2 Citation issue de l'ouvrage «Penser la ville par l'art contemporain» sous la direction de Ariella Masboungi, page 19.

3 La définition de la commande publique est donnée sur la page web du ministère de la culture et de la communication : http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Arts-plastiques/Aides-aux-arts-plastiques/La-commande-publique



Figure 33 : *Les bourgeois de Calais, Auguste Rodin, Calais, 1895*

Bien sur ce phénomène était complètement différent puisque le choix de l'artiste était le fait du commanditaire et que l'on se passait de concours précédant l'élection du lauréat. La sélection se faisait selon l'appartenance de l'artiste à une famille de renom. Sous l'ancien régime chaque roi avait donc ses artistes officiels pour répondre à ses commandes. Les espaces publics à cette époque ***«étaient insérés dans le tissu urbain en continuité avec les édifices qu'ils desservaient : palais, église, marché, université, hôpital et définis par les échanges politiques, commerciaux, religieux qui s'y exerçaient»***[1]. Les œuvres ne s'étendaient jamais dans les quartiers populaires sauf au niveau des ponts, portes et fontaines publiques à usage collectif. L'art évoquait souvent des évènements historiques, ou par des mises en scènes, montrait généralement la puissance d'un corps politique ou de la religion dans les lieux publics. Cependant, comme l'affirme Christian Ruby «***ce passé n'engage pas l'avenir de l'art public***»[2].

Les époques post-révolutionnaires et le renouveau de l'art dans la ville

Les époques révolutionnaires ont modifié la répartition des commandes publiques dans la ville. A partir du moment où l'art devient laïque et n'est pas là pour symboliser un pouvoir quelconque, il peut vraiment s'exprimer, toucher la sensibilité et questionner l'être et la vie publique. Avec la Révolution Française durant laquelle un bon nombre de statues religieuses monarchiques ont été détruites et la statuaire publique a en partie disparue, les hommes qui viennent de renverser le pouvoir monarchique peuvent occuper ces espaces vides désacralisés. Cependant, les espaces vides sans mémoire ni traces du passé sont aussi recherchées, d'où le développement de places aux pourtours des villes. La statuaire qui accompagne ces lieux représentent les idées pour lesquelles ils se sont battus, par le biais de Muses, Vertus et Allégories de la République (courage, honneur, science, littérature) et par la commémoration des hommes ayant inspirés la révolution. Cependant, ces nouvelles œuvres demandent du temps et des moyens pour se mettre en place. L'Académie Royale de peinture et de sculpture est alors abolit par la Société Républicaine des Arts crée en 1893. Cette structure composée de plus de mille architectes, peintres et sculpteurs devient souveraine pour organiser les Salons et les concours publics, qui désormais ouverts à tous les artistes et jugées d'après l'opinion publique marquent la fin des privilèges dans le domaine des arts. Lé début du siècle va alors être marqué par le développement de la statuaire néo-classique sur socle notamment pour servir l'art commémoratif et funéraire. Cette fonction va être conservée tout au long du siècle malgré l'alternance de périodes révolutionnaires, monarchiques et impériales pour faire du lieu public un lieu politique, espaces de manifestations. L'élection démocratique des conseillers municipaux et des conseils généraux des départements va permettre la prolifération de l'art dans les villes de province qui gèrent maintenant leurs budget.

La fin du XIXe siècle voit tout de même une nouvelle génération de sculptures s'ériger. Les jeunes artistes déplorent la nostalgie antique et la recherche continuelle du beau : ***« l'ancienne doctrine figurative de l'art public, assujettie à une volonté de démonstration politique revêtent la parure du «Beau», s'effondre définitivement. A la conception classique de l'art et des valeurs universalistes de la beauté succède l'Idée d'art : on reconnaît que l'art n'a d'autre fin que soi- même.»***[3] Le sculpteur Rodin va d'ailleurs franchir les frontières de l'art académique basé sur un idéal universel pour tendre vers un réalisme nouveau. L'artiste à travers ***Les Bourgeois de Calais***[4] renouvelle ainsi la statuaire monumentale sur socle généralement formée d'une composition pyramidale en abandonnant le modèle antique, en questionnant le piédestal et en favorisant l'expressivité de la matière. La remise en question du socle qui séparait l'œuvre de son contexte urbain et divinise presque le sujet représenté va considérablement marqué le rapport entre l'art et l'espace public. Aussi avec l'***Homme qui Marche*** et ***le Penseur***, l'artiste se place au plus près du public en représentant des hommes qui ne ***«sont personne et tout le monde, le nouvel homme des foules, celui qui a en commun avec ses semblables d'être seul»***[5]. Cet anonymat s'éloigne de l'exemplarité des actes et valeurs citoyennes du monument.

1 Voir l'ouvrage «Les œuvres d'art dans l'espace public l Le parti pris de la ville» de Gaëtane Lamarche Vadel en 1998

2 RUBY Christian, « L'art public : un art de vivre la ville », Collection essais, La lettre volée, Bruxelles, 2001, citation page 10

33 RUBY Christian, « L'art public : un art de vivre la ville », Collection essais, La lettre volée, Bruxelles, 2001, citation page 13

4 Le groupe statuaire d'Auguste Rodin le «Monument aux Bourgeois de Calais» est une commande par la Ville de Calais où a été inauguré le premier exemplaire en bronze en 1895

5 Page 37 de «Les œuvres d'art dans l'espace public l Le parti pris de la ville» de Gaëtane Lamarche Vadel en 1998

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 34 : *«Les deux plateaux», Daniel Buren, Paris, 1986*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En cette fin de siècle on voit donc apparaître des divergences autour de l'art entraînant le divorce entre les artistes d'État et les artistes libres. Aussi, c'est à partir de ce moment-là que la commande publique d'art s'est raréfiée. Cependant la politique culturelle née au milieu du XXe siècle va considérablement la modifier avec des objectifs et des moyens nouveaux.

Commande publique et 1%

Avant le renouveau des années 80, la commande publique était liée au 1%. Cette procédure mise en place en 1951 prévoyait pour la construction d'un bâtiment scolaire ou universitaire 1% du budget à la commande d'œuvres d'art. L'architecte choisissait l'artiste qui intervenait après coup d'où le nom rebaptisé de «1% décoratif». Entre 1972 et 1981 le 1% est élargi à la plupart des constructions de bâtiments publics puis au grand travaux (Grand Bibliothèque de France, grand Louvre, etc).

Actuellement deux formes de 1% existent : le 1% d'état qui finance totalement les projets nationaux et le 1% décentralisé qui donne aux régions, départements et communes les compétences pour la construction de bâtiments publics. Cependant, la proportion d'œuvres réalisées en dehors du bâtiment est faible. En effet, elles sont généralement intégrées à l'intérieur. Vers la fin du XXe siècle, la revalorisation du 1% et le succès de la commande publique entraînent l'augmentation du nombre de ces œuvres dans l'espace extérieur, ouvert et accessible à tous.

La commande nationale

La commande publique de l'État a été crée en 1983 à l'initiative du ministère de la Culture et de la Communication de Jack Lang, et mis en œuvre par le Centre national des arts plastiques. Cette structure permet de gérer, coordonner et conseiller. Elle favorise la création d'œuvres contemporaines dans les jardins, espaces de transport, places, rues, etc[1]. Les trois objectifs initiaux étaient d'aider les artistes en leur donnant du travail, de diffuser l'art contemporain en donnant des espaces à la disposition des artistes et en dépassant les murs du musée pour s'offrir au public, et enfin d'accroître la patrimoine en art contemporain. C'est le Centre national des arts plastiques qui est l'opérateur de la commande publique nationale, il se charge du suivi administratif, de la maîtrise d'ouvrage et gère la totalité du budget. Les projets peuvent être à l'initiative du ministre de la Culture et de la Communication, du Président de la République, et dans certains cas exceptionnels, de propositions de la Direction générale de la création artistique ou du directeur du Centre national des arts plastiques. Une fois la décision prise, un cahier de charges est élaboré puis soumis à l'artiste qui doit y apporter une réponse créative. Le lieu, la nature des interventions, le choix des artistes et équipes sont entre les mains du CNAP.

La nature des œuvres en extérieur à évolué, au fil des époques et des politiques culturelles. Au début des années 80, l'État passe de nombreuses commandes pour rendre hommage aux grands hommes par le biais de monuments commémoratifs destinés à réactiver la mémoire collective. Progressivement la politique française s'éloigne de ce modèle pour se rapprocher de l'art conceptuel. Comme elles ont été évoquées en amont, les colonnes de Buren réalisées en 1986, très controversées puis finalement adoptées par le public en sont un bon exemple.

La commande déconcentrée

Les lois sur la décentralisation (en 1982 et 1983) et les transferts de compétences dans les régions ont eu pour conséquence de multiplier les interlocuteurs et de faire évoluer les choix artistiques. Aussi, les lieux d'implantation des œuvres se sont décuplés, ne gravitant plus qu'autour de la capitale. La «commande publique déconcentrée» à ainsi pris le relais de la commande publique nationale en 1992. Les maîtres d'ouvrage se diversifient et intègrent par exemple les collectivités territoriales et les centres d'art. Les conseillers pour les arts plastiques des Directions régionales des affaires culturelles (DRAC) sont chargés d'assurer l'organisation, la coordination et la mise en œuvre de la commande publique.

1 Sa mise en place a permis l'initiation de 1026 projets entre 1983 et 1995 dont 718 ont été réalisées. Les chiffres disponibles sur le rapport de recherche bibliographique «La commande publique française d'œuvres d'art en espace urbain depuis 1981» réalisé par Virginie Ligonnière disponible sur la page web suivante : http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/1623-la-commande-publique-francaise-d-uvres-d-art-en-espace-urbain-depuis-1981.pdf



Figure 35 : *L'opéra Noir de Christophe Berdaguer & Marie Péjus sur la place Lulli à Marseille, 2011, Dans le cadre du programme Nouveaux commanditaires.*

Les nouveaux commanditaires

«*Toutes les personnes qui le souhaitent peuvent, seule ou associées à d'autres (ce qui est préconisé), faire appel à un médiateur pour les aider à assumer la responsabilité d'une commande d'œuvre d'art*.[1]»

Le protocole récent des Nouveaux commanditaires a pour but d'ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire de l'art et de la commande publique en incluant pour la première fois le citoyen qui jusqu'alors était le grand absent. La Société des Nouveaux commanditaires part ainsi de la demande de la personne. Pour participer il est nécessaire d'être acteur et non simplement participant pour donner à l'engagement individuel un sens commun et ***«pour que des mondes qui s'ignorent puissent se rencontrer et faire émerger un Art de la démocratie»***[2].

Les nouveaux commanditaires formulent alors leurs désirs et les raisons qui les poussent à faire appel à un artiste. Ils élaborent ensuite avec l'aide d'un médiateur (connaisseur de l'art contemporain faisant partir d'une Société internationale des Nouveaux commanditaires) les contraintes techniques et administratives. Le médiateur sollicite ensuite les subventions publiques et privées et écoute et évalue avec les commanditaires la pertinence et la faisabilité du projet en fonction de l'intérêt pour l'art et pour la communauté.

En fonction de la demande et du contexte, un artiste est choisi par le médiateur, cependant ce choix est avalisé par les commanditaires et ils peuvent également remettre en cause l'artiste choisi. Après l'avant-projet soumis par l'artiste et sa validation, le budget est établi, et quand les moyens sont réunis l'œuvre rentre en phase de production.

Le mécénat est assuré par la Fondation de France regroupant mécènes et élus politiques, qui a mis en place en 1991 le protocole des Nouveaux commanditaires pour faire le lien entre tous les acteurs concernés et redistribuer les dons et legs reçus. Le système des nouveaux commanditaires ne fait pas parti de la commande publique dans le sens où elle n'est pas issue de la volonté de l'État cependant elle reste inscrite dans une démarche démocratique d'ouverture de la commande aux publics pour la communauté.

Pour conclure cette rapide analyse, il paraît évident que l'art représente un intérêt majeur pour penser et construire la ville. Directement accessible, la commande publique d'art permet de donner une vision nouvelle du territoire dans lequel elle s'inscrit, d'interroger, de modifier les usages et pratiques des habitants et passants.

Les œuvres d'art se sont multipliées en France sous l'effet des politiques culturelles et le renforcement de la commande publique. Cependant, ce phénomène soulève de nombreuses questions, qu'elle est la véritable volonté derrière ces processus ? Veut-on rapprocher l'art contemporain de la population ? Quels sont les processus de mise en place de ces commandes publiques ? Quels arts pour quels espaces ?

Ces questions seront abordées à travers l'étude de cas du quartier la Belle de Mai à Marseille. D'abord un état des lieux général de la commande d'art, que j'appelle état de l'art sera formulé pour parvenir ensuite à élaborer une analyse géographique, plastique et iconographique et à comprendre quelles volontés ont accompagné la création de ces œuvres en fonction de leur lieu d'implantation.

1 Site web des nouveaux commanditaires : http://www.nouveauxcommanditaires.eu/fr/23/le-commanditaire
2 Site web des nouveaux commanditaires : http://www.nouveauxcommanditaires.eu/fr/22/le-propos

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 36 : *«Marseille, porte de l'Orient» de David Soussana, 1989*

3. La commande publique d'art et la politique culturelle

3.2. La Belle de Mai et la commande publique d'art

3.2.a L'importance de la Belle de Mai dans le processus de commande artistique de la ville de Marseille

La commande publique d'art reste très difficile à cerner, les œuvres n'étant pas toujours répertoriées. Cependant plusieurs organismes mettent à disposition des listes qui donnent tout de même un aperçu des diverses commandes, de leur localisation et de leur contexte de création. Ce premier travail de repérage a été réalisé pour aborder la place de la commande artistique publique dans la ville de Marseille mais aussi pour positionner le quartier de la Belle de Mai dans ce phénomène.

La commande publique artistique de l'Etat

Les commandes publiques artistiques de l'État, inscrites dans le cadre réglementaire du «1% artistique» ou dans celui de commandes volontaires, sont répertoriées sur la base de données du CNAP (centre national d'arts plastiques) qui offre un accès direct aux études de ces œuvres crées depuis 1983 avec un inventaire qui se veut exhaustif.

En cherchant la Ville de Marseille comme lieu de destination de la commande publique on trouve finalement que très peu de résultats. On peut en effet en comptabiliser 7, commandées entre 1986 et 2009, dont toutes sont considérées comme des sculptures sauf un vitrail réalisé pour l'église Notre-Dame de Salagon[1].

Deux sont des hommages à des personnalités importantes comme celles dédiées à André Breton en 1986[2], et à Arthur Rimbaud en 1992[3]. Trois autres sont des sculptures abstraites «Sans toi la maison est chauve» d'Erik Dietman en 1991[4], La Stèle à Goethe d'Eduardo Chilida de 1986[5] ainsi que «Marseille, porte de l'Orient» de David Soussana de 1989[6]. Enfin, la dernière, réalisée en 2009 est un panneau lumineux[7] et coloré de Bruno Peinado sur le toit de l'îlot 3 de la Friche la Belle de Mai. Le panneau a ici le rôle d'un phare pour accueillir les nouveaux visiteurs arrivant en train à la gare Saint-Charles. En regardant de plus près on s'aperçoit que finalement, seules deux sculptures, celles sur la plage du Prado, sont véritablement installées dans un espace public au sens d'espace librement accessible par les visiteurs et gratuit. En effet, les autres, ont été commandées pour prendre place dans une église (pour le vitrail) où dans des jardins et cours de musées ou structures culturelles. De plus, il est étonnant de constater qu'il n'y a qu'un type d'œuvre, dans ce cas que des sculptures (si l'on qualifie, comme le CNAP le fait, le panneau lumineux de sculpture) et souvent des sculptures commémoratives.

1 Aurelie Nemours, Vitrail pour l'église Notre-Dame de Salagon, 1997, Verre, plomb

2 ***Breton dixit, Actéon fecit*** de Jean-Michel Alberola. Commande de 1986 pour le jardin du Musée d'art contemporaine de Marseille, en hommage à André Breton. Sculpture monumentale en bronze.

3 ***Hommage à Arthur Rimaud,*** de Jean Amado, commande de 1992 pour le parc balnéaire du Prado. Sculpture monumentale. Selon la fiche du CNAP, «La sculpture, un monumental amas de pierre prend les contours d'un bateau qui se serait échoué sur la plage du Prado. Elle rend hommage au poète mort à Marseille en 1891. Sur une stèle posée à distance, est gravée une strophe du ***Bateau ivre***.

4 Erik Dietman, «Sans toi la maison est chauve» en 1991 pour le jardin du musée d'art contemporain de Marseille à l'origine réalisée dans le cadre d'un projet pour la nouvelle cité internationale de Lyon puis achetée par la ville de Marseille avec l'aide du fonds de la commande publique. Sculpture monumentale en Acier corten et pierre.

5 Eduardo Chillida, Stèle à Goethe, 1986, cour intérieure du Musée Cantini, Acier corten forgé

6 David Soussana, Marseille, porte de l'Orient, 1989, plage du Prado, Sculpture monumentale. 7 arches monumentales en Acier

7 Bruno Peinado, ***Sans titre, le gris du ciel / Close Encounter / Une machine polygame***, 2009. Panneau lumineux installé sur le toit de l'îlot 3 de la Friche de la Belle de mai.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR




1. L'opéra noire de Berdaguer & Péjus
Place Lulli, (1er arr.)


2. Cheminement au sol de B.Pagès
Bibliothèque Alcazar (1er arr.)


3. Seconde nature de M.Chevalier et C.Bové
2010, Place Arvieux (2 e arr.)


4. Entre temps de S.De Gouy et V.Vieillard
2008, Le Silo quai du Lazaret (2e arr.)


5. Sans titre, Le gris du ciel, B.Peinado
2009, Friche de la Belle-de-Mai


6. Le tunnel des 1000 signes, F.Clavère
2013, Tunnel rue Jobin- Bénédit (3e/4e arr.)


7. Antonin Artaud, F.Bouché
1996, Avenue Longchamp (4e arr.)


8. Gaston Rebuffat J.Choquin
2000, rue Georges (5e arr.)


9. Hommage à Arthur Rimbaud, J.Amado
1988, Plages du Prado (8e arr.)


10. Les septs portes de Jérusalem
D.Y. Soussana, 1989, Plages du Prado


11. Mémorial des rapatriés d'Algérie, 1970,
César, Corniche du Président J.F.K


12. Le chemin des fées, L. et J.Orta,
2012, Parc du vieux moulin (10e arr.)

Figure 37 : *L'art urbain issu de la commande publique*

SOURCE : Itinéraire proposé par le programme des journées européennes du patrimoine du 20 et 21 septembre 2014.

Cette recherche ouvre finalement peu de possibilités quand au choix du cadrage. L'État ne semble pas avoir lié ces commandes artistiques à des projets urbains. L'œuvre sur le toit de la Friche la Belle de Mai est tout de même intéressante dans le sens où elle utilise des technologies nouvelles et prend une forme tout à fait singulière dans un lieu culturel en restructuration. Il semble y avoir un véritable parti pris dans son positionnement (sur le toit, en face des voies ferrées) et dans son fonctionnement (appels lumineux coloré) qui laissent penser qu'il y a une volonté politique derrière cette commande plus affirmée. J'ai tout de même souhaité continué ces recherches sur la commande publique d'art à Marseille afin de bien cerner son fonctionnement, ses formes, sa localisation, ainsi que pour confirmer le cadrage sur la Belle de Mai avant d'aller sur le terrain.

Œuvres dans l'espace public (1% artistiques, commandes publiques ou privées)

Les projets Documents d'artistes en région PACA (depuis 1999), Bretagne (2009), Rhône-Alpes (2010) et Aquitaine (2012) présentent, «à travers l'édition en ligne de dossiers monographiques, le travail d'artistes contemporains de différents territoires»[1].

La base de données en ligne, dévoile pour le département des Bouches-du-Rhône des résultats beaucoup plus nombreux (ici 37 œuvres contre 7 pour l'analyse précédente de la commande publique artistique de l'État), que sur le site du CNAP (Centre National des Arts Plastiques) puisqu'elle intègre également les commandes issues du 1% artistiques ainsi que des commandes privées (mais qui font lieu de la création d'une œuvre destinée à l'espace public). Sur ce corpus de 37 commandes, 31 ont été livrées à la Ville de Marseille, ce qui montre le monopole de l'agglomération en terme d'activités culturelles sur le reste du département. Cependant, ce nombre peut s'expliquer par la présence dans la liste des commandes issues du 1% artistique et souvent dédiées à des structures éducatives (ici 15 œuvres réparties entre des écoles primaires, maternelles, collèges, lycées et même université), des centre socioculturels, des complexes sportifs et culturels (bibliothèque de l'Alcazar) ainsi que des équipements comme le Centre d'Incendie et de Secours des Marins Pompiers de Château Gombert.

Dans les espaces publics (comme définis précédemment), la liste de commandes est très vite réduite. Mise à part la sculpture «***L'Impérieuse rumeur***» de Mijares en 2013 dans le Jardin de la colonne, seulement une œuvre sort réellement des enceintes des équipements culturels, éducatifs ou sociaux. C'est le cas du Tunnel Bénédit-Jobin situé à la Belle de Mai, juste devant l'entrée à la Friche qui a accueilli les «milles signes» de Frédéric Clavère en 2013 dans le cadre des quartiers créatifs. De plus, le fait que deux autres commandes de la Friche[2] soient aussi listées dans la base de données a confirmé ma volonté de travailler sur le quartier de la Belle de Mai. La récurrence des commandes autour du projet de la Friche, s'explique certainement par la volonté de marquer ce nouveau lieu culturel de Marseille. Cependant, il est nécessaire de ne pas s'arrêter à la Friche mais de regarder réellement ce qu'il se passe au sein même du quartier.

La valorisation de la commande publique d'art lors des journées du patrimoine

Dans le cadre des journées européennes du patrimoine, les 20 et 21 septembre 2014, Marseille à mis à l'honneur l'art issu de la commande publique. Parmi les quatre parcours proposés, un entier a été consacré à la déambulation autour de 27 œuvres d'art dans l'espace public. Sur les documents ci-contre 16 des œuvres proposées ont été répertoriées et replacées[3] sur le plan de la ville de Marseille. On constate encore une fois la prédominance de la sculpture monumentale ainsi que des œuvres commémoratives célébrant une personnalité (statues dédiées à Antonin Artaud ou Arthur Rimbaud par exemple) ou rappelant un événement (Mémorial des rapatriés d'Algérie crée en 1970).

Cependant on remarque aussi une création artistique interactive comme l'opéra noir de Berdaguer et Péjus dans laquelle le public peut évoluer à travers une expérience sonore (la structure retransmet en temps réel les sons et bruits provenant de l'intérieur de l'Opéra). Des installations lumineuses colorées sur les façades étaient aussi présentées comme «Seconde Nature» réalisé en 2010 par Miguel Chevalier et Charlie Bové, un jardin monumental projeté sur les Docks de Marseille.

1 Site du Réseau Documents d'Artistes : http://www.reseau-dda.org/component/jak2filter/?Itemid=152&category_id=14&xf_48=13

2 Le panneau lumineux de Bruno Peinado et Skateboarding is not a crime de Lionel Scoccimaro

3 Les œuvres sur le plan ci-contre ont été volontairement choisies selon leur intérêt par rapport au lien avec l'espace public. Certaines prenaient place dans des bâtiments publics elles ne figurent donc pas sur ce plan de repérage.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 38 - *Sans titre, Le Gris du Ciel, Une machine Polygame, Bruno Peinado, 2009*
Commande publique : Ministère de la culture et de la communication – DRAC PACA - Ville de Marseille. Crédit photo : La Friche la Belle de Mai

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Quant à la localisation des œuvres, elles sont quasiment toutes concentrées dans l'hypercentre sauf les sculptures ancrées dans les quartiers Sud, sur la promenade qui longe la mer, et les deux œuvres à la Friche La Belle de Mai (Le tunnel des mille signes et la panneau lumineux). Toutes ces commandes publiques sont donc positionnées dans des espaces stratégiques puisque fortement investis par les populations marseillaises (classes populaires, classe moyennes ou aisée et personnes du monde de l'art). Le choix des commandes ainsi que leurs emplacement montrent encore une fois la valorisation de l'hypercentre. En effet, on aurait pu penser que suite aux «quartiers créatifs» en 2013 dans les quartiers en régénération urbaine, la parcours aurait pu intégrer certaines œuvres d'art qui sont encore visibles.

Le développement de la commande publique d'art à la Belle de Mai

Les analyses précédentes confirment l'importance de la Belle de Mai et de La Friche dans la politique culturelle. Le développement des commandes pour ce quartier a fortement augmenté durant ces dernières années. Les enjeux pour la suite de ce mémoire sont donc d'analyser la mise en application de la commande publique et les conséquences pour le quartier. Pour commencer, un inventaire des œuvres d'art contemporaines s'inscrivant dans les espaces publics du quartier a été réalisé à partir des analyses précédentes. La liste se veut exhaustive, cependant il se peut qu'il manque des interventions artistiques éphémères, faute d'un manque d'informations. Quatre groupes élaborés en fonction du type d'art (éphémère, installations, œuvres d'art) et de leur localisation (Sur les bâtiments de la Friche, dans ses installations publiques, dans les deux tunnels, au sein du quartier) ont été ainsi formés pour présenter les œuvres.

3.2.b Les œuvres liées aux bâtiments de la Friche

Les œuvres qui seront présentées par la suite ont été regroupées pour leur localisation sur les bâtiments de la Friche et parce qu'elles sont des commandes publiques pérennes réalisées par la Ville ou la Friche.

Sans titre, Le Gris du Ciel, Une machine Polygame, Bruno Peinado, 2009

Suite à une commande publique d'État, Bruno Peinado a réalisé en 2009, un panneau lumineux destiné à s'ériger sur le toit de l'îlot 3 de la Friche la Belle de Mai. L'artiste né à Montpellier en 1970 vit et travaille en France et aux États-Unis autour de références à l'histoire de l'art et aux codes de la société de consommation. Cette œuvre composée d'un écran de 18 mètres de long et de 2,40 mètres de haut comprend une grille de 72 caissons lumineux agissant comme des pixels qui s'éclairent par intermittence, de manière aléatoire, pouvant se teinter individuellement dans les gammes chromatiques de la création. Cette installation est selon la description du site web de la Friche[1], un détournement du panneau lumineux permettant de communiquer avec les extra-terrestres du film «Rencontre du troisième type» de Steven Spielberg (1977). Aussi, le panneau a pour référence le dance-floor lumineux de John Travolta dans «Saturday night fever» de John Bradman. L'artiste s'inspire donc de films connus internationalement pour réaliser sa Machine Polygame.

Placé en hauteur face aux voies ferrées, il est décrit comme «un phare lumineux» pour ceux qui arrivent à la gare Saint-Charles. Il a été conçu comme un repère pour ceux qui arrivent dans la cité phocéenne et sûrement, au vu de sa localisation et de sa date de création (durant la constitution du dossier MP 2013) pour mettre en valeur la Friche et la signaler aux touristes qui arrivent à la gare.

Cependant, en allant sur le terrain, on se rend compte que l'œuvre n'est pas visible depuis la Belle de Mai mais seulement depuis la voie ferrée[2]. Même en hauteur il reste peu visible, plusieurs personnes interrogées[3] n'étaient d'ailleurs pas au courant de sa présence. Aussi, durant toute la semaine de Workshop, je n'ai pas eu l'occasion de voir le panneau illuminé une seule fois, de jour comme de nuit. La personne travaillant à l'accueil de la Friche n'a pas su non plus me dire si le panneau était parfois allumé. Il a donc perdu sa fonction première et toute sa dimension artistique. En bas de l'îlot 3, on ne voit plus qu'un panneau métallique gris, assez difficilement d'ailleurs puisqu'il n'y a pas assez de recul pour le voir dans son intégralité. Au vu du peu d'interactions qu'il entretien avec le quartier, cet exemple de commande publique ne sera pas par la suite développé plus précisément.

1 http://www.lafriche.org/content/sans-titre-une-machine-polygame

2 Lors de notre Workshop à Marseille en Mars 2013, nous sommes arrivées en train à Saint-Charles

3 Quelques habitants et deux enseignantes à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille



Figure 39 - *Skateboarding is not a crime, Lionel Scoccimaro, 2009, Streetpark de la Friche*
Commande publique : Friche, Ville de Marseille
Tube néon pyrex rouge et caisson plexiglass, 10,5 x 2,10 m
Crédit photo : http://www.planete-info.fr/4131/friche-marseille/



Figure 40 - *Mural, Guillaume Alby aka Remed, 2013, Terrasse de la Friche la Belle de Mai*
Une coproduction du Cabaret Aléatoire, Marseille - Provence 2013 et la Friche la Belle de Mai dans le cadre du festival This is (not) Music, pour l'exposition «La dernière vague»
Crédit photo : François Guéry



Figure 41 - *Wagon-jeux, Collectif encore heureux, 2013, Aire de jeux de la Friche*
Dans le cadre des quartiers créatifs produit par MP 2013, avec le soutien du GIP Politique de la ville, du FEDER, de Marseille Provence Métropole, de la CDC et de la Friche Belle de Mai. Crédit photo : Collectif encore heureux

Skateboarding is not a crime, Lionel Scoccimaro, 2009

L'œuvre de l'artiste local Lionel Scoccimaro qui est né, vit et travaille à Marseille est une installation lumineuse sur la paroi entre le Streetpark de la Friche et les voies ferrées. Cette commande de Système Friche Théâtre, la Friche et Marseille permet de donner une nouvelle dimension à ce terrain de pratique, d'entraînement et d'enseignement de BSM (Board Spirit Marseille), inauguré en 2008. L'artiste a conçu son œuvre comme un élément en cohérence avec le lieu. Il a utilisé du plexiglas transparent pour venir se superposer au tags sans les cacher. La phrase «Skateboarding is not a crime» est une référence à l'histoire du skate et à son interdiction à ses débuts à Los Angeles, où les skateurs protestaient avec ces mots contre son interdiction.

Cette œuvre s'inscrit dans un lieu semi-public puisque bien que les espaces extérieurs de la Friche soient ouverts à tous gratuitement, cet équipement culturel possède des horaires d'ouverture qui contraignent l'utilisation du site. Une discussion avec une habitante du quartier, confirme l'ambiguïté de ce lieu puisqu'elle était persuadée que l'entrée était payante. On ne peut donc pas dire que cet espace est public puisqu'il fait partie de la Friche, sans ouverture directe sur le quartier et apparemment pas forcément perçu comme exploitable par tous les habitants.

***Mural*, Remed, 2013**

Guillaume Alby aka Remed est intervenu suite à une résidence dans le cadre du festival de la Friche This is (not Music) sur la façade donnant sur le toit-terrasse des magasins, un belvédère de 8000 m^2 , avec vue sur la rade de Marseille. L'artiste né à Lille et travaillant aujourd'hui à Madrid a inscrit cette œuvre dans la continuité de son travail autour des fresques murales aux lettrages et formes colorées. Il a donc investi la Friche par une fresque de 60m de long sur 10m de haut, avec des touches de rouge, jaune, bleu.

Le belvédère est présenté par le site de la Friche comme une «place aérienne» qui se veut accueillir le public. Cependant, en visitant le site, on se rend compte que la terrasse n'est pas vraiment accessible à tous. Il n'y a aucun accès extérieur libre, il faut obligatoirement passer par l'accueil et faire l'exposition pour pouvoir y accéder. La fresque ne sera donc pas plus détaillée par la suite étant donnée qu'elle ne constitue pas un véritable espace public .

3.2.c L'art intégré aux équipements publics de la Friche

Pour créer de nouveaux équipements comme le Wagon-Jeux, les Jardins des Rails ou encore la Crèche, des artistes ont été intégrés à la conception de ces nouveaux lieux de vie de la Friche.

Wagon-jeux, Collectif d'architectes encore heureux, 2013

Dans le cadre des quartiers créatifs produit par MP 2013, le Collectif d'architectes parisien encore heureux a imaginé un tout nouveau parc de jeux pour enfants dans l'enceinte de la Friche. L'aire de jeux retranscrit les spécificités et l'histoire du lieu en se servant d'un wagon de marchandise avec la volonté d'offrir aux enfants de nombreuses possibilités (grimper, glisser, jouer au cheminot) et de solliciter leur imaginaire en évoquant le voyage, la vitesse, l'inconnu, l'aventure. Comme tous les projets du programme Quartier Créatifs, la conception et la création du wagon-jeux s'est accompagnée de temps de participation publique. Des ateliers de découverte ont donc été menées en aval pour analyser les situations de jeux des enfants, ainsi que des ateliers de sensibilisation pour suivre la construction de l'aire de jeux. Enfin, le plan des architectes a été questionné durant des séances créatives par les enfants et adolescents du quartier des deux écoles primaires et du centre social. Aussi des étapes du chantier ont été réalisées avec des adolescents et jeunes adultes lors de la construction. Ils ont alors pu y apporter leur touche personnelle, trouver le nom des éléments du wagon, et également créer le blason de l'aire de jeux. La participation a donc accompagné à la fois la conception et la fabrication.

Au vu de mes observations de terrain, le parc de jeux semble être très utilisé par les habitants de Marseille et de la Belle de Mai qui peuvent profiter d'un espace ludique pour leurs enfants (il n'y a aucune parc de jeux ou espace vert dans le quartier) ainsi que par les structures éducatives de Marseille (y compris la crèche de la Friche) qui viennent voir des expositions ou spectacles à la Friche puis utilisent le parc avant de repartir[1]. Il sera donc intéressant par la suite de voir plus en détails les nouvelles pratiques liées à son installation.

1 Ce constat a été fait suite à des conversations avec les usagers de ce lieu. J'ai pu y rencontrer des professeurs qui avaient amené leurs classes dans le parc après une représentation théâtrale dans les locaux de la Friche, des habitantes avec leurs enfants très contentes de cet espace qu'elles qualifiaient de «très pratique» ainsi que des touristes et marseillais.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 42 - *Le jardin des Rails, Jean Luc Brisson et David Onatzky, 2013*
Dans le cadre des quartiers créatifs de la Belle de Mai
Crédit photo : David Onatzky



Figure 43 - *Le Vaisseau, Mathieu Briand, Crèche de la Friche la Belle de Mai, 2013*
Produite par les Nouveaux commanditaires et financée par la Fondation de France, action Nouveaux commanditaires et Marseille-Provence 2013, Capitale Européenne de la Culture.
Crédit photo : N.Nabajoth

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

***Le Jardin des Rails*, Jean-Luc Brisson & David Onatzky, 2013**

Dans le cadre des Quartiers Créatifs Belle de Mai, deux artistes paysagistes ont conçu les jardins de la Friche à travers leur définition du jardinage. Jean-Luc Brisson, artiste plasticien dirige le département Arts plastiques de l'École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles de l'antenne Marseillaise. Quant à lui, David Onatzky est paysagiste DPLG et artiste. Avec l'accompagnement des étudiants de l'École du paysage, les divers jardins ont été crées dans les espaces jusque là délaissés de la Friche. Ils s'insèrent sur l'ancien emplacement du parking, relient la zone du campement à l'entrée côté rue François Simon et favorisent même le cheminement des publics à travers ces espaces de convivialité.

Le jardin sorti de terre en 2013 transforme ce site minéral en favorisant la fertilité, en apportant de la fraicheur et en ayant pour ambition de favoriser les échanges et rencontres.
Cette installation est aussi basée sur la participation avec à l'origine du projet un comité de jardinage rassemblant volontaires, habitants du quartier, et professionnels (paysagistes, architectes, résidents de la friche et artistes) pour diriger le projet et faire en sorte qu'il soit durable. Par la suite, les habitants ont pu prendre part au projet pendant la construction du jardin et participer à cette aventure paysagère. Ce lieu est donc très intéressant par son caractère participatif et social, son fonctionnement sera donc étudié plus en détail par la suite pour cerner les usages et pratiques de cet espace.

***Le Vaisseau*, Mathieu Briand, Crèche de la Friche la Belle de Mai, 2013**

Produite par les Nouveaux commanditaires l'œuvre a été réalisée à la demande de l'association ***Création d'un lieu multi-accueil à la Friche Belle de Ma***i, en coproduction avec Marseille-Provence 2013. L'artiste Mathieu Briand a conçu Le Vaisseau comme une œuvre-environnement en se déclinant en une série d'installations intérieures : miroir, caméra thermique, écran de dématérialisation, écrans de navigation sur le globe, périscopes, aquarium, etc pour que les enfants puissent jouer avec leur image et explorer le monde extérieur. Leur aspect évolutif et ludique développe une approche sensorielle évoquant la ***«découverte du monde par l'enfant où l'émerveillement est encore dénué du savoir»***.[1]
Ces œuvres s'inscrivent dans la crèche associative destinée à accueillir les enfants du quartier et des personnes travaillant sur le site dans une volonté de mixité sociale. L'aspect artistique est également novateur puisque la crèche veut utiliser l'art et les pratiques artistiques comme socle permettant le développement, l'éveil et le bien-être des enfants. Cependant, ces interventions ne prennent pas place dans l'espace extérieur, non pas que ce soit un point négatif mais cela signifie simplement que le Vaisseau a été crée en fonction des pratiques intérieures de la Crèche. On ne développera donc pas ce cas dans les parties suivantes.

1 http://www.mp2013.fr/au-programme/nouveaux-commanditaires-2/mathieu-briand-le-vaisseau/



Figure 44 - *Le tunnel des milles signes, Frédéric Clavère, 2013*
Dans le cadre des Quartiers Créatifs Belle de Mai, Le tunnel Benédit-Jobin
Crédit photo : La Friche la Belle de Mai



Figure 45 - Le tunnel des «Ex-voto», Philippe Mouillon et Maryvone Arnaud, 2013
Dans le cadre de MP 2013, Boulevard National
Crédit photo : Frédéric D - http://www.photos-provence.fr

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3.2.d. D'un tunnel à l'autre

Les artistes plasticiens Frédéric Clavère pour le tunnel Bénédit, Philippe Mouillon et Maryvone Arnaud pour le tunnel National, ont réalisé une œuvre en relation avec les habitants du quartier, avec l'ambition des politiques urbaines de rendre le franchissement des voies ferrées moins difficile et de relier la Belle de Mai au reste de la ville. La nuit noire lorsque l'on y pénètre, la pollution, le bruit, et l'inquiétude du noir n'invitant pas les piétons à les traverser.
Le tunnel des 1000 signes, rejoint les rues Jobin et Bénédit, c'est-à-dire la rue longeant la Friche jusqu'à celle amenant au Palais Longchamp. Le Tunnel des Ex-voto c'est lui emparé de la traversée souterraine du Boulevard National reliant la Belle de Mai à Saint-Charles et le reste de l'hypercentre.

***Le tunnel aux Mille Signes*, Frédéric Clavère, 2013**

Dans le cadre des quartiers créatifs encore une fois, le nouveau visage du Tunnel Bénédit-Jobin a été réalisé par le peintre Frédéric Clavère, formé à l'École Supérieure d'Art Marseille Luminy et travaillant aujourd'hui à Nice. Il collectionne les images des livres, magazines, publicités, BD en les sélectionnant pour leur valeur picturale ou iconique, elles sont ensuite classées dans des dossiers selon des thématiques puis peuvent être réinvesties dans des projets comme celui-ci. Il est donc à la limite entre la peinture et le collage. Pour la voûte du tunnel il a choisi de réaliser un ensemble de panneaux peints à la manière d'une caverne de hiéroglyphes. Il s'est pour cela inspiré de la forme des panneaux signalétiques et pour le contenu de signes, symboles, BD, onomatopées, graffiti, tatouages, logos, etc. L'originalité de ce projet vient aussi du fait que des propositions d'usagers du tunnel ont pu être faîte pour agrandir le corpus de matières visuelles. Pour cela, il y a aussi eu des temps de rencontre autour d'ateliers avec la présence d'habitants, d'écoliers et de salariés. Pour s'approprier ce délaissé, l'artiste a souhaité laissé des panneaux plus ou moins vides invitant à laisser des traces dessus mais cela n'a pas fonctionné selon lui. Aussi, les panneaux bas ont également été enlevés car ils ont tout de suite été vandalisés[1].
A ce sujet là Véronique Collard Bovy, productrice déléguée aux quartiers créatifs affirme que les usages et les habitudes de fonctionnement ne peuvent pas être bouleversés du jour au lendemain. Il faut travailler selon elle à la restauration et montrer sur le long terme à ceux qui ont tendance à dégrader que ce n'est pas la bonne solution[2]

***Le tunnel des Ex-voto*, Philippe Mouillon et Maryvone Arnaud, 2013**

Invités à Marseille pour l'année Capitale 2013, les deux artistes plasticiens Arnaud et Philippe Mouillon, venus de Grenoble, ont voulu réveiller et révéler les potentialités du lieu. En effet, ce tunnel porte une mémoire tragique puisque durant la seconde guerre mondiale, un certain nombre d'habitants du quartiers y ont trouvé la mort après avoir péri sous les bombes de l'aviation américaine. Le travail des artistes a donc consisté à exploiter la forme, la situation et l'éclairage de ce lieu pour en faire un sanctuaire, réceptacle d'ex-voto. Après avoir rencontré des habitants, les plasticiens ont collecté des vœux individuels offerts à tous. Ils ont ensuite été installés dans le Tunnel et transformés en objets lumineux, non pas pour les exaucer, mais pour les rendre visibles et accompagner la traversée de chaque passant. En voici quelques exemples : «J'aimerais respirer sous l'eau.», «Je voudrais une vie normale, comme les autres.», «Quand je serai grand, je voudrais ne pas aller en prison.» Malheureusement, je n'ai pas pu voir cette installation lors de ma visite, cette œuvre éphémère était destinée à rester seulement six mois pour l'événement Marseille-Capitale 2013.

1 Informations récoltées issues de l'interview de l'artiste par Radio Grenouille qui a réalisé une série documentaire autour des Quartiers Créatifs. Ce court reportage a été animé par Xavier Thomas et réalisé par Sébastien Geli. Le débat est encore en écoute à ce lien : http://www.radiogrenouille.com/actualites-2/sujets/vues-du-large-2/

2 La chaîne de télévision Sud LCM a fait une petite vidéo en juin 2013 abordant les quartiers créatifs dans la belle de Mai. Les quatre ateliers y sont présentés ainsi que le tunnel et le vandalisme qu'il a subit. Vidéo disponible sur le lien suivant : **h**ttp://www.dailymotion.com/video/x119do6_quartiers-creatifs-a-la-belle-de-mai_creation



Figure 46 - *Belle de Mai Unframed, JR, 2013*
Dans le cadre des Quartiers Créatifs Belle de Mai, produit par la Friche et MP 2013
Crédit photo : Mélodie Daly, avril 2015



Figure 47 - *Le Gyptis et Inside Out, JR, 2014*
Dans le cadre du Projet Inside out de l'artiste JR, commande de la Friche
Crédit photo : Mélodie Daly, avril 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

***Belle de Mai Unframed*, JR, 2013**

La quatrième intervention artistique dans le cadre des Quartiers Créatifs la Belle de Mai, a été réalisée par l'artiste JR de renommée internationale. Né à Paris en 1983 et d'origine tunisienne, JR débute sa carrière en 2011. Il parcourt l'Europe avec son appareil photo et commence à coller les portraits des gens qu'il rencontre et observe, dans les rues, les sous-sols et les toits de Paris. Entre 2004 et 2006, il réalise «Portrait d'une génération», une action illégale qui consistait à afficher les portraits des jeunes de banlieue dans les quartiers bourgeois de Paris. En 2007, avec Marco, il va mettre face à face des portraits d'Israéliens et de Palestiniens dans huit villes frontalières, proches de la barrière de sécurité. Il s'intéresse également aux droits de la femme en réalisant en 2008, le projet Women are Heroes. En 2011, il crée Inside Out, une action internationale qui permet aux personnes du monde entier de recevoir leur portrait et de les coller dans la rue.

En 2010, il début également le projet «unframed» à Vevey en Suisse. Pour la première fois il n'utilise pas ses propres photographies mais puise dans les archives et collections du musée de l'Élysée de Lausanne. L'action de l'artiste consiste ainsi à recadrer les images, les agrandir, parfois isoler des détails, puis les coller dans son plus grand espace de jeu qui est celui de la rue. En 2011, il renouvelle cette expérience à Sao Paulo puis en 2013 à la Belle de Mai dans le cadre des quartiers créatifs de Marseille Provence 2013 en collaboration avec la Friche la Belle de Mai.

En s'intéressant de près à l'identité du quartier, il a invité les habitants du quartier à travailler ensemble autour de leurs albums personnels et des archives pour reconstituer une partie de la mémoire collective et de l'histoire de la Belle de Mai.

Les affiches étant éphémères, sur les 15 œuvres initiales, il n'en restait plus que neuf en mars 2015. En effet, un accord a été passé avec les propriétaires des façades investies, dès qu'ils le souhaitaient ils avaient le droit de demander à ce que les affiches soient retirées. Certains préféraient qu'elles disparaissent avant de s'abîmer réellement et de donner l'impression d'un bâtiment à l'abandon. Seulement une image a été pensée dès le début pour persister dans le temps, celle située sur les parois du Streetpark de la Friche, donnant directement sur les voies SNCF.

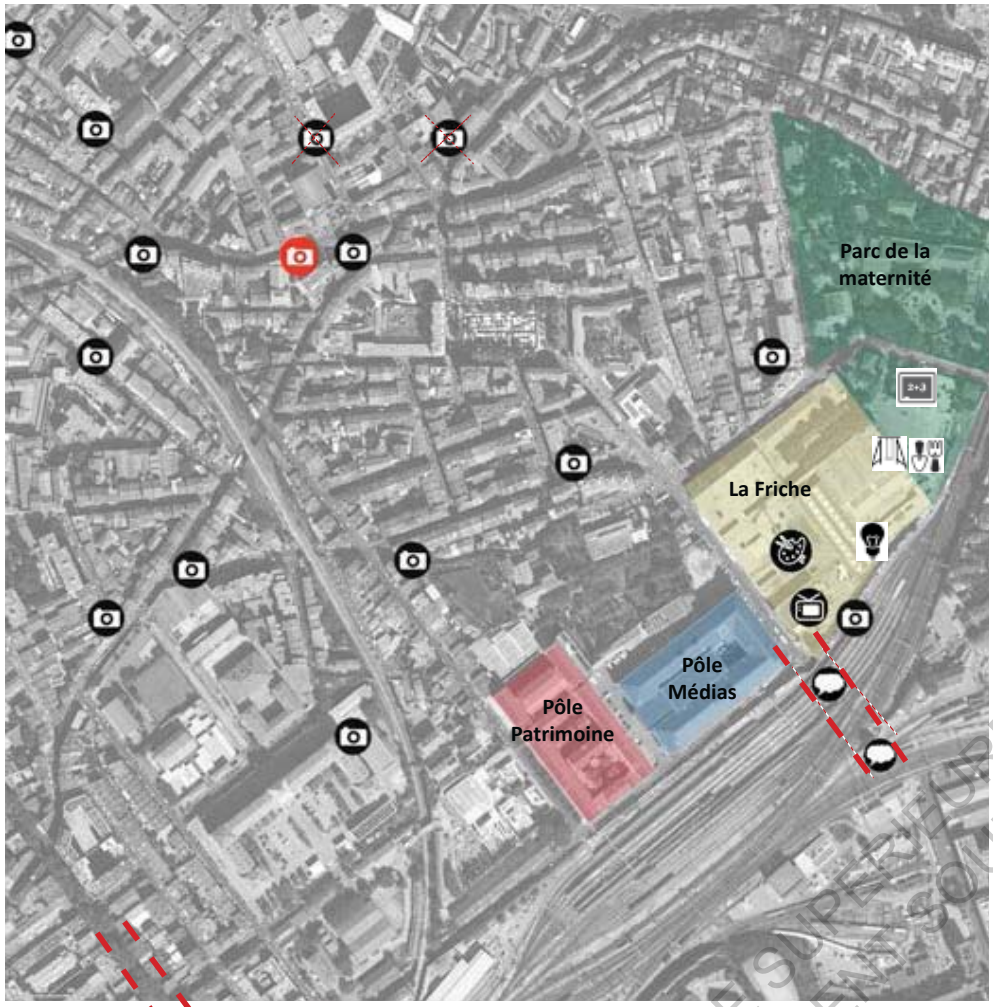
Une des particularités de ce projet à été la dimension participative des habitants. Pour la première fois JR a inclut les habitants dans les recherches de photographies ainsi que dans l'exposition collective. En effet, la collecte s'est effectuée auprès des archives et des institutions muséales de la ville mais aussi auprès des habitants qui pouvaient apporter des images correspondantes à l'identité de la Belle de Mai. Cette étape s'est également accompagnée d'ateliers d'éducation et de sensibilisation au travail de JR. Dans un second temps, une trentaine de volontaires ont pris part à l'exposition finale avec le collage final des photos dans le quartier. Cette dimension participative sera développée par la suite, notamment à travers l'analyse des conséquences de ces installations artistiques sur la dimension sociale de la Belle de Mai.

Cette intervention relève donc de nombreux points intéressants pour ce mémoire : Les photos sont collées dans de véritables espaces publics du quartier ouverts à tous, en lien avec l'histoire et l'identité de la Belle de Mai et avec la participation des habitants.

***Le Gyptis et Inside Out*, JR, 2014**

En relation avec l'inauguration du nouveau Cinéma le Gyptis (autrefois un théâtre), la Friche a voulu faire appel une deuxième fois à JR pour habiller la façade de l'équipement public. L'artiste est donc revenu dans le cadre de son projet Inside Out et a installé la célèbre photographique place Caffo à la Belle de Mai.

Des centaines de portraits de Marseillais ont été tirés puis utilisés par l'artiste JR pour la création d'une œuvre permanente installée sur la façade du Gyptis, inauguré le 4 octobre 2014. Cette œuvre à caractère publicitaire a été un véritable succès : le nombre de participants a été considérable.



Photographies de JR : «Unframed» (la croix rouge indique les photographies disparues) et «Inside out» en rouge car découverte sur le terrain

Le Tunnel des ex-voto et le tunnel des milles signes

Le panneau lumineux

La fresque du toit-terrasse

Installation lumineuse du streetpark

Le Jardin des Rails

Wagon-jeux

Le vaisseau

Figure 48 - *Etat de l'art*
Cartographie élaborée suite à des relevés sur le terrain

3. La commande publique d'art et la politique culturelle

3.3. La Belle de Mai : quels arts pour quels espaces ?

Analyser comment une politique culturelle se met en place à travers l'art nécessite de comprendre quels type d'art est utilisé et pour quels espaces. Dans cette partie j'essaierais donc de dégager des axes de réflexion autour de la répartition géographique des œuvres, de leur forme (plastique) et fond (iconographie), et des relations entre ces éléments d'analyse.

3.3.a Une géographie de l'art urbain inégale

Une concentration des œuvres principalement autour de la Friche

En arrivant à la Belle de Mai, j'ai de suite été très surprise de voir que finalement la majorité des œuvres présentées sont en contact direct avec la Friche, mise à part les affiches de JR qui sont principalement au cœur du quartier la Belle de Mai et l'intervention dans le tunnel National. En effet, le panneau lumineux de Bruno Peinado repose directement sur la Friche, face aux voies ferrées et donc tourne complètement le dos à la Belle de Mai. Il en est de même pour «Skateboarding is not a crime», ainsi que pour la fresque de Remed, inaccessible au public librement. Aussi, les équipements qui se sont vu recevoir des interventions artistiques comme Les Jardins du Rail, Le Wagon-jeux et le Vaisseau sont dans l'enceinte de la Friche et ne communiquent pas du tout avec le quartier visuellement et spatialement.

Les quinze photographies de l'artiste JR sont au contraire réparties au sein de la Belle de Mai. Cependant il ne faut pas oublier que ce projet, «Unframed» faisait partie du programme Quartiers Créatifs de Marseille Provence 2013 qui avait pour but de promouvoir l'art et la culture en s'inscrivant dans une démarche de rénovation urbaine. Il paraît donc logique que des œuvres soient placées au cœur même du quartier, or les affiches, sont les seules traces des quartiers créatifs au sein même de la Belle de Mai. Aussi, en analysant le positionnement des affiches de Unframed, on constate que sur les quatorze, deux sont tout de même en lien très fort avec la Friche. En effet, derrière elle, une ancienne photo de classe de l'école Saint Charles se déployait sur plusieurs murs pignons et était essentiellement visible depuis le toit terrasse de la Friche. Enfin, la seule affiche pérenne de Unframed a été placé dans l'enceinte de la Friche, au-dessus du StreetPark, face aux voies ferrées et donc visible par les nouveaux arrivants à Marseille. Ce constat amène à se demander si l'œuvre de JR fait appel à la Friche ou si au contraire c'est la Friche qui se déverse dans le quartier.

Au total, sur les 22 interventions artistiques répertoriées, neuf gravitent autour de la Friche : une dans le tunnel Jobin-Bénédit, quatre autour des bâtiments de l'ancienne manufacture (Skateboarding is not a crime, le panneau lumineux de Peinado, le mural de Remed, Deux affiches de JR), trois au sein des équipements publics (crèche, jardins, jeux). Les 13 œuvres restantes sont donc réparties dans la Belle de Mai. Même si leur nombre est supérieur à celui de la Friche, la répartition de l'art dans l'espace public à la Belle de Mai est inégale puisque la Friche ne constitue qu'une petite partie de ce quartier marseillais.

Une inégale répartition de l'offre artistique

Outre l'inégale répartition géographique des œuvres dans la belle de Mai, on constate également que l'offre aussi est inégale. En effet, même si 13 interventions ont eu lieu au cœur du quartier, ce sont toutes des affiches issues du projet Unframed de JR. Il n'y a donc eu qu'une seule commande et qu'un seul type d'art permis aux habitants de la Belle de Mai alors qu'au contraire, la Friche regorge de diverses œuvres de tout type (sculpture, installations, peinture, équipements) et réalisées par plusieurs intervenants. La Belle de Mai n'a donc pu avoir le point de vue que d'un seul artiste (JR), à travers un seul moyen artistique (la photographie et le collage). Aucune diversité n'a alors été proposée aux habitants.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 49 - *Portrait de mon père abd rachid Mehdi, JR, Streetpark de la Friche, 2013*
Photographie : Mélodie Daly, avril 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une inégale répartition dans l'espace public

Après avoir relevé le déséquilibre entre la répartition géographique et l'offre artistique de la Friche et du quartier la Belle de Mai, je me suis intéressée aux espaces investis ? Quels choix ont été opérés quant à l'implantation des œuvres ? Quels types d'espaces ont été choisis ? Pour quels arts ?

Quand on regarde de plus près la répartition des photographies de JR dans la Belle de Mai, on s'aperçoit que l'artiste a privilégié essentiellement les rues. En effet, le plus souvent ces affiches prennent place sur des façades dont 7 qui donnent sur la rue. Aussi, deux reposent sur des anciennes devantures de commerces, et deux sur des murs devant le collège la Belle de Mai et au pied de la caserne. La grande majorité (11) font donc partie de l'espace de la rue. Il n'y en a que quatre donnant sur des espaces piétons qui pourraient éventuellement être des espaces de rencontre et de partage : deux sur les façades face à la place Placide Caffo, une sur le mur pignon qui donne sur un espace en friche appelé «le coin pour tous» et un à la Friche Belle de Mai, en haut du mur du streetpark, face aux voies ferrées. Trois sur quinze sont donc potentiellement dans des lieux qui pourraient participer à la régénération urbaine (on ne compte pas ici la photographie face à la voie ferrée étant donné qu'elle appartient à la Friche). Cependant, aucune information officielle donnée par la Friche ou MP 2013 ou même l'artiste nous permet de comprendre les choix opérés au niveau des rues, des places, des bâtiments et des murs choisis.

Les œuvres qui gravitent autour de la Friche sont au contraire dans des espaces très variés, qui comportent de nombreux usages. Les interventions artistiques participent au développement de la Friche et à son caractère culturel. En effet, l'art s'est introduit sur cette gigantesque manufacture en créant de nouveaux espaces de vie comme les Jardins du Rail ou le Wagon-Jeux. Les artistes ont en effet crée de nouveaux équipements qui constituent eux-même des projets urbains. Ils ont contribué à la création d'espaces partagés.

Cette diversité à la fois du type d'œuvres et des espaces utilisés à la Friche témoigne de la volonté de cette structure de devenir un vrai quartier culturel. Des signaux sont présents autour de la Friche pour avertir et marquer les bâtiments, des interventions artistiques sont transformées en équipements publics : crèche, jardin, parc de jeux, espaces qui ne sont toujours pas présents au sein même de la Belle de Mai. En effet, cette dernière, a seulement bénéficié de l'intervention de JR, dans des espaces pas forcément propices à des pratiques et appropriations (des rues passantes aux trottoirs étroits où l'on ne peut que marcher). Cette analyse géographique est tout de même à compléter avec des recherches autour de l'art utilisé.

3.3.b Un art pour le quartier et un art pour la Friche ?

Du street art pour la Belle de Mai

Les œuvres présentées précédemment, sont autour de la Friche, des sculptures ou des installations. Ces techniques sont assez caractéristiques de la commande publique d'art au vu de ce que l'on a pu voir dans les parties précédentes sur l'art de commande à Marseille. Cependant, à la Belle de Mai, l'artiste JR a utilisé la technique de l'affiche appartenant au street art, né dans les années 70 à New-York, et accompagnant le mouvement hip-hop. Aux origines de ce mouvement, les premiers graffeurs inscrivent leurs noms dans le métro, dans les rames de train et sur les murs inaccessibles dans le but d'être vu ou de revendiquer un message. Par la suite, ces tags se transforment vite en véritables dessins puis de nouvelles techniques apparaissent comme la gravure, les stickers ou encore l'affiche et le collage. Ce mouvement s'est amplifié jusqu'à devenir international dans les années 2000. Pour s'exprimer ces artistes se partagent l'espace public pour être visibles au plus grand nombre. Depuis quelques années cette forme d'art marginale et inégale a été récupérée par des galeries d'art et musées qui exposent aujourd'hui ce travail, entre quatre murs. La reconnaissance de cet art passe également par son institutionnalisation à travers la commande publique.

JR, en est d'ailleurs l'exemple par excellence, au départ illégales ses interventions ont vite été reconnues et acceptées et actuellement il est une figure très importante dans le marché de l'art.

Au final, le fait que ce projet artistique soit une commande publique, et en plus une commande de la Friche questionne. Pourquoi avoir invité cet artiste international pour les Quartiers Créatifs ? Pourquoi avoir privilégié ce type d'art ?



Figure 50 - *Unframed en Pousse-Pousse*
Photographie promotionnelle de l'événement, trouvée sur le site de la Friche
Crédit photo : Caroline Dutrey

Quand le street art rencontre la commande publique

D'après le livre «Unframed» réalisé par la Friche[1] à la fin de l'année comme capitale culturelle, le Directeur général de la Friche la Belle de Mai s'explique sur ce choix. Pour commencer il parle de l'engagement de l'artiste, un engagement sur des sujets politiques ou sociaux[2]. La photographie a apparemment aussi été un des critères de choix : ***«L'œuvre est le fruit d'un subtil assemblage entre photographie et architecture. Elle nous invite à une lecture de l'espace chaque fois réinventée de l'image et de l'espace urbain. Ces grands formats sont des interpellations qui ouvrent le champ du débat sur ce qui est dit, dans la rue mais encore sur les réseaux sociaux, où photos et commentaires circulent en temps réel.»***[3]

La Friche a alors convaincu JR (selon les propos récupérés dans l'ouvrage Unframed, Belle de Mai), d'inscrire son projet sur la durée et de prendre le temps de faire participer les habitants ou projet pour puiser dans leurs albums de familles des images qui se voulaient porteuses d'une «mémoire collective». Cependant, le propos n'est pas clair, plus loin dans le développement du livre on peut lire ***«Pour la Friche, la venue de JR est idéale pour transmettre un message fort au quartier»***, mais quel message ? Un des objectifs énoncé est de «raconter l'histoire du quartier en se basant sur des photos anciennes» et en effectuant un travail de «mémoire». Contrairement aux autres actions de JR, et au street art, ce projet ne s'inscrit pas forcément dans une volonté de faire passer un message fort et de bousculer les consciences. C'est en tout cas ce qui est confirmé à travers les propos de l'ancienne manufacture ***«Les images de JR ne sont pas des images chocs et en cela elles ne collent pas réellement avec la réputation du street art, un art de rue rentre-dedans, engagé, provocateur. Elles ne jouent pas l'explicite contre une réalité supposément moins intense. Au contraire, ici, elles nous enjoignent à une pause, à nous emparer d'un processus de mémoire, à nous inviter sans heurts dans le débat public»***[4]. Au vu de ces explications que doit-on alors comprendre quand aux choix politiques derrière ce projet ? L'objectif est-il d'après ce que l'on peut lire de restituer la mémoire collective de la Belle de Mai ? Dans quel intérêt ? Pour qui ? Ou alors, cette opération ne serait-elle pas la volonté de mettre en avant la Friche et de lui faire de la publicité ? Ces premières lectures des discours politiques ne permettent pas, pour le moment, de répondre clairement à ces questions.

Un projet éphémère pour le quartier contre un projet pérenne pour la Friche

Parmi toutes les interventions dans la Belle de Mai, seulement celles qui sont vraiment au cœur du quartier, c'est-à-dire les affiches sont éphémères. En effet, en choisissant le street art, on choisit forcément la disparition dans le temps. Ce choix est d'ailleurs à l'image de Marseille-Provence 2013 qui s'est servi de l'événementiel notamment à travers les quartiers créatifs qui ont eu recours à de l'art éphémère le temps de l'année culturelle. C'est ainsi la critique principale qui en a été faîte : des milliers d'euros ont été investis pour des projets artistiques éphémères dans des quartiers en manque de rénovation urbaine[5]. Pourquoi avoir voulu un art éphémère pour la Belle de Mai alors que la Friche inscrit dans son enceinte, ses interventions artistiques au sein de projets urbains durables et sur du long terme ?

Ce caractère éphémère a d'autant plus été accéléré par le fait que les propriétaires des façades en question ont eu le droit de demander le retrait des affiches une fois le processus de dégradation entamé. Certaines ont donc complètement disparu en six mois, comme le cas du bateau retourné dans «le coin pour tous». Ainsi, aujourd'hui il en reste 7 bien conservées et 3 dégradées. Cependant on peut quand même se demander si cette action n'avait pas simplement pour but de promouvoir la Friche le temps de quelques mois en 2013. Lors de l'inauguration, le Samedi 22 juin des balades en pousse-pousse ont été organisées avec des départ à la Friche toutes les 30 minutes. Aussi, un plan du quartier et des œuvres était disponible à la Friche durant l'année et l'est encore en ligne, c'est d'ailleurs ce qui m'a aidé à les retrouver.

1 Friche la Belle de Mai, Unframed, Belle de Mai / Marseille, editions alternatives, décembre 2013

2 Voir précédemment ***Women are Heroes*** sur la place des femmes dans la société et ***Face2Face*** sur le conflit israélo-palestinien

3 Propos du directeur général de la Friche la Belle de Mai Alain Arnaudet, page 14-15 de l'ouvrage réalisé par la Friche la Belle de Mai, ***Unframed, Belle de Mai / Marseille***, editions alternatives, décembre 2013

4 Hervé Lucien, page 23 du livre de la Friche ***Unframed, Belle de Mai / Marseille***, editions alternatives, décembre 2013

5 Voir l'article de Médiapart sur l'échec des Quartiers Créatifs : http://blogs.mediapart.fr/blog/journal-cesar/010813/marseille-provence-2013-enquete-dans-les-quartiers-creatifs

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 51 - *Le Tunnel au mille signes, détails,* Frédéric Clavère, 2013
Photographies issues du site dédié à l'intervention artistique
Crédit photo : http://millesignes.tumblr.com

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'année 2013 terminée, le projet a commencé à disparaître et pas que physiquement, il a été également éphémère dans les consciences. Les personnes interrogées à la Friche, dont la personne de l'accueil et les visiteurs se rappelaient de cet évènement mais m'ont tous affirmé : ***«il n'en reste que deux ou trois»***. Il en reste en réalité 10 sur 15 mais personne semble s'y intéresser encore, ni aux affiches ni au quartier à part les habitants, qui eux regrettent souvent son caractère éphémère[1]. ***«C'était intéressant mais ça s'est très vite dégradé»***, ***«C'est dommage que ça disparaisse»***, ***«Je ne vois pas l'intérêt de faire quelque chose qui disparaît aussi vite»***, ***«C'est dommage qu'elles partent ça donne une image très sale du quartier quand elles commencent à se dégrader»***, ***«Il faudrait remplacer celles qui disparaissent par des nouvelles»***, voici les phrases des habitants qui m'ont marqué suite à la question posée ***«que pensez-vous du caractère éphémère de ces photographies ?»***. Même s'ils ont généralement apprécié l'intervention, ils sont nombreux à regretter que les affiches se dégradent et renvoient une mauvaise image du quartier mais aussi qu'elles disparaissent et que plus rien ne soit entreprit pour le quartier. En effet, la question essentielle que les habitants se posent est de savoir quelle est la suite, quel est l'avenir de la Belle de Mai.

On peut ainsi se demander si finalement le caractère pérenne des œuvres ne serait pas attribué à la Friche qui se veut durer dans le temps, se développer, progresser alors que l'éphémère serait attribué à la Belle de Mai, condamnée à ne recevoir que des interventions ponctuelles pour dire que la ville n'abandonne pas le quartier mais qui finalement ne sont pas pensées pour la régénération urbaine.

3.3.c Entre art in-situ et art transposable

En procédant à une analyse iconographique des affiches, sculptures et installations je me suis vite rendue compte qu'il y avait une rupture forte entre les photographies de JR qui se veulent porteuse de la mémoire collective des habitants du quartier et les œuvres autour de la Friche qui s'ancrent dans un passé industriel (exemple du Wagon-Jeux) mais qui utilisent un art transposable qui pourrait être n'importe où.

Des images universelles pour la Friche la Belle de Mai

Le Tunnel aux mille signes de Frédéric Clavère utilise par exemple des icônes universels, qui n'ont pas pour objectif de restituer le contexte de la Belle de Mai. D'après l'artiste, les signes, symboles, images utilisées doivent révéler de manière symbolique la diversité des activités périphériques au tunnel ainsi que «***les milliers de pensées qui peuvent animer les passants***»[2]. Pour lui, le répertoire se veut le plus varié possible pour que chaque personne puisse se constituer son histoire. Environ 450 panneaux[3] de signalisation peints ont alors pris place dans ce tunnel noir de pollution à l'entrée du quartier et surtout de la Friche. Les voûtes du tunnel exposent ainsi des icônes issues du cinéma, de la publicité et de la culture populaire comme spider man détourné avec humour, La vache qui rit en train de fumer du cannabis, des références artistiques comme La Pipe de René Magritte ou encore des symboles religieux comme le croissant de Lune de la communauté musulmane et le poisson chrétien qui cohabitent sur le même panneau. Ils sont ainsi porteurs de messages et symboles connus et communément partagés qui dépassent le cadre de la Belle de Mai et même de la ville de Marseille. Le tunnel étant à l'entrée de la Friche, un rapprochement peut certainement se faire entre l'iconographie choisie et la volonté de marquer le nouveau espace culturel qui souhaite s'ouvrir à l'échelle métropolitaine, nationale mais aussi internationale. C'est aussi ce que confirme l'artiste sur le site du projet : «***En considérant que le tunnel est le premier ouvrage d'art, à la fois trait d'union et porte d'accueil du public à la Friche la Belle de mai, je souhaite lui donner un caractère emblématique***». Les symboles choisis répondent donc à cette envie de rendre visible la Friche et d'attirer le plus de monde possible. Le tunnel n'est pas le seul lieu a avoir reçu ce type de traitement. Le panneau lumineux de Bernard Peinado reprend aussi une iconographie transposable n'importe où en utilisant le pixel.

1 Sur une vingtaine de personnes interrogées au cours de la semaine de Workshop à Marseille, seulement une seule a donné un avis positif sur le caractère éphémère de Unframed : «Ce qui est justement beau c'est que ces photographies font leur temps et finissent par disparaître».

2 Propos de l'artiste recuillis sur le site du projet : http://millesignes.tumblr.com/presentation

3 Quelques panneaux sont répertoriés sur le sité dédié au projet : http://millesignes.tumblr.com



Figure 52 - *École Léon-Perrin, Marseille, 1944-1945*
Affiches visibles au 4 rue docteur Léon Perrin sur les murs du collège Saint-Charles.
La première et la troisième sont les photographies originales et la deuxième et la quatrième sont des reconstitutions réalisées avec les collégiens
Crédit photo : Mélodie Daly, avril, 2015



Figure 53 - *Le paquebot toba Maru amarré à un quai, Marseille, 1920-1930*
Affiche visible au 7 rue amable richier
Crédit photo : Mélodie Daly, avril, 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Au contraire, le projet Unframed à la Belle de Mai s'est inscrit dans un travail de terrain afin de restituer la mémoire collective des habitants du quartier, mais aussi des figures importantes comme Marie Baglieri millitante associative de la cité Clovis-Hugues, René Fadda, un ancien marin dont les parents détenaient le bar L'Aéro, très populaire à Marseille, ainsi que le club de supporters les Winners installé dans le quartier depuis 2001 et le club bouliste Les bleus. Marie-France Vollaro a aussi contribué à retranscrire la passé de la Belle de Mai par le biais des photos de classe. Dans le livre Unframed de la Friche, on peut lire que depuis 2005 elle travaillait sur le projet ***«les enfants de la Belle de Mai».*** En réunissant des anciens élèves elle a pu se procurer leurs photos de classes dont deux plutôt atypiques qui ont été utilisées pour couvrir les murs du collège Saint-Charles. En continuant en bas de la rue, la reconstitution de ces photos effectuée par les élèves du collège crée une résonance entre le passé et le présent.

Aussi l'histoire migratoire de certains habitants du quartier est valorisée par plusieurs photographies reprenant des bateaux, comme celle sur la place Placide Caffo et celle du coin pour tous. La première propose une double lecture, on peut y voir des hommes sur le quai prêts à partir ou des hommes attendant leurs proches qui arrivent du bateau. Au coin pour tous, la barque amarrée sur la plage représentait à l'origine une trentaine de personnes en vacances se prenant en photo, or placée à l'envers elle peut devenir un symbole funeste des naufrages et du périple tumultueux qui conduit souvent l'arrivée des immigrants sur des terres inconnues.

Les quinze affiches reprennent donc à la fois des photos des anciennes générations (Photos de classe de l'école Léon Perrin et de l'école Saint-Charles, Armand et Josette), des images évoquant l'immigration (Le Paquebot, La barque amarrée sur la plage, La porte d'Alger), la famille (Portrait de mon père abd rachid Mehdi, Portrait de mes grands-parent), les luttes syndicales qui caractérisent le quartier (Manifestation pour le service public, Badauds sur des échafaudages lors d'une manifestation du front populaire), les transports (tram n°80 et ses voyageurs agrippés), des symboles marseillais comme l'Olympique Marseillais (Laurent di Lorto), la pétanque (Yvan raimond), ou encore les activités maritimes et portuaires de Marseille (Les marins de la base aéronavale). Ces images transmettent donc le passé de la Ville et s'adressent à des populations spécifiques contrairement aux œuvres autour de la Friche.

Cette comparaison et opposition entre l'art in situ de JR et les œuvres dé-contextualisées autour de la Friche n'a pas pour but de dire qu'un art est meilleur qu'un autre mais simplement de constater que la volonté a été différente pour ces deux espaces. Cette analyse géographique et iconographie peut laisser penser que la Friche se tourne vers son avenir et vers de nouveaux publics en privilégiant des images connues et populaires tandis que la Belle de Mai est orientée vers son passé et destinée à ne pas à en sortir.

3.4. Conclusions et hypothèses

Les multiples apports théoriques et exemples présentés au début de cette partie montrent que l'art a tout à fait sa place dans l'espace public. Considéré comme une valeur spirituelle, l'art à travers la vision des artistes transforme notre rapport à l'espace qui nous entoure. Le projet artistique peut même parfois devenir un projet urbain. C'est d'ailleurs ce que les autorités publiques ont vite compris en intégrant l'art dans la politique culturelle. Aujourd'hui, des actions et des mesures sont prises pour valoriser et favoriser la commande, on observe ainsi une multiplication des œuvres à Marseille et surtout à la Belle de Mai. Cependant, comme nous venons de le voir, un grand déséquilibre s'opère entre l'art de la Belle de Mai et l'art de la Friche. En effet, le quartier n'a reçu qu'une intervention, d'un seul artiste, d'un seul type d'art, pour une durée courte puisque les photos étaient éphémères. Au contraire, l'offre artistique de la Friche a été diversifiée, et l'art y intègre même des équipements publics pérennes encore manquants à la Belle de Mai. A partir de ce constat, on se demande finalement comment une régénération urbaine peut se faire dans le quartier alors que les deux entités semblent détachées. La dernière partie qui suit fera donc un bilan des éléments présentés afin de répondre plus finement à la question posée.

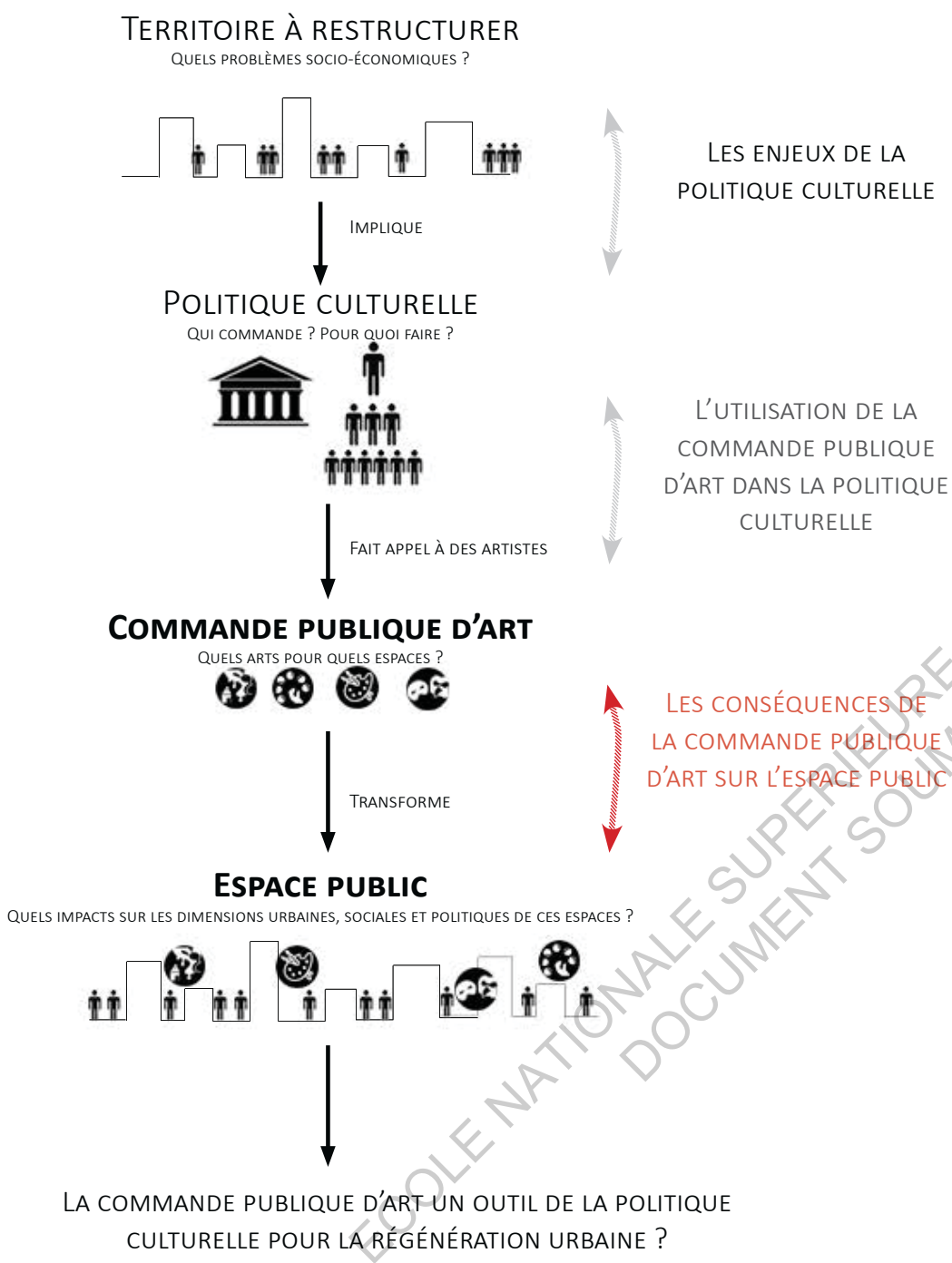


Figure 54 : *Les conséquences de la commande publique d'art sur l'espace public*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4. L'art un outil politique pour la régénération urbaine de la Belle de Mai ?

p 101

4.1. Des transformations urbaines pour la Belle de Mai ? p103
4.1.a Un nouveau paysage urbain pour une nouvelle identité p103
4.1.b De nouvelles expériences urbaines p105
4.1.c La difficile liaison entre les projets artistiques et les projets urbains p109

4.2. Quelles transformations sociale pour la Belle de Mai ? p113
4.2.a L'art comme reflet des populations p113
4.2.b La dimension participative dans la commande publique d'art p115
4.2.c Quelles conséquences sur la mixité sociale ? p117

4.3. Le décalage entre l'image diffusée par la politique culturelle et la réalité du terrain p119
4.3.a Un projet culturel pour quel projet urbain ? p119
4.3.b Le monopôle de la Friche sur les activités culturelles de la Belle de Mai p121
4.3.c La Belle de Mai aujourd'hui et demain p123

4.4. Conclusions et hypothèses p125



Figure 55 : *La Tour-panorama*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4. L'art, un outil pour la régénération urbaine de la Belle de Mai ?

Les discours politiques affirment vouloir utiliser l'art et la culture pour restructurer la Belle de Mai. D'une part la Friche a vendu le discours «un projet culturel pour un projet urbain» et de l'autre MP 2013 avec le programme Quartiers Créatifs a diffusé une volonté de rétablir la culture en lien avec des opérations de régénération urbaine. Nous avons ensuite pu voir comment cette politique culturelle s'est mise en place à travers le cas concret de la commande publique d'art, en se posant la question de quels arts pour quels espaces. La partie qui suit sera donc construite comme une tentative de réponse à la question de départ posée, la commande publique d'art peut-elle être un outil pour la régénération urbaine ? L'enjeu est donc de comprendre quels sont été les conséquences de cette politique culturelle sur les espaces publics de la Belle de Mai et sur les habitants.

Pour se faire, j'ai souhaité utiliser une démarche similaire à celle de Pauline Guinard qui a étudié la politique d'art public à Johannesburg.[1] Elle envisage l'art non pas comme le produit d'une politique mais comme le révélateur d'une certaine manière de concevoir et de construire les espaces de cette métropole d'Afrique du Sud. Elle propose donc d'étudier l'art comme clé de lecture de ces espaces pour en révéler les différentes dimensions : ***«juridique en tant qu'installé dans les espaces appartenant à la puissance publique, sociale en entendant favoriser la diversification des publics présents dans ces espaces et leur interaction; politique, en promouvant l'acceptation et l'expression de tous, y compris des personnes sous-représentées.»***[2] L'art permet donc de révéler les dimensions des espaces publics d'une ville (sens 1 de la figure ci-contre) et peut d'une autre part les reconstruire en influant sur ces mêmes dimensions (sens 2 de la figure). Je me suis donc basée sur sa démarche afin d'analyser les relations entre la commande publique d'art à la Belle de Mai et les espaces publics qui la composent.

Cependant le contexte étant très différent ainsi que la démarche de la recherche j'ai souhaité introduire la dimension spatiale et urbaine. En effet l'objet de ce mémoire est de savoir comment l'art peut permettre le renouvellement urbain, il est donc nécessaire d'étudier les relations entre projets artistiques et projets urbains. Les enjeux économiques sont également important dans le processus de régénération du quartier cependant je n'ai pas pu avoir assez d'éléments pour rendre compte de cette dimension. La partie qui suit portera donc essentiellement sur la lecture de la dimension politique, sociale, et urbaine des espaces publics de la Belle de Mai à travers les interventions artistiques.

4.1 Des transformations urbaines pour la Belle de Mai ?

4.1.a Un nouveau paysage urbain pour une nouvelle identité

Toutes les interventions artistiques et culturelles au sein de la Belle de Mai et de la Friche ont contribué à transformer le paysage urbain du quartier et avec son image. La réhabilitation des locaux de l'ancienne manufacture a permis à la Friche d'affirmer la fin de son activité industrielle et son avenir tourné vers la culture. En effet, les nouveaux bâtiments sont directement visibles lorsque l'on arrive en train, en bus ou même à pied depuis le Tunnel Jobin-Bénédit. La construction plus récente de la Tour-Panorama a également renforcé cette identité culturelle en s'élevant à douze mètres du sol en porte-à-faux sur la terrasse aérienne. Elle constitue un signal pour les voyageurs qui arrivent ou quittent la ville. Aussi, comme nous l'avons vu les commandes publiques d'art se sont inscrites dans ces opérations urbaines en affirmant une nouvelle fois le rôle prépondérant de la culture dans le développement de la friche qui se veut en lien avec la Belle de Mai. Les œuvres d'art marquent alors les alentours de l'ancienne manufacture en se déployant dans l'espace public et en s'étendant jusque dans le quartier. A proximité de la Friche, le panneau lumineux, l'affiche des yeux de JR, le tunnel Jobin Bénédit sont des signaux d'une politique culturelle en marche.

On peut donc dire que les commandes publiques d'art ont contribué à rattacher une identité culturelle au nom de la «Belle de Mai» en s'inscrivant dans la continuité des transformations urbaines.

1 Guinard Pauline, Johannesburg, L'art d'inventer une ville, Collection Espaces et territoires, 2014, 328 pages.
2 Page 27 de l'ouvrage de Guinard (2014)



Figure 56 - *Laurent di lorto, Finale de la coupe de France, Stade de colombes*
Crédit photo : JR, 2013



Figure 57 - *Armand et Josette*
Crédit photo : Mélodie DALY, 2015



Figure 58 - *Yvan raimond du club des bleus,*
Crédit photo : Mélodie DALY 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les affiches de JR : Un travail sur les jeux visuels

L'art n'a pas eu pour seule conséquence de signaliser la politique culturelle de la Friche mais a dans une certaine mesure transformé le parcours urbain de ceux qui pratiquent les espaces publics de la Belle de Mai. Les affiches de JR se sont déployées dans de nombreuses rues du quartier ainsi que sur la place Placide Caffo et le coin pour tous afin d'être le plus visibles possible comme l'affirme Hervé Lucien : «***L'équipe d'Unframed a d'abord conçu le parcours comme un jeu de pistes ancrés dans le cœur du quartier, principalement ses petites rues. Elle s'est fixée pour objectif de varier les perspectives afin de donner à voir les œuvres quel que soit le moyen de locomotion emprunté***»[1]. L'artiste a en effet joué sur les jeux de perspectives permettant alors de voir les œuvres sous différents points de vue. Le gardien de but des Winners rue Barbini est visible de très loin[2], on peut en effet le remarquer 500 mètres plus loin, dès la rue Clovis Hugues. L'espace pratiqué change alors de visage et transforme les perceptions que les habitants peuvent avoir de l'espace urbain du quartier. Les quelques conversations avec les habitants lors du voyage à Marseille confirment ces transformations. A la question que pensez vous de ces œuvres, ils sont nombreux à confirmer l'impact de ce projet sur les perceptions visuelles. Voici quelques réponses qui en témoignant : ***«Ça change un peu les rues»***, ***«Les Fresques sont originales, elles changent les façades et l'image du quartier»***, «***C'est très bien, c'est original et ça égaye les rues»***, ***«Les photos sont magnifiques»***, ***«C'est très bien et très beau»***, ***«C'est bien ça donne une image plus jeune du quartier***». Mis à part quelques personnes indifférentes, la grande majorité appréciaient le fait que les façades aient changé de visage, modifiant ainsi l'image du quartier, en égayant la déambulation dans celui-ci et en s'offrant directement aux yeux des habitants.

L'articulation entre art et architecture

L'artiste a veillé à faire en sorte de donner de la visibilité à ses affiches mais aussi à s'adapter à l'architecture présente. Les habitants sont donc amenés à découvrir les bâtiments sous un nouveau angle. JR a voulu utiliser au maximum les potentiels des espaces choisis pour mettre en valeur son travail. La photographie de Josette et Armand sur une façade de la rue Despieds témoignent de son travail sur les aspérités et les particularités des murs sélectionnés. Les corps d'Armand et Josette se déploient chacun sur trois petites plaques, une partie du corps pour chaque niveau de la maison. Les rivets métalliques aux extrémités de chaque quadrilatères ont été conservés et transformés avec le collage de l'affiche qui paraît être peinte directement sur la Façade au vu du traitement des aspérités.

Un autre exemple qui témoigne de ce jeu continuel de l'artiste entre ces collages et l'architecture est celui d'Yvan Raymond, célèbre bouliste marseillais adepte de la longue qui se joue de façon acrobatique et chorégraphique. Le placement de l'affiche par JR sur le bâtiment renforce cette impression puisqu'il utilise les particularités de ce mur en saillie en positionnant le bouliste à la verticale. Il semble ainsi émerger du sol prêt à grimper sur les toits.

Les affiches de JR de très grand format questionnent aussi l'échelle de la ville. Elles prennent place de façon monumentale sur les façades du quartier et mettent en avant des personnages gigantesques. Il y a donc un jeu sur le contraste entre l'architecture de la Belle de Mai et les photos qui viennent créer un choc d'échelle, mais aussi un choc avec les couleurs de la ville. Le noir et blanc contraste avec les façades teintées mais aussi avec les images publicitaires qui s'accumulent dans la ville.

1 Voir page 22 : Friche la Belle de Mai, Unframed, Belle de Mai / Marseille, editions alternatives, décembre 2013

2 Voir la photographie ci-contre prise par JR après l'inauguration de l'exposition à ciel ouvert. L'image nous montre que le gardien de but de JR est visible de très loin et s'inscrit dans le paysage urbain de la Belle de Mai



Figure 59 - *Fresque en hommage à Jorge Selaron*
Tunnel interNational des Enfants
Crédit photo : Mélodie DALY, 2015



Figure 60 - *Panneau d'affichage*
Tunnel interNational des Enfants
Crédit photo : Mélodie DALY, 2015



Figure 61 - *Fresque intérieure portant le nom du collectif*
Tunnel interNational des Enfants
Crédit photo : Mélodie DALY, 2015



Figure 62 - *Fresque qui s'étale sur les parois du tunnel*
Tunnel interNational des Enfants
Crédit photo : Mélodie DALY, 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROIT D'AUTEUR

Outre le fait d'égayer le parcours dans la ville et de transformer la perception architecturale de la Ville, l'art urbain a parfois le pouvoir de changer les pratiques et les représentations des usagers. C'est en tout cas l'objectif que s'étaient fixé les artistes travaillant sur ces passages couvert dont la traversée s'avérait très désagréable du fait du mauvais éclairage, des parois noires de pollution, et du bruit lié à la circulation automobile.

Le peintre Frédéric Clavère en résidence à la Friche, a souhaité réaliser pour les «milles signes» du tunnel Bénédit-Jobin une déambulation dans le monde de l'image pour provoquer une distraction durant le temps d'un passage. Cependant, ces résultats restent difficiles à observer, en effet, l'espace étant peu accueillant et peu propice aux rencontres et échanges, je n'ai pas pu recueillir l'avis des usagers. Cependant, même si j'ai observé que peu semblent prêter attentions aux œuvres du peintre, leur représentation du lieu a sûrement changé. En tout cas c'est ce qui était annoncé par les médias[1], il semblerait que ceux qui le traversent, le trouvent plus agréable et en aient moins peur.

Pour le Tunnel National, Maryconne Arnaud et Philippe Mouillon ont fait le choix de l'illuminer avec les vœux des habitants du quartier pour rendre la traversée plus agréable en permettant au passant de s'imaginer des histoires à partir des textes illuminés, de rêver, ou encore, de faire un souhait. Ce projet éphémère a persisté seulement quelques mois durant l'année capitale avant de redevenir le tunnel haut et très sombre qui dégage une impression d'insécurité.

Pas de projets officiels ont été reconduis pour valoriser cet espace mis à part un projet de plus petite envergure, porté par le Collectif les Enfants regroupant des habitants du quartier et artistes ne voulant plus traverser le tunnel dans ces conditions. Pour commencer ils se sont lancés sur le site Kiss Kiss Bank Bank afin de récolter des fonds[2] pour acheter les matériaux nécessaires. Ils ont voulu rendre hommage à l'artiste peintre et céramiste chilien Jorge Selaron[3] en posant en octobre 2013 leur première mosaïque à l'entrée du tunnel. Depuis ils continuent d'embellir le tunnel en créant des fresques à l'intérieur dont une de 4m de large sur 3m de haut. Comme on peut le voir sur le pilier recouvert de mosaïque jaune, ci-contre, ils proposent des ateliers participatifs et invitent les habitants et passants à apporter leur touche afin de créer une œuvre collective. Ces ateliers sont aussi proposés sur leur page Facebook, où ils font également des demandes de matériaux, les gens les déposent alors dans le tunnel et le Collectif peut continuer un peu plus son œuvre.

Même si cette démarche n'est pas une commande publique mais une initiative personnelle elle reste très intéressante pour mon mémoire puisqu'elle est venue après «l'échec» de la commande des ex-voto qui a transformé le lieu seulement quelques mois. Cette initiative d'habitants montre ainsi que les particuliers peuvent aussi bien répondre, si ce n'est mieux, à un besoin qu'une commande institutionnalisée. Malheureusement je n'ai pas pu m'entretenir avec le Collectif pour en savoir plus sur leurs objectifs et leurs actions à venir, je suis restée sans réponses mais il serait intéressant pour la suite d'avoir leur avis sur les Quartiers créatifs et les commandes publiques d'art qui se sont déployés dans les espaces publics de la Belle de Mai.

1Propos aussi recueillis dans la vidéo de la chaîne LCM. On y voit vers la fin quelques personnes qui apprécient les changements effectués dans le tunnel. http://www.dailymotion.com/video/x119do6_quartiers-creatifs-a-la-belle-de-mai_creation

2 Le site permet de mettre en relation des créateurs de projets et des contributeurs qui acceptent de faire un don et de soutenir le projet. Il faut y créer une page pour présenter le projet, fixer une somme à atteindre et promouvoir le projet afin d'attirer des contributeurs. Si la somme n'est pas atteinte au bout d'un temps maximum de 60 jours les participants sont remboursés sinon la somme est versée aux créateurs

3 Jorge Selaron a réalisé au Brésil l'oeuvre de sa vie : l'escalier Selaron recouvert de plus de 2000 carreaux de faïence provenant de 120 pays. Cet escalier de 215 marches est devenu au fil du temps l'une des plus grande attraction touristique de la ville de Rio de Janeiro



Figure 63 - *Aménagement de la Place Placide Caffo*
Image : Numéro 33 du journal info Mairie 2-3e

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4.1.c La difficile liaison entre les projets artistiques et les projets urbains

Durant mon travail de terrain je me suis demandée si les œuvres avaient fait plus qu'agir sur la perception visuelle et si elles avaient impulsé ou accompagné des projets urbains. Au vu des discours politiques de la Friche prônant un projet culturel pour un projet urbain où encore des Quartiers Créatifs, il était nécessaire de les questionner et de voir quels effets ces interventions artistiques ont eu sur la dimension urbaine des espaces de la Belle de Mai.

Une situation bénéfique pour la Friche

Comme nous l'avons vu, dans le cadre des Quartiers Créatifs, la Friche a pu recevoir un Wagon-Jeux ainsi que les Jardins du rail et le Vaisseau. Plus que des projets artistiques ce sont aussi des projets urbains qui ont permis de donner au lieu culturel de nouveaux équipements mais aussi de nouveaux espaces publics. Dans ce cas là on peut dire que l'art et la restructuration urbaine sont complètement liés. Un nouveau parc de jeux, une crèche, un jardin, voilà les apports de Quartiers Créatifs et des Nouveaux commanditaires pour la Friche. Cependant, lorsque l'on sort de l'enceinte de la Friche, pour aller au cœur du quartier, la situation n'a rien à voir. Les problèmes persistent et les habitants les ressentent. En effet, en les interrogeant, ils étaient tous dans un premier temps satisfaits du projet Unframed de JR mais soulevaient par la suite les problèmes du quartier. L'insécurité est venue plusieurs fois ainsi que le cadre de vie peu plaisant à cause de la saleté des rues mais aussi du manque d'équipements et d'espaces. ***«Le quartier n'est pas agréable, il n'y a aucun parc ou place pour amener les enfants»***, ***«C'est bien beau de repeindre les murs mais ça ne change rien»***, ***«J'aimerais laisser plus de liberté à ma fille, lui apprendre à traverser la route seule, mais dans ce quartier c'est impossible, rien n'est fait pour les piétons, ce n'est pas du tout sécurisé»***, «***On utilise le parc de jeux de la Friche car ici il n'y a rien pour nos enfants***». On aurait alors pu penser que les Quartiers Créatifs auraient pu impulser des restructurations urbaines dans le quartier comme cela a été fait à la Friche. Or, même les tunnels n'ont pas été accompagnés d'initiatives pour élargir les trottoirs ou encore pour apporter un meilleur éclairage. Les interventions artistiques n'ont pas été rattachées réellement à des aménagements urbains comme c'était pourtant présenté dans les objectifs du programme.

La place placide Caffo : un nouveau souffle donné à la Belle de Mai

Le seul lieu qui s'est vu accompagné de travaux d'aménagements urbains dans un même temps est la place Placide Caffo au Nord du quartier, sur laquelle se déploient aussi la photographie du paquebot de JR et les centaines de visages du cinéma Gyptis. Les travaux se sont déroulés entre 2011 et 2014 pour favoriser la déambulation piétonne sur cette place et son inauguration a eu lieu à peu près au même moment que celle du Gyptis géré par la Friche. Dans ce contexte, on peut alors se demander s'il y a un lien entre les deux opérations. Est-ce que le projet de la place a impulsé la rénovation du cinéma et sa nouvelle façade, au contraire est-ce que le Gyptis a encouragé les politiques urbaines à entreprendre des travaux sur cet espace public ? Le travail de terrain ne m'a pas permis de répondre à cette question. A première vu le choix de la Friche d'appeler JR pour refaire la façade du cinéma ne semblait pas lié à d'autres volontés que celle de faire de la publicité au nouvel équipement culturel. En effet, n'étant pas au courant de la présence de cette intervention survenue après les Quartiers Créatifs j'ai été surprise en arrivant à la Belle de Mai. Je suis donc rentrée dans le cinéma pour savoir si cette œuvre faisait partie du projet Unframed de 2013, la personne m'a tout de suite répondu « A ça sur la façade c'est juste une œuvre commerciale». En effet, l'intervention artistique a été un outil promotionnel et publicitaire du nouvel équipement. Cependant, même si ces réaménagements ne se sont pas fait dans la volonté commune de renouveler le quartier, la place et la cinéma ont été bénéfiques l'un pour l'autre. En effet, on peut lire sur le site de la Friche l'invitation à l'inauguration du cinéma le 4 octobre 2014 comme «***L'occasion, entre autres, de découvrir la nouvelle façade, réalisée par l'artiste JR à partir d'une centaine de visages d'habitants de la Belle de Mai et de Marseille dans le cadre de son projet Inside Out. On en profitera pour inaugurer également la nouvelle place Caffo juste en face !***». Dans le programme de la journée la visite du cinéma a été couplée à la découverte de la nouvelle façade de JR ainsi que de la place Caffo qui a également accueilli les discours officiels et un verre de l'amitié. Il ne semble donc pas que l'art ait impulsé la volonté de réaménager la place mais au contraire, que le projet urbain a favorisé l'insertion de la nouvelle façade dans le quartier, La Friche en profitant ainsi pour promouvoir son équipement.



Google Street View de Juin 2008



Google Street View de Novembre 2010



Google Street View de mars 2011



Google Street View de 2013



Google Street View de mai 2014



Mélodie DALY, mars 2015

Figure 64 - *Évolution du coin pour tous*

Le coin pour tous : quels liens entre projet artistique et projet urbain ?

Comme nous l'avons vu dans l'état des lieux de la Belle de Mai, un terrain de 150m2 se trouve à l'angle de la rue Bernard et de la rue Clovis Hughes. Depuis 2007, des habitants se sont rassemblés pour former le «Coin pour tous» et solliciter les pouvoirs publics pour que le lieu soit mis à disposition des habitants. Malgré les différentes appropriations du site (comme on peut le voir sur les photos ci-contre), et les manifestations et rassemblements les habitants n'ont jamais eu l'occasion d'impulser un véritable projet urbain basé sur la concertation de quartier. Une habitante du quartier m'a en effet confié que des projets de jardins partagés avaient été envisagés mais finalement rien n'a pu être réalisé.

En 2013, la façade du coin pour tous, a accueilli pour une durée de six mois la barque inversée de JR donnant une nouvelle dimension à cet espace. Cette intervention initiée par la Friche et la ville de Marseille questionne puisqu'elle s'inscrit dans un lieu où des habitants militent depuis plusieurs années pour bâtir un projet commun. Il serait donc intéressant de savoir si le collectif Le coin pour tous à participé au programme Unframed, au choix des œuvres et de ce lieu. Malheureusement je n'ai pas pu obtenir ces informations là. Dans tous les cas, on observe que l'installation de la barque n'a pas permis de donner plus de visibilité à cet espace et de faire en sorte que les autorités répondent aux attentes des habitant en investissant dans ce lieu. On dirait même qu'après le décollage de l'affiche (voulu par le propriétaire de la façade) six mois après son installation, les autorités ont souhaité transformé cet espace en supprimant les marques d'appropriation de l'espace : il ne reste ni bancs, ni pots de fleurs ou autres installations éphémères. Le sol a perdu sa verdure pour être recouvert d'un stabilisé.

Le manque d'informations sur cet espace et sur le choix de ce lieu dans le projet Unframed ne me permet pas d'en tirer des conclusions. Seulement on peut remarquer que le coin pour tous, avec l'impulsion des Quartiers Créatifs et de l'affiche de JR, aurait pu justement bénéficier de l'aide attendu pour se transformer en véritable lieu de vie. Le projet artistique aurait ainsi impulsé et servi le projet urbain.

Finalement le programme Quartier Créatif qui se voulait en lien avec la régénération urbaine n'a pas provoqué de transformations urbaines positives pour le quartier, les équipements crées à travers l'art et la culture sont restés dans l'enceinte de la Friche tandis que le quartier la Belle de Mai est resté en manque d'équipements et d'espaces publics de qualité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROIT D'AUTEUR



Figure 65 - *René Fadda posant devant sa photo intitulée «Base aéronavale, Saint-Raphaël, 1961*
Crédit photo : Friche la Belle de Mai



Figure 66 - *Queue devant le camion - cabine photographique sur la place Caffo*
Crédit photo : AssociatEyes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4. L'art, un outil pour la régénération urbaine de la Belle de Mai ?

4.2 Quelles transformations sociales pour la Belle de Mai ?

La régénération urbaine ne passe pas que par le traitement des problèmes urbains et architecturaux mais aussi par le développement de la mixité sociale et du vivre ensemble. Dans cette partie je tenterai d'analyser les conséquences de la commande publique d'art sur habitants de la Belle de Mai.

4.2.a L'art comme reflet des populations de la Belle de Mai

Le projet Unframed, un hommage rendu aux habitants ?

D'après l'ouvrage bilan du projet Unframed de la Friche, l'objectif était comme vu précédemment de faire participer les habitants pour la construction d'une mémoire collective. Les habitants se sont alors confiés à l'équipe de JR pour raconter leurs histoires, leurs arrivée dans le quartier, leurs aventures professionnelles ou amicales dans le quartier. Certaines affiches sont donc porteuses d'un véritable récit comme par exemple le «Portrait de mes grands parents» proposé par une jeune lycéenne. La photographie très ancienne a beaucoup voyagé du Mali à Marseille en passant par le Burkina Faso. Les personnages vivent aujourd'hui au Mali et rendent régulièrement visite à leurs enfants et petits-enfants à Marseille, ils ont même eu l'occasion de se prendre en photo devant le mur en question. L'art est ainsi utilisé pour révéler les anonymes qui se partagent ce quartier. Pour JR, cette démarche permet de rendre compte des origines des habitants et de leur vécu, il y a donc selon lui un ***«échange entre la nostalgie de l'un et la découverte de l'autre».***[1]

Plus que des images évoquant des histoires, certaines montrent même des habitants du quartier qui y vivent encore. Sur le petit volet roulant d'un magasin abandonné au 49 rue Belle de Mai se dressent quatre marins photographiés à la base aéronavale Saint-Raphaël à Fréjus durant leur service militaire. René Fadda, le marin sur la droite de la photo raconte dans le livre de la Friche l'histoire liée à cette image mais aussi la fierté de se voir affiché dans le quartier. Le retraité n'est pas le seul à se reconnaître sur l'image, en effet, lors d'interactions avec les habitants de la Belle de Mai, trois personnes âgées m'ont directement parlé de cette photo quand j'ai évoqué les photographies de JR, très contentes de trouver un visage familier sur les murs de leur quartier.

Le projet Unframed a donc permis de mettre en avant les habitants, leurs histoires, leurs images afin de constituer une mémoire collective, et affirmer l'identité sociale de la Belle de Mai.

La façade du Gyptis, le miroir des populations actuelles de la Belle de Mai ?

L'année suivante JR a été rappelé par la Friche pour marquer la façade du nouveau cinéma Gyptis. Environ 800 portraits ont été réalisés[2] puis sélectionnés (par Magali Poivert de la Friche en charge du projet), assemblés et collés sur la façade donnant sur la place Caffo. Les habitants du quartier, les commerçants et personnages importants ont ainsi été prioritaires pour se faire tirer le portrait (selon le gérant du Gyptis). J'ai d'ailleurs pu rencontrer la patronne du café en face du cinéma, qui a participé au projet. Très heureuse d'y apparaître elle m'a de suite montré où elle était sur la façade et est allée chercher l'image imprimée directement des cabines photographiques de JR derrière son bar où elle la conservait. Le projet a suscité des réactions souvent très positives, chez les personnes qui y ont participé. J'ai également eu l'occasion de discuter avec la couturière directement en face du Gyptis elle aussi très satisfaite de voir ces nouveaux visages. Certaines personnes m'ont également raconté leur déception de ne pas avoir été choisies pour y apparaître. Il aurait d'ailleurs été intéressant de connaître les critères de sélection et de voir qui a eu le privilège d'y apparaître. Des inconnus ? Des figures importantes du quartier ? Ce questionnement reste encore présent puisque je n'ai pas reçu de réponse de Magali Poivert, ne travaillant apparemment plus à la Friche.

1 Informations récoltées issues de l'interview de l'artiste par Radio Grenouille qui a réalisé une série documentaire autour des Quartiers Créatifs. Le débat est encore en écoute à ce lien : http://www.radiogrenouille.com/actualites-2/sujets/vues-du-large-2/

2 Selon la personne qui s'occupait de l'accueil de la Friche quand j'y suis allée



Figure 67 - Le Jardin des Rails, fermé
Crédit photo : Mélodie Daly, Mars 2015



Figure 68 - *Règlement du Jardin des Rails*
Crédit photo : Mélodie DALY, Mars 2015

Les deux interventions de JR sont en tout cas très intéressantes puisqu'elles ont permis aux habitants de s'affirmer et quelque part peut-être de souligner l'existence de ces personnes. Cette dimension a d'ailleurs sans doute donné plus de légitimité au travail de JR au sein du quartier permettant une meilleure intégration des œuvres. Cette partie serait à développer plus amplement si ce travail pouvait être continué en parcours recherche. Il serait intéressant de demander plus précisément aux personnes rencontrées leur avis sur le contenu des photographies, et si pour elles ces photos retranscrivent la réalité et l'identité de la Belle de Mai.

4.2.b La dimension participative dans la commande publique d'art

Comme nous l'avons déjà vu, une des particularités des interventions artistiques issues des Quartiers créatifs est la dimension participative des projets, dans les décisions mais aussi dans les processus de création et construction.

La rencontre entre les différents acteurs

Les participants volontaires ont eu l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes qu'ils ne côtoient pas forcément au quotidien (artistes et professionnels du monde de l'art) et notamment JR, artiste international qui a participé aux ateliers avec les habitants et aussi avec les collégiens de la Belle de Mai. Dans le cadre du projet Unframed, la trentaine de participants a été sensibilisée à différents thèmes autour de l'image de la photo et du collage avec l'implication d'intervenants extérieurs.

Aussi, cette initiative a permis aux habitants d'échanger entre eux et d'apprendre à mieux se connaître en partageant tous un souvenir, un bout de leur histoire et de leur personnalité. On peut ainsi lire dans le livre Unframed produit par la Friche, le témoignage d'Abdou Kadafi qui avait choisi l'image du Paquebot collée face à la place Caffo : «***Avant j'avais du mal à parler, j'avais peur de parler avec des gens, je bégayais, mais depuis que j'ai participé à ce projet, que j'ai parlé avec tous les participants, ça va mieux, je ne bégaie plus***»[1]. Ce type de projet permet donc de faciliter les échanges et la communication entre habitants.

L'implication dans les processus de création

Outre le partage entre les différents acteurs, la participation a redonné de l'importance à la parole des participants qui d'habitude restent dans l'ombre des projets. Pour le projet Unframed de JR, ils ont ainsi pu exprimer leurs idées et être récompensés en voyant leur photo sur les murs du quartier. Certains ont même pu participer au collage et donc aller jusqu'au bout du processus artistique. JR a ainsi demandé à René Fadda (le propriétaire de la photo des marins) de participer au collage de sa photo : «***JR a tenu à ce que je participe à l'encollage, ce qui m'a fait plaisir, ça montre qu'on ne se sert pas des gens et qu'on les jette une fois qu'on a ce que l'on veut»***[2]. Il a même pris l'initiative de repeindre l'encadrement de la porte trop détérioré : ***«J'ai donc acheté de la peinture, et l'ai repeint, deux couches, histoire que ça soit propre quoi, qu'elle soit mise en valeur car je ne voulais pas présenter un truc comme ça !***[3]»

Le Jardin des Rails a lui aussi eu cette dimension participative mais sous une autre forme. En effet, il y a eu des formations sur les techniques de jardinage (durant des ateliers publics et gratuits organisés par des paysagistes et enseignants de l'École Nationale du Paysage de Versailles – Marseille) en amont du projet mais aussi des échanges une fois l'équipement mis en place et c'est là que réside tout l'intérêt social de ce projet. Cultiver un jardin demande de travailler ensemble pour une résultat commun. Cependant, je n'ai pas trouvé d'habitants de la Belle de Mai s'occupant des jardins aux heures où j'y étais et j'ai pu remarquer que des parties étaient même fermées (Voir ci-contre la photo du règlement sur le portail du jardin). Les zones cultivées sont effectivement destinées aux jardiniers qui se divisent l'espace en parcelles ***«pour y mener des expérimentations de cultures potagères»***. De plus, ce n'est pas simplement le fait de cultiver qui est interdit au public mais aussi le fait de récolter et de cueillir les fruits du travail.

Il est tout de même important de ne pas tirer de conclusions trop rapidement au vu de ces simples observations, plus de temps et plus de rencontres m'auraient peut-être permis de dresser un bilan différent.

1 Voir page 35 : Friche la Belle de Mai, Unframed, Belle de Mai / Marseille, editions alternatives, décembre 2013

2 Voir page 49 : Friche la Belle de Mai, Unframed, Belle de Mai / Marseille, editions alternatives, décembre 2013

3 Idem

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 69 - *Graffiti à proximité de la gare Saint-Charles*
Photo de Boris Grésillon

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4.2.c Quelles conséquences sur la mixité sociale ?

Suite à cette analyse on peut se demander si les projets ont dépassé les simples interactions sociales ponctuelles en générant des mouvements de populations au sein du quartier.

L'art et la culture pour rapprocher les habitants de la Friche et ceux du quartier ?

Outre les moments de participation, des échanges entre les différentes classes socioprofessionnelles se sont-ils établis de manière durable ? Entre la Friche et le quartier, la mixité reste très difficile à observer. Les résidents de la structure culturelle ont leur locaux sur le site de l'ancienne manufacture et a priori n'en sortent pas, l'offre étant certainement plus attrayante à la Friche puisqu'adaptée à ces nouvelles populations d'artistes. De l'autre côté, les habitants semblent peut investir la Friche et échanger avec ceux qui y vivent ou qui viennent la visiter. Lors de mes conversations avec les habitants sur leur fréquentation de la Friche, ils étaient nombreux à me répondre : «***Ce n'est pas un endroit fait pour nou***s», «***On ne s'y sent pas bien***», «***C'est pour les bobos pas pour nous***». A première vu, la mixité sociale semble plutôt compromise. Or des jumelages se sont effectué entre la Friche et les établissements scolaires de la Belle de Mai entre le Réseau d'Education Prioritaire Saint Mauront/Belle de mai et la Friche. Ces liens récents permettent aux collégiens d'échanger durant des ateliers artistiques. De nouveaux espaces (L'Espace Culture Média et le Cybercafé) ont aussi été mis en place pour répondre aux besoins de ceux qui vivent à la Belle de Mai. Cependant, ces initiatives ne se font à première vu qu'en faveur des jeunes générations.

Aussi, la Friche a souhaité donner l'opportunité à ces jeunes du quartier d'avoir un emploi. Un projet Médiation prévoyait de les embaucher pour veiller à la sécurité du site ainsi qu'à l'accueil et à l'orientation des visiteurs. Cependant ce sont les seuls programmes qui ont eu pour volonté d'intégrer les habitants dans l'organisation de la Friche et les offres d'emplois n'ont pas du tout été diversifiées. On peut donc se demander si ces interventions ont amené les populations de la Belle de Mai à investir la Friche ou si au contraire les équipements se sont tournés vers d'autres types de personnes qui pourraient à long terme créer un phénomène de gentrification et exclure petit à petit les populations locales.

Des risques de gentrification ?

Ce phénomène est assez dur a observer, aucun chiffres ne permet encore de dresser un bilan. Cependant, avec la montée en puissance de l'îlot 2 destiné aux industries culturelles (qui accueille d'ailleurs les plateaux de Plus Belle la Vie), Boris Grésillon affirme en 2011[1] que des retombées en termes d'activités commencent à se faire sentir, il évoque le restaurant, café, et l'hôtel d'entreprises culturelles dans l'ancienne maternité. Pour fonctionner elle nécessitait déjà en 2011[2] 500 salariés et prévoyait déjà 1000 emplois sur l'îlot 2. La seule Friche Belle de Mai, soit l'îlot 3 employait en 2011 45 salariés et hébergeait également 350 artistes en résidence. A terme on peut penser que la création de ces emplois et de logements ou hôtels d'entreprises favorisera l'attrait de nouvelles populations. Enfin, lorsque l'on regarde les quartiers voisins, la reconversion du quartier de la Joliette en quartier d'affaires, la rue de la République transformé avec son tramway on se demande si à la Belle de Mai la volonté des pouvoirs publics de requalifier ce quartier populaire pourrait entraîner un processus de gentrification similaire aux quartiers environnants.

En tout cas ce processus ne va pas se faire du jour au lendemain, il faut du temps pour attirer de nouvelles populations. Les prochaines années éclaireront peut-être ce sujet, à ce moment là il sera important de voir quelles sont les conséquences sur les populations locales.

La commande publique d'art a été un facteur important d'échanges sociaux entre habitants mais aussi avec les artistes, des professionnels du monde de l'art ainsi que des élus et personnages publics. Avec JR la parole des habitants à fait surface sur les murs de la ville et la participation durant les quartiers créatifs a été plutôt respectée. Cependant, toutes ces opérations, n'ont pas permis de créer du vivre ensemble et les transformations urbaines à venir pourraient à long terme attirer de nouvelles populations au détriment de celles déjà en place.

1 Boris Grésillon, « La reconversion d'un espace productif au cœur d'une métropole : l'exemple de la Friche de la Belle de Mai à Marseille », Rives méditerranéennes [En ligne], 38 | 2011, mis en ligne le 15 février 2012, consulté le 13 juin 2015. URL : http://rives.revues.org/3977
2 Idem



Figure 70 - *Friche vue depuis la Rue Jobin*
Mélodie Daly, avril 2015



Figure 71 - *Friche vue depuis la rue François Simon*
Mélodie Daly, avril 2015



Figure 72 - *Portail d'entrée rue Jobin*
Mélodie Daly, avril 2015

4. L'art, un outil pour la régénération urbaine de la Belle de Mai ?

4.3 Le décalage entre l'image diffusée par la politique culturelle et la réalité du terrain

Suite à la lecture des discours politiques autour de la Belle de Mai, des sites internet de la Friche et de MP 2013, des ouvrages sur la Friche, je me suis imaginée (avant de me rendre à Marseille) le quartier comme un lieu culturel où La Friche faisait partie intégrante de son territoire. De plus, les actions des quartiers créatifs, d'Euromed et de MP 2013 m'ont donné l'impression d'une véritable volonté de requalifier et de régénérer ce quartier jusqu'ici oublié. Les œuvres de JR ou encore l'art dans les tunnels apparaissaient comme des initiatives génératrices de vivre ensemble, de requalification des espaces de vie. Or, en arrivant sur le terrain j'ai de suite été étonnée de voir à quel point la Friche pouvait être détachée de son quartier mais aussi, paradoxalement qu'elle puisse être un acteur important des décisions artistiques et culturelles du quartier.

4.3.a Un projet culturel pour quel projet urbain ?

Comme on l'a évoqué précédemment le maître mot de la communication faîte par le Friche a été «Un projet culturel pour un projet urbain». Cependant, au vu de toutes ces analyses et du travail de terrain, on constate en effet que la culture a fait partie intégrante des restructurations de l'ancienne manufacture mais n'a finalement jamais intégré le quartier dans ces projets urbains. Un projet culturel pour un projet urbain certes mais un projet urbain pour la Friche et non pour le quartier comme la formule le sous-entendait.

Le paradoxe de la Friche : Fermée sur le quartier mais ouverte à grande échelle

La situation géographique tournée vers les voies ferrées ainsi que son architecture massive ont été des facteurs dès le départ handicapant pour le développement de la Friche dans la Belle de Mai. En effet, la Friche est excentrée du cœur du quartier et les entrées se font elles aussi devant les voies ferrées. L'architecture très fermée de la manufacture n'a pas été conçue non plus pour être un lieu ouvert et accessible comme on peut le voir sur les photos ci-contre. La Société coopérative qui gère le site est d'ailleurs bien consciente de la porosité de ses locaux, on va à la Friche mais on ne la traverse pas : ***«C'est sans doute l'un des aspects qui resteront à travailler, au moyen de passerelles ou en intensifiant les attracteurs de par et d'autre des voies ferrées, mais cette question est du ressort et des prérogatives du service d'urbanisme de la ville de Marseille»***[1].

Paradoxalement la Friche qui a du mal à s'insérer dans son environnement le plus proche est tout de même identifiée et reconnue en tant que pôle culturel et économique majeur à l'échelle de la ville mais aussi à l'échelle nationale voire internationale. Depuis ses débuts elle est associée à la politique culturelle de Marseille métropole et à joué un rôle majeur dans la sélection comme capitale européenne de la Culture en 2013. A plus grande échelle, la Friche a intégré le périmètre d'Euroméditerranée en 2005, une opération d'intérêt national de revalorisation économique et urbaine ainsi que le programme européen Cities on the Edge, tandis que, dans un même temps le reste du 3e arrondissement était au contraire intégré au périmètre du Grand Projet de Ville. Les îlots de la Friche ont donc eu un traitement politique et des enjeux tout à fait différents de celui du quartier. Malgré les discours il est difficile de croire que la Friche de la Belle de Mai a été pensée comme un projet urbain visant la réhabilitation du quartier ou comme un équipement socio-culturel de quartier. La Friche est un projet artistique métropolitain.

Le futur de la Friche coupé de celui du quartier ?

Deux ans après la fin de l'année capitale, la friche regorge encore de nombreux projets qui devraient voir le jour dans les deux ou trois années suivantes. Il est nécessaire encore une fois de les questionner pour savoir comment se positionne la Friche par rapport à son développement et celui du quartier. La fracture entre les deux entités va t-elle être renforcée ?

1 Voir page 49 : Francesco Della Casa, ***La Friche La Belle de Mai, Projet culturel-Projet urbain/Marseille***, Actes Sud, L'impensé, Septembre 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 73 - *Atelier et débat autour du projet «Construisons ensemble : un habitat sociétal participatif»*
Image issue du site de La Friche.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pour cette partie, je me suis basée sur le schéma directeur «Jamais 2 sans 3»[1], qui fait l'état des lieu des aménagements passés et à venir, ainsi que des nouvelles constructions. Le premier projet à construire présenté est celui de l'école élémentaire défini comme ***«l'occasion de repenser l'ouverture vers le quartier de la Belle de Mai»***. Il serait même possible que ce programme de l'art à l'école concerne les écoles du quartier pour former ***«un projet exemplaire à fort potentiel de rayonnement»***. Cependant, le propos est très contrasté par l'utilisation du terme «l'école de la Friche» qui renvoie encore vers l'idée de faire de la Friche un nouveau quartier, un «bout de ville».

Le sujet encore plus controversé est celui des nouveaux logements prévus pour 2016-2017 au sein de la Friche. Ce projet qui se veut expérimental et «dénormé» se base sur la construction d'un nouveau type d'habitat participatif pour ***«construire une ville autrement»*** en associant le social, le culturel et l'environnemental. Le schéma directeur n'aborde cependant pas la question de choix des futurs habitants, il est simplement évoqué dans les objectifs la volonté de «développer une mixité sociale, culturelle et transgénérationnelle». Cependant, sur le site de la Friche on peut lire que ***«pour rejoindre le collectif d'habitants, il faut disposer d'un numéro unique d'enregistrement au logement social»***[2]. Il sera donc intéressant de voir véritablement qui y vit dans quelques années.

Le troisième projet important est celui des terrains de pratiques sportives. Le projet se veut accueillir des espaces de jeux dans l'espace urbain de la Friche, mettre en place de nouvelles pratiques sportives mais surtout les lier aux actions artistiques de la Friche. Cependant, très peu d'informations accompagnent ce projet et sur la Friche, à part le streetpark et le Wagon-jeux, aucun autre espace ludique et sportif est présenté.

Enfin, le projet qui pourrait justement renouer avec le quartier est celui de la réhabilitation de la Maison pour Tous au sein du quartier. Ce véritablement centre culturel bénéficiera ainsi de nouveaux locaux et de 5500 m2 d'espaces supplémentaires. Le schéma directeur affirme que «***La Maison pour tous sera un endroit de croisement entre les actions sociales ou socioculturelles et les propositions artistiques de la Friche. Elle contribuera, aux côtés de l'aire de jeux et des jardins, à briser les «frontières mentales» et sera un formidable outil de tressage d'expériences et de compétences***». La Belle de Mai pourrait ainsi profiter de la Friche pour développer de nouvelles activités culturelles destinées aux habitants.

Cependant, mise à part la Maison pour tous déjà implantée dans le quartier, aucun travaux sont prévus au sein du quartier, aucune action pour valoriser ses espaces publics, aucun équipement neuf malgré la demande du collectif d'habitants Brouettes et Compagnie d'avoir une bibliothèque municipale et aucun nouveau projet de commandes publiques d'art.

4.3.b Le monopole de la Friche sur les activités culturelles de la Belle de Mai

Un autre aspect qui m'a étonné en découvrant plus en profondeur le mécanisme des interventions artistiques et culturelles du quartier a été la main mise que pouvait avoir la Friche sur ce dernier, avec les quartiers créatifs d'une part mais aussi sur les associations et collectifs de la Belle de mai.

La récupération du programme Quartiers Créatifs par la Friche

Le programme des Quartiers Créatifs pose la question des acteurs et de qui coordonne et produit. D'après Nathalie Cabrera, chargée de missions actions de participation citoyenne au sein de Marseille-Provence 2013 «***Le travail se construit en lien avec les responsables de la politique de la ville, les aménageurs, mais aussi, bien sûr, le tissu social et associatif local***»[3] Or l'égalité entre les différents «coproducteurs» n'est pas évidente. En effet, comme on a pu le voir à la Belle de Mai, c'est la Friche qui a pris en charge le programme Quartiers Créatifs et qui a pris les décisions. En effet, sur les quatre actions du programme : Le Tunnel des 1000 signes, Unframed, Le Wagon-Jeux et le Jardin des rails, la Friche a été omniprésente, d'abord d'un point de vue géographique avec des interventions artistiques qui se sont développées autour de la Friche au détriment de la Belle de Mai qui nécessitait réellement une restructuration urbaine.

1 Voir la version «Phase 03» de février 2014 réalisée par l'agence d'architecture ARM, disponible sur le site de la Friche

2 http://www.lafriche.org/content/futurs-habitants-de-la-friche

3 Citation issu de l'article ***«Quartiers Créatifs», L'art à l'épreuve de la réalité sociale*** disponible sur la page web suivante : http://www.merlan.org/fileadmin/documents/pensons-le-matin.pdf



Figure 74 - *Promenade en proxipousse avec le collectif Brouettes et Compagnie en 2011*

Le tunnel des milles signes quant à lui, prétendait rendre plus agréable la traversée entre le 3e et l'hypercentre, or, comme on a pu le remarquer, cette intervention a principalement servi à mettre en avant la Friche et marquer son entrée et non l'entrée dans le quartier. Enfin, Unframed qui prend place au cœur de la Belle de Mai a été récupéré par l'ancienne manufacture qui a elle même choisi l'artiste JR, artiste international, un choix là encore pas anodin. Elle en a également profité pour obtenir des œuvres avec un intérêt certain pour la Friche : la photo de classe découpée sur plusieurs murs derrière la Friche ainsi que les yeux au dessus du streetpark, la seule affiche pérenne. La Friche a ainsi pu réaffirmer son importance, notamment à travers la collaboration avec JR, donnant une visibilité internationale au projet.

Quelle place pour les associations socioculturelles locales ?

Le nouveau projet de réhabilitation de la Maison pour Tous est un des exemples du pouvoir grandissant de la Friche sur le quartier. Cette collaboration pourrait être bénéfique à la Belle de Mai et lui donner de nouveaux moyens matériels, humains, et financiers ainsi qu'un nouveau souffle cependant le danger est que ces associations perdent de leur authenticité et de leur liberté d'action sous les contraintes de la Friche.

Le collectif d'habitants Brouettes et Compagnie crée en 2008 est très actif et ***«milite pour une amélioration du cadre de vie du quartier de la Belle de mai»***[1]. Il souhaite dynamiser les lieux de vie à travers des actions conviviales telles que le troc de livre, l'aménagement d'espaces urbains ainsi que des balades à thèmes. Son action au cœur du quartier est indiscutable, elle permet de rassembler les habitants lors de petits évènements et de fêtes de quartier cependant, avec l'importance grandissante de la Friche on peut se demander quel est son avenir. En effet, sur une vidéo publiée par Marsactu[2], un représentant de ProxiPousse et du collectif d'habitants présente un projet de promenade touristique, justement pour montrer aux touristes qu'il n'y a pas que le vieux port et les calanques mais aussi des lieux plus authentiques comme la Belle de Mai. Or à l'énoncé plus précis du parcours, la Friche est omniprésente : visite des différents pôles, média, patrimoine, spectacle vivant, des ateliers d'artistes et finalement peu de liens avec le centre de la Belle de Mai.

4.3.c La Belle de Mai aujourd'hui et demain

Il est évident au vu de l'étude de ce quartier à travers la commande publique d'art de constater que malgré la diversification et l'offre culturelle et artistique dans la Belle de Mai, les problèmes sociaux-économiques persistent et les conditions de vie des habitants ont très peu évolué ces dernières années.

Une diversification de l'offre culturelle et artistique détachée de la demande

L'implantation de la Friche, des archives municipales, des réserves du MUCEM ou encore des interventions artistiques dans le cadre de MP 2013 et des quartiers créatifs sont un atout majeur pour la Belle de Mai. Malgré les problèmes persistants, il ne faut pas négliger les opportunités qu'offrent l'emplacement d'un site culturel aussi important. Les offres culturelles et artistiques n'ont cessé de se multiplier et de se diversifier durant ces vingt dernières années avec des activités proposées par la Friche en lien avec les structures éducatives du quartier. Pour autant il faut quand même se demander si ces offres correspondent à la demande. En effet dans des quartiers populaires, la culture n'est souvent pas une priorité au vu des problèmes socio-économiques très présents. Une mère rencontrée dans le quartier m'affirmait ainsi «***qu'il est difficile d'amener la culture dans un quartier comme celui-là***». Pour elle les gens ne vont pas naturellement à la Friche, il y a peu de communication et sa fermeture sur le quartier n'invite pas y aller d'où l'intérêt, selon elle de proposer des interventions directement dans la Belle de Mai, dans les lieux de leur quotidien.

Justement, les commandes publiques d'art sont très importantes puisqu'elles permettent d'amener l'art et la culture au plus près des habitants qui n'en voient à première vu pas le besoin. Il ne s'agit pas de diversifier l'offre pour ceux qui y ont déjà accès mais de la rendre accessible à ceux qui n'en ont pas l'occasion où à ceux qui ne se sentent pas concernés. C'est là tout l'intérêt d'investir les espaces publics, des espaces ouverts à tous et conçus pour tous. Malheureusement, outre Unframed il n'y a eu que très peu de projets au sein de l'espace urbain de la Belle de Mai. Par exemple, je n'ai pas trouvé de traces de représentations artistiques dans l'espace public de type spectacles de rue ou théâtre qui auraient eu l'avantage d'attirer certainement plus de monde.

1 Voir le site internet du collectif : https://brouettesetcompagnie.wordpress.com/histoire-de-rencontres/

2 «Et si on visitait la Belle de Mai en Pousse-Pousse ?», vidéo réalisée par Esther Griffe et publiée par Marsactu en 2011 : http://www.dailymotion.com/video/xiv3yl_et-si-on-visitait-la-belle-de-mai-en-pousse-pousse_news?search_algo=2

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 75 - *Périmètre de l'appel à projets pour la réhabilitation de la caserne du Muy*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des problèmes socio-économiques qui persistent

Malgré les bénéfices liées aux interventions culturelles apportées ces dernières années, les problèmes socio-économiques persistent. La Belle de Mai reste un des quartiers les plus pauvres de Marseille[1] et les conditions de vie y sont toujours assez difficiles au vu des conversations échangées avec les habitants. En effet, ils ont été nombreux à me parler spontanément du quartier en le décrivant comme ***«désagréable»***, ***«qui ne donne pas envie de sortir»***. Plusieurs évoquent ***«les agressions»*** et ***«l'insécurité»*** ambiante. L'avis général qui en ressort est que ***«rien ne se passe pour le quartier», «rien ne change»***, ils se sentent ***«complètement abandonnés»*** et «***coupés de la ville»***. Des progrès restent encore à faire pour redonner de la qualité à la vie du quartier.

Attention cependant, le propos ici n'est pas de dire que la Friche a échoué dans son rôle de régénération de la Belle de Mai puisque ce n'était pas forcément sa priorité première et qu'elle ne peut pas endosser toutes les responsabilités des autorités publiques qui semblent s'être reposées sur la présence de la Friche dans le quartier pour retarder et reculer les opérations de restructuration urbaine qui restent encore peu définies et floues.

Quel avenir pour la Belle de Mai ?

Lors de mes interactions avec les habitants, certains ont évoqué l'ancienne caserne comme un espace important qui pourrait être investi. En effet, depuis plusieurs années, la Ville de Marseille a affirmé sa volonté de mener une réflexion urbaine sur le quartier de la Gare Saint Charles. La ville est alors en train d'élaborer un projet urbain basé sur la participation[2] pour améliorer la qualité et le cadre de vie des habitants et usagers des quartiers Saint-Charles et Belle de Mai et permettre le développement dynamique du quartier avec un projet sur deux échelles : un périmètre large de 140 hectares autour des Casernes et un périmètre zoomé de 7 hectares sur le site des Casernes.

Lors des débats il a été demandé aux habitants les équipements dont-ils avaient besoin mais aussi si il serait intéressant de spécialiser la caserne elle aussi dans le domaine culturel. On peut lire sur le site du projet, la question d'une animatrice ouvrant le débat : «J***e me permets de préciser la question qui doit aider à la ville à traiter du dynamisme économique et de l'attractivité du quartier : serait-il positif pour le quartier de le spécialiser dans le domaine culturel ? Dans le domaine de l'internet et des médias ? dans le domaine universitaire ? Dans quels autres domaines ? Et à l'échelle métropolitaine ? Au contraire, pensez-vous qu'il ne devrait pas être spécialisé ?***»[3]
Les réponses semblent plutôt favorables au développement de ces activités et certains habitants affirment même que la culture déjà très présente à la Belle de Mai est un facteur du dynamisme du quartier. On peut alors se demander si l'avenir de la Belle de Mai ne va pas finalement se tourner également vers la culture avec de nouveaux équipements et espaces créatifs. Si c'est le cas, qu'elle place prendra la commande publique d'art dans ces nouveaux espaces et enfin, quelles interactions entre la Caserne, la Friche et la Belle de Mai s'établiront à long terme ?

Ces questionnements devront tout de même attendre des prises de décisions de la part des municipalités qui n'ont toujours pas élaboré de programme à la suite des réunions de restitution en novembre 2014 à la Friche. Les potentiels de la Belle de Mai sont indiscutables cependant, il faut savoir comme les gérer et les valoriser.

4.4. Conclusions et hypothèses

La politique culturelle mise en place dans la Belle de Mai a bien entendu provoqué divers changements. La commande publique d'art a engendré de nouveaux paysages urbains et un nouveau rapport à l'architecture environnante. Cependant, le caractère éphémère du projet de JR au sein du quartier n'a pas permis d'impulser des dynamiques en faveur de la régénération urbaine. Malheureusement des espaces à forts potentiels n'ont pas été exploités, les moyens étant mis dans des actions courtes et éphémères à l'image des évènements de Marseille Provence 2013. Sur la question sociale, on peut faire le même bilan, toutes les interventions artistiques ont été bénéfiques puisqu'elles ont favorisé pour certains les échanges et les rencontres, cependant, ces projets n'étant pas renouvelés il ne peut pas y avoir de transformations durables. La Friche semble s'être construite et développée sans son quartier, en s'ouvrant plutôt sur l'international. Cependant, les deux entités restent très liées, chacune ayant besoin de l'autre. Il sera donc important de voir dans quelques années si leur restructuration urbaine seront liées ou au contraire en rupture.

1 Selon les chiffres de l'AGAM
2 Voir le site web crée pour recueillir l'avis des habitants sur l'avenir de la caserne http://quartierslibres.jenparle.net/themes
3 Idem

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5. Conclusions et questionnements

---

5. Conclusions et questionnements

L'art dans l'espace public de la ville est actuellement un des enjeux de la politique culturelle et de la régénération urbaine. Depuis la création du ministère de la culture avec André Malraux, la volonté est de démocratiser l'art et la culture. La politique culturelle s'est ainsi basée sur la volonté de préserver le patrimoine et de mettre en valeur les actions artistiques et culturelles avec l'objectif de créer un renouvellement urbain, économique et social. Aujourd'hui, il est difficile de penser que le but premier des politiques est de créer une démocratie culturelle. Suite à l'analyse de certains projets à travers les lectures on peut penser que l'objectif principal de l'instrumentalisation de la culture est surtout de revaloriser l'image d'une ville et de renforcer son attractivité.

Or ces grandes opérations ne sont souvent pas pensées sur du long terme, c'est en tout cas ce que l'on a pu constater avec le cas de Marseille Provence 2013 et de son programme «Quartiers Créatifs». En effet, les discours politiques ont vendu l'image de quartiers où l'art était lié aux opérations de rénovation urbaine alors que finalement, ces actions ont été très ponctuelles et souvent détachées de tout projet urbain. En effet, l'art et plus particulièrement la commande publique d'art peut être un moyen de régénération urbaine. Placé directement dans les espaces ouverts à tous, l'art est rendu accessible au public et aux habitants. Cependant, même si cette discipline est considérée comme une valeur spirituelle, diffusée par les artistes ayant la capacité de transmettre une vision nouvelle du monde, une vision qui interpelle, provoque et peut faire réfléchir; il faut rester vigilant et ne pas se cantonner à cette vision utopique. Il ne suffit pas de positionner une sculpture sur une place pour favoriser le vivre ensemble et contribuer au développement durable du territoire en question. La bonne mise en place de ces interventions artistiques est essentielle, il est donc important de comprendre quels sont les acteurs de ces programmes et dans quelle volonté ils s'inscrivent. D'où la question que je me suis posée dans la deuxième partie, quels arts pour quels espaces ?

Le choix de la Belle de Mai comme terrain a été également très intéressant pour comprendre le lien entre politiques culturelles et politiques urbaines. En effet, le quartier et la Friche semblaient très liés à travers les discours des autorités publiques alors que sur le terrain j'ai pu observer dès le début, un déséquilibre flagrant entre la commande publique d'art dans le quartier et dans l'ancienne manufacture. La Belle de Mai n'a reçu qu'une seule intervention artistique tandis que la Friche a profité du programme «Quartiers Créatifs» pour créer de nouveaux espaces publics et équipements dans son enceinte. La commande publique d'art a été traitée de manière complètement différente entre ces deux lieux, au niveaux de la répartition géographique, mais aussi du contenu plastique et iconographique. On peut clairement distinguer la volonté de la Friche de s'ouvrir vers le centre et même vers l'international en utilisant de l'art contemporain basé sur des symboles connus pour marquer ses entrées tandis que la Belle de Mai semble s'être refermée sur elle-même.

La politique culturelle mise en place dans la Belle de Mai a bien entendu provoqué divers changements en engendrant de nouveaux paysages urbains et en changeant l'image du quartier. Cependant, ces actions, certainement trop ponctuelles et rapides n'ont pas permis d'impulser des dynamiques en faveur de la régénération urbaine de la Belle de Mai. Aussi, bien que la notion participative ait été intégrée dans les interventions artistiques, elle n'a tout de même pas permis de créer de la mixité sociale sur du long terme. En effet, aujourd'hui, le quartier semble toujours aussi détaché de la Friche et de la ville selon les discussions avec les habitants.

Bien sur, ces projets culturels et artistiques ont tout de même eu des impacts et des réactions positives mais ilsl n'ont pas été portés assez hauts par les politiques pour permettre un renouvellement urbain durable.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce mémoire m'a donc permis de mieux comprendre comment fonctionnent les politiques culturelles et urbaines aujourd'hui et le rôle essentiel de l'artiste tout comme celui de l'architecte ou de l'urbaniste dans la construction de nos villes contemporaines. En effet, une collaboration entre tous ces acteurs pourrait être une solution pour le développement urbain. Nous avons vu dans le cas de la Friche la Belle de Mai que les projets culturels (au sein de la Friche et non du quartier) étaient finalement de véritables projets urbains qui construisaient des espaces publics de qualité. L'art rentre même dans la sphère intérieure avec les projets de crèches et écoles liant éducation et culture et à travers les logements participatifs. Ainsi, plusieurs nouveaux questionnements apparaissent : Comment la Friche va évoluer dans le temps? Quelles vont être les populations qui vont s'y installer ? Quels seront les liens et les répercussions sur le quartier de la Belle de Mai ? Quelle sera la place de la commande publique d'art dans ces politiques culturelles ? Enfin, on peut se demander quel est l'avenir des casernes, seront-elles tournées vers la culture comme la Friche ou au contraire, la mixité d'usage sera t-elle valorisée ?

Ces réflexions sont à approfondir, par des lectures, premièrement, mais aussi à travers ma vision de future architecte et historienne de l'art qui sans cesse me pousse à me demander quel est le rôle de l'art et de l'architecture dans notre société et dans son développement durable. Quel est le rôle de l'artiste ? Quel est celui de l'architecte ? Ne peuvent t-ils pas travailler ensemble ? Ce travail pourra notamment être approfondi l'année prochaine durant le parcours recherche de cinquième année, si possible, afin d'aboutir sur un éventuel travail de recherche en thèse ou tout simplement sur sa mise en pratique dans le monde professionnel.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

6. Bibliographie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SITES INTERNET :

Bilan de MP 2013, compte rendu disponible à ce lien : http://www.mp2013.fr/wp-content/uploads/2014/09/Chiffres-CleMP13Fr.pdf

Site officiel de la Friche la Belle de Mai, http://www.lafriche.org

Site de Marseille-Provence 2013 : http://www.mp2013.fr

Site de la ville de Marseille : http://www.marseille.fr/sitevdm/jsp/site/Portal.jsp

Site d'Euroméditerranée : http://www.euromediterranee.fr

Portail de la culture : http://www.marseille.fr/siteculture/jsp/site/Portal.jsp

Site officiel de l'artiste Jr : http://www.jr-art.net

Site du ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie. URL : http://www.developpement-durable.gouv.fr/La-politique-urbaine.html

Site du ministère de la ville, de la jeunesse et des sports. URL : http://www.ville.gouv.fr/?l-essentiel-de-la-politique-de-la

Site officiel de l'UNESCO : http://fr.unesco.org/about-us/propos-de-lunesco#sthash.7djkfZVk.dpuf

Constitution du 27 octobre 1946 : http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Preambule-de-la-Constitution-du-27-octobre-1946

Site web des nouveaux commanditaires : http://www.nouveauxcommanditaires.eu/fr/23/le-commanditaire

Vidéo du collectif Laralaru : http://www.teleparticipative.org/le-collectif-laralaru-au-coin-pour-tous-2/

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

– ARDENNE, Paul. ***Un Art Contextuel: Création Artistique En Milieu Urbain, En Situation, D'intervention, de Participation***. Paris, Flammarion, 2002.

- BEURIER Etienne et VERAN Cyrille, « Espaces publics : l'art révèle la ville », ***Le Moniteur des Travaux publics et du Bâtiment*** (FRA), n°5599, 18 mars 2011

- BLANC, Jean-Noël. ***La fabrique du lieu: installations urbaines.*** Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004.

- BLOCHE Patrick et Al. ***La culture, quand même!: pour une politique culturelle contemporaine***. Éditions Mille et une nuit, Paris, 2002

- CRISTOFANO Corinne, ***«Fragment de ville, conquête d'une friche industrielle»,*** T.P.F.E, École Nationale Supérieure d'architecture de Marseille Luminy, 1994.

- DAVILLA, Thierry. ***Marcher, Créer: Déplacements, Flâneries, Dérives Dans L'art de La Fin Du XXe Siècle***. Paris, Regard, 2002.

- DELLA CASA Francesco, ***La Friche de la Belle de Mai : projet culturel-projet urbain/Marseille***, Luçon, « L'impensé », Actes Sud, 2013

- DONNAT Olivier, ***Les Pratiques culturelles des Français des français 1973-1989***, Paris, La Découverte / La Documentation française, mars 1990.

- DONNAT Olivier, ***Les Pratiques culturelles des Français, Enquête 1997***, Paris, La Documentation française, mai 1998.

- DONNAT Olivier, ***Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008***, Ministère de la culture et de la communication / La Découverte, 2009

- FOURNIER Pierre et MAZELLA Sylvie, ***Marseille, entre ville et port***, Paris, La découverte, 2004

- FRICHE LA BELLE DE MAI, ***Unframed, Belle de Mai / Marseille***, Éditions alternatives, décembre 2013

- GHORRA-GOBIN, Cynthia, ed. ***Réinventer Le Sens de La Ville: Les Espaces Publics À L'heure Globale***. Paris, L'Harmattan, 2001.

- GIRARD Christophe, ***Le petit livre rouge de la culture: Propositions pour une République culturelle,*** Flammarion, 2012

- GRÉSILLON Boris La reconversion d'un espace productif au cœur d'une métropole : l'exemple de la Friche de la Belle de Mai à Marseille », ***Rives méditerranéennes***, 2012

- GRÉSILLON Boris, «Marseille-Provence 2013, analyse multiscalaire d'une capitale européenne de la culture», ***Géoconfluences***, 2013

- GRÉSILLON Boris. ***Géographie de l'art: ville et création artistique***, Economica, 2014

- GUINARD Pauline. "Quand l'art public (dé)fait la ville ?: La politique d'art public à Johannesburg." ***EchoGéo,*** n°13, Septembre 2010, consultable en ligne.

- GUINARD Pauline, ***Johannesburg, L'art d'inventer une ville***, Collection Espaces et territoires, 2014

- LANASPEZE Baptiste. ***Ville sauvage : Marseille, essai d'écologie urbaine***, Arles : Actes Sud, 2012.

- LAMARCHE-VADEL Gaëtane, ***«Les œuvres d'art dans l'espace public l Le parti pris de la ville»***, 1998

- MASBOUNGI Ariella, ***Penser la ville par l'art contemporain,*** Parentheses Eds, 2004

- OSTROWETSKY, Sylvia, ed. ***Sociologues En Ville***. Paris: L'Harmattan, 1996.

- RAGON Michel, ***L'art : pour quoi faire ?***, Edition Casterman, Belgique, Réédition de 1978

- RUBY, Christian. ***L'art Public : Un Art de Vivre La Ville***. Collection Essais / La Lettre Volée. Bruxelles: Lettre volée, 2001.

- RUBY, Christian. ***L'état Esthétique: Essai Sur L'instrumentalisation de La Culture et Des Arts.*** Collection Quartier Libre. Bruxelles: Castells/Labors, 2000.

- SILVENT Laeticia, «La ville créative : quelle place pour la culture?», ***Mythe, Imaginaire, Sociétés***, [en ligne] 2012

- URFALINO, Philippe. ***L'invention de la politique culturelle***. Bulletin des bibliothèques de France [en ligne], n° 2, 1997

- VAN ESSCHE Eric, ***Les Formes Contemporaines de L'art Engagé: De L'art Contextuel Aux Nouvelles Pratiques Documentaires.*** Collection Essais. La Lettre Volée. Bruxelles: La lettre volée, 2007.

- VIVANT, Elsa. "L'instrumentalisation de la culture dans les politiques urbaines : un modèle d'action transposable ?" ***Espaces et sociétés*** 131, n° 4, 2007, consultable en ligne

- VIVANT, Elsa. Q***u'est-ce que la ville créative ?***, Editions PUF, Paris, 2009

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

7. Table des illustrations

LISTE DES FIGURES :

Figure 1 : *Choix des 10 images classées en trois thèmes*
Figure 2 : *Terrain mental*
Figure 3 : *Politiques urbaines, culturelles et politique de la ville*
Figure 4 : *Image de la problématique*
Figure 5 : *Terrain mental et organisation du plan du mémoire*
Figure 6 : *Les enjeux de la politique urbaine*
Figure 7 : *La cour des Etudes de l'Ecole des Beaux-Arts (Paris)*
Figure 8 : *Déclaration d'André Malraux du 27 octobre 1966 à l'Assemblée Nationale*
Figure 9 : *Résultats de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français en 2008*
Figure 10 : *Festival de cultures urbaines à Toulouse avec Capitole Block Party en 2014*
Figure 11 : *Queue devant la Joconde de Léonard de Vinci au musée du Louvre*
Figure 12 : *Le MUCEM de Marseille et ses abords réaménagés*
Figure 13 : *Image à priori du territoire : Des efforts concentrés sur le centre ?*
Figure 14 : *Périmètre d'Euromed*
Figure 15 : *Principaux éléments culturels à Marseille*
Figure 16 : *Nouveau waterfront culturel et quartier Euromed*
Figure 17 : *Soirée d'ouverture de Marseille-Provence 2013*
Figure 18 : *invitation à la découverte du belvédère des Aygalades dans le cadre des Quartiers créatifs de MP 2013*
Figure 19 : *La Belle de Mai, un quartier enclavé*
Figure 20 : *La Belle de Mai entre îlots et parcelles d'habitations*
Figure 21 : *Les espaces publics de la Belle de Mai*
Figure 22 : *Les espaces verts de la Belle de Mai*
Figure 23 : *Maquette de la Seita à la Belle de Mai*
Figure 24 : *Plan de la Friche et des pôles patrimoine et médias*
Figure 25 : *Plan des différentes entités de la Friche*
Figure 26 : *Les jardins du rail et le Wagon-jeux à la Friche dans le cadre des quartiers créatifs*
Figure 27 : *Unframed de JR dans le cadre des quartiers créatifs*
Figure 28 : *Le Tunnel aux mille signes de F.Clavère dans le cadre des quartiers créatifs*
Figure 29 : *L'utilisation de la commande publique d'art dans la politique culturelle*
Figure 30 : *Le monument vivant de Jochen Gerz, 1996, Biron*
Figure 31 : *CHA-CHA-CHA d'Elisabeth Ballet, Pont-Audemer*
Figure 32 : *Gazébo de Siah Armajani, 2001, Elsau (Strasbourg)*
Figure 33 : *Les bourgeois de Calais, Auguste Rodin, Calais, 1895*
Figure 34 : *«Les deux plateaux», Daniel Buren, Paris, 1986*
Figure 35 : *L'opéra Noir de Christophe Berdaguer & Marie Péjus*
Figure 36 : *«Marseille, porte de l'Orient» de David Soussana, 1989*
Figure 37 : *L'art urbain issu de la commande publique*
Figure 38 - *Sans titre, Le Gris du Ciel, Une machine Polygame, Bruno Peinado, 2009*
Figure 39 - *Skateboarding is not a crime, Lionel Scoccimaro, 2009, Streetpark de la Friche*
Figure 40 - *Mural, Guillaume Alby aka Remed, 2013, Terrasse de la Friche la Belle de Mai*
Figure 41 - *Wagon-jeux, Collectif encore heureux, 2013, Aire de jeux de la Friche*
Figure 42 - *Le jardin des Rails, Jean Luc Brisson et David Onatzky, 2013*
Figure 43 - *Le Vaisseau, Mathieu Briand, Crèche de la Friche la Belle de Mai, 2013*
Figure 44 - *Le tunnel des milles signes, Frédéric Clavère, 2013*
Figure 45 - *Le tunnel des «Ex-voto», Philippe Mouillon et Maryvone Arnaud, 2013*
Figure 46 - *Belle de Mai Unframed, JR, 2013*
Figure 47 - *Le Gyptis et Inside Out, JR, 2014*
Figure 48 - *Etat de l'art de la Belle de Mai*
Figure 49 - *Portrait de mon père abd rachid Mehdi, JR, Streetpark de la Friche, 2013*
Figure 50 - *Unframed en Pousse-Pousse*
Figure 51 - *Le Tunnel au mille signes, détails,* Frédéric Clavère, 2013
Figure 52 - *École Léon-Perrin, Marseille, 1944-1945*
Figure 53 - *Le paquebot toba Maru amarré à un quai, Marseille, 1920-1930*
Figure 54 : *Les conséquences de la commande publique d'art sur l'espace public*
Figure 55 : *La Tour-panorama*
Figure 56 - *Laurent di lorto, Finale de la coupe de France, Stade de colombes*
Figure 57 - *Armand et Josette*
Figure 58 - *Yvan raimond du club des bleus,*
Figure 59 - *Fresque en hommage à Jorge Selaron*
Figure 60 - *Panneau d'affichage*
Figure 61 - *Fresque intérieure portant le nom du collectif*
Figure 62 - *Fresque qui s'étale sur les parois du tunnel*
Figure 63 - *Aménagement de la Place Placide Caffo*
Figure 64 - *Évolution du coin pour tous*
Figure 65 - *René Fadda posant devant sa photo intitulée «Base aéronavale, Saint-Raphaël, 1961*
Figure 66 - *Queue devant le camion - cabine photographique sur la place Caffo*
Figure 67 - *Le Jardin des Rails, fermé*
Figure 68 - *Règlement du Jardin des Rails*
Figure 69 - *Graffiti à proximité de la gare Saint-Charles*
Figure 70 - *Friche vue depuis la Rue Jobin*
Figure 71 - *Friche vue depuis la rue François Simon*
Figure 72 - *Portail d'entrée rue Jobin*
Figure 73 - *Atelier et débat autour du projet «Construisons ensemble : un habitat sociétal participatif»*
Figure 74 - *Promenade en proxipousse avec le collectif Brouettes et Compagnie en 2011*
Figure 75 - *Périmètre de l'appel à projets pour la réhabilitation de la caserne du Muy*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

8. Annexes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

8.1. Les origines de la politique culturelle

Dès la renaissance carolingienne, Charlemagne et ses successeurs mènent déjà une politique culturelle à travers la restauration scolaire et stimule l'activité culturelle de l'Empire d'Occident. Au XIVe siècle, Charles V va également témoigner d'une forte volonté de développement culturel du royaume dans une période où l'Église commence à perdre son monopole culturel. Il n'est plus question de conservation des biens culturels pour leur caractère sacré et religieux mais de leur diffusion pour accroître ses connaissances et développer une Culture française. Le roi entreprend ainsi la traduction de nombreux ouvrages scientifiques, techniques, historiques, littéraires et religieux pour les rendre plus accessibles. Cette période est ainsi marquée par la fondation de librairies par les rois et la constitution de cours composées d'artistes et d'intellectuels. La démarche n'est pas encore celle de donner accès à la culture à tout le peuple puisque la volonté première est de servir le bien du roi et légitimer son pouvoir, mais ces premières interventions sont à l'origine de la prise en charge de la culture par l'État.

Ce phénomène se développe avec François Ier qui est le premier à élaborer des actes culturels. Avec l'ordonnance de Montpellier en 1537 il institue le dépôt légal pour contrôler et protéger les sources littéraires. Deux ans plus tard il rend la langue française obligatoire dans les actes officiels et finance les arts de la Renaissance à travers les châteaux de la Loire et Léonard de Vinci. L'action culturelle se concrétise par une langue officielle mais aussi le début de la censure. Quelques temps plus tard, c'est Henri IV qui va participer à son tour à la vie culturelle. Il transforme la Grande galerie du Louvre en un lieu de résidences et d'expositions pour les artistes et met en place l'administration des Bâtiments du roi. L'académie française est par la suite fondée en 1635 par le cardinal Richelieu. Ces premières initiatives royales sont accompagnées d'un mécénat royal parfaitement illustré par Louis XIV et la cour de Versailles qui accueille les plus grands artistes du siècle. Il va édifier l'Opéra de Paris ainsi que la Comédie-Française en 1680. Il valorise également l'artisanat d'art avec le développement des manufactures royales[1] de Colbert. La majorité des institutions françaises à cette époque sont alors essentiellement dédiées à la culture. Le financement et la valorisation des arts et des collections royales est ainsi un moyen pour le roi de faire rayonner la France à l'étranger.

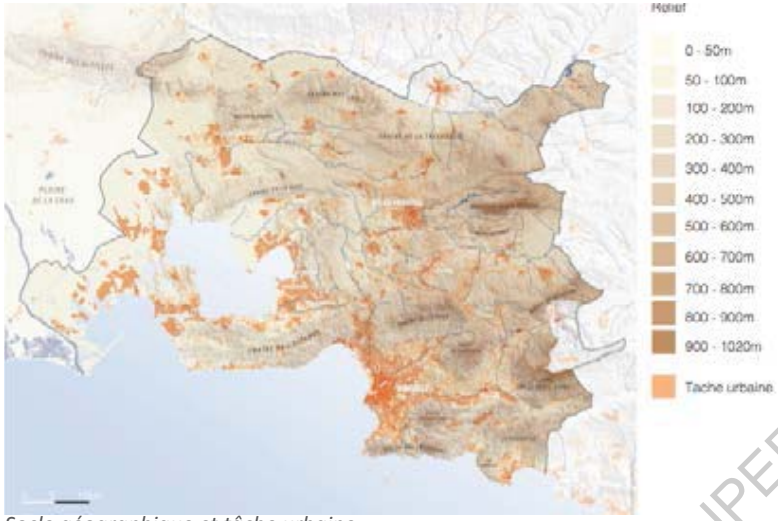
Avec la révolution française de 1789, c'est tout le peuple qui se soulève contre la royauté et ses privilèges. Dans un contexte de déchristianisation et de dé-féodalisation tous les biens religieux et ceux de la couronne sont ainsi confisqués et mis à la disposition de la nation.[2]

Cependant, de nombreux symboles royaux et religieux sont détruits systématiquement ce qui conduit en 1790 à la mise en place d'une Commission des monuments pour inventorier, protéger et gérer les biens de la nation et combattre les destructions qualifiées de vandalisme par l'Abbé Grégoire. Ce souci de préservation du patrimoine et notamment des écrits conduit également à la transformation des institutions royales en institutions nationales comme la Bibliothèque et les Archives par exemple. A partir de ce moment là, on va assister à un début de démocratisation de la culture et de l'art qui aboutira au XXe siècle, comme nous l'avons vu précédemment à la formation d'un ministère de la culture et d'une politique culturelle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Création de la manufacture des Gobelins destinée à la tapisserie et de la manufacture de Sèvres dédiée à la céramique

2 Le terme de nation est ici à comprendre comme un groupe humain assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun.



Socle géographique et tâche urbaine
SOURCES : Atlas cartographique de juin 2014
Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise (AGAM)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

8.2. Analyses collectives de Marseille

Présentation générale

Marseille est située dans le sud-est du pays au cœur d'une région urbaine très densément peuplée : 4,9 millions d'habitants dont 850 636 pour la ville même.[1] Chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône et de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA), elle jouit d'une situation favorable sur le littoral méditerranéen. Classée comme premier port français de commerce devant le Havre, Marseille Fos est au deuxième rang des ports méditerranéens derrière Algésiras et troisième port pétrolier mondial. Elle s'élève au quatrième rang des ports européens après Rotterdam (Pays-Bas), Anvers (Belgique) et Hambourg (Allemagne).[2]

Dans cette région bordant la Mer Méditerranée, les villes se sont développées dans les bas reliefs, contraintes par une topographie vallonnée et des paysages de calanques. La ville de Marseille, encerclée par des sommets et la mer à l'ouest, voit son étalement urbain limité et contenu, elle connaît par conséquent une forte densité de population.

Le territoire se compose de différentes villes gravitant autour de Marseille même et ayant chacune un rôle dans la cohésion de cette partie de territoire. Au 19ème siècle, situé au Nord de la ville, l'étang de Berre devient un site stratégique pour l'implantation d'activités économiques avant de devenir en 1900-1930 un site majeur industriel. Le taux de pollution augmente considérablement, notamment au niveau des sols et de l'eau, entraînant de profondes modifications paysagères. Jusqu'en 1980, ce territoire connaît une explosion démographique. L'essor de cette zone influe sur la ville de Marseille, ses villes périphériques jouissent de son attractivité et prennent rapidement de l'importance. Marignane par exemple, se verra accueillir l'aéroport de Marseille. Par ailleurs, un complexe sidérurgique se développe dans la ville de Fos-sur-Mer, ce qui procure de nombreux emplois à la région.

Aix en Provence est également une ville importante pour ce territoire. A proximité de la mégalopole que constitue Marseille, elle subit également les influences de cette dernière. Par exemple, sa population a augmenté considérablement entre 1950 et 1980 du fait de l'essor économique de Marseille Provence Métropole. Ne faisant seulement qu'un 1/8ème de Marseille, les habitants y apprécient son échelle humaine et sa tranquillité tout en étant proche de l'activité centralisée par Marseille. Aix a su valoriser son patrimoine et son penchant culturel afin d'en faire une identité forte comparée à l'activité économique de sa voisine, Marseille.

[1] Source INSEE, au 1er janvier 2011

[2] Source site du port de Marseille

Première carte en perspective de la ville
par Hogemberg, en 1572.



Une ville fortifiée entre talwegs et collines avec une forte identité portuaire et militaire.

Plan Nicolas de Fer, en 1705.



Début du développement de la ville en dehors de ses enceintes. Apparition de chemins ruraux, bastides et champs agricoles en périphérie.

Plan de la Ville de Marseille, en 1872.



Plan orthogonal au centre, apparition des industries, développement des fauxbourgs villageois et de la voierie en périphérie selon un axe Nord-Sud.

Plan d'Aménagement et d'Extension, en 1931.



Organisation fonctionnelle de la ville :
le centre est consacré aux commerces
le littoral nord réservé à l'activité industrielle portuaire
vers l'est, une zone industrielle ferroviaire se développe le long du chemin de fer
les zones résidentielles se concentrent au Sud de la ville
une petite partie est réservée à l'agriculture
les zones touristiques se trouvent aux extrémités Sud et Nord dans les hauteurs

Cartes historiques

Historique

Marseille est la plus ancienne ville de France. Fondée vers 600 av. JC par des marins grecs, elle est depuis l'antiquité un important port de commerce.

Au 16ème siècle, c'est une ville fortifiée entre talwegs et collines avec une forte identité portuaire et militaire. On peut voir sur la carte en perspective de la ville par Hogomberg datant de 1572 que la ville se construit sur les zones littorales ouest dans la vallée entourées de palissades.

Dès 1705, avec le plan Nicolas de Fer, la ville s'étale en dehors de ses enceintes. Les chemins ruraux, les bastides, demeures des familles d'exploitants agricoles, et leurs champs se développent en périphérie. La partie est de la ville actuelle commence donc à prendre forme.

La ville se verra par la suite bénéficier d'un essor considérable au cours du 19ème siècle, profitant des attraits économiques de l'expansion coloniale et de l'industrialisation. C'est en 1830 que vont apparaître les premiers signes de spéculations foncières dans certains quartiers de la ville. Les champs agricoles sont vendus par leurs propriétaires à des investisseurs y construisant des logements sans aucune cohésion commune ou règles imposées par la ville. Les infrastructures publiques (routes, réseaux d'eau, d'évacuation...) se mettront en place plus tard après ces constructions ce qui explique le développement peu cohérent de certains quartiers ou portions de ville les unes avec les autres.

Le XIXe siècle se caractérise aussi par les industries qui s'implantent progressivement et par les faubourgs villageois qui apparaissent autour des bastides. Ils définiront plus tard les différents quartiers de Marseille. On assiste également au développement de la voirie selon un axe majeur nord-sud qui constituera plus tard l'autoroute actuelle, allant vers Berre-l'Etang et plus largement vers Montpellier, Lyon et Paris. Un second axe vers l'est apparaît, reliant Marseille à Aix ainsi qu'à toute la côte d'Azur. En 1848, le chemin de fer est mise en place et la Gare Saint-Charles est inaugurée. La ville s'industrialise massivement favorisant l'essor du port mais aussi la monopolisation des financements. Mirès, alors Maire de la ville, lance un plan de Grands Travaux visant à harmoniser le tissu de la ville et l'activité économique. Les axes principaux sont renforcés et prolongés, des monuments phares sont créés tels que le Palais-Longchamp, la Bourse, le Bassin de la Joliette, le Cours Lieutaud, etc.

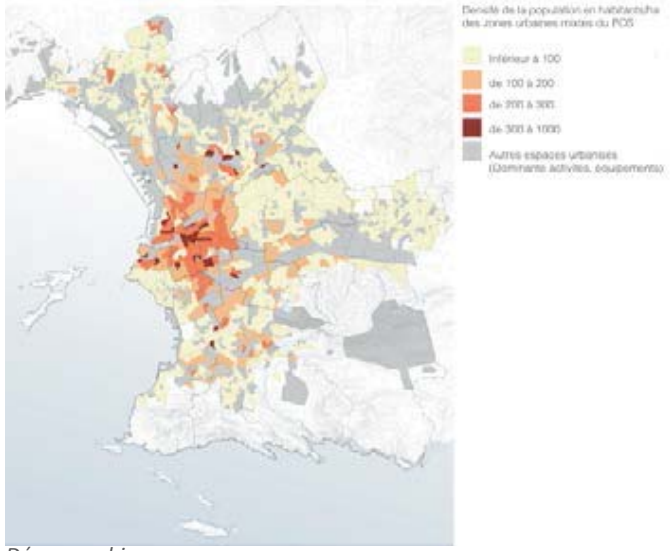
En 1864, la ville commence à conquérir des terrains sur la mer. Notre Dame de la Garde, symbole de la ville et les Docks voient le jour, juste avant qu'une crise économique et immobilière ne s'abatte sur Marseille en 1867. C'est à partir de ce moment-là que l'urbanisation s'intensifie et que la ville se libéralise.

En 1931, Greber et Castel lancent le premier PAEE (Plan d'Aménagement et d'Extension) de la ville. Les premières nombreuses cités d'urgence sont construites. La Reconstruction s'organise, financée par le ministère de l'Urbanisme. Le centre sera consacré aux commerces, le littoral Nord réservé à l'activité industrielle portuaire. Vers l'Est, une zone industrielle ferroviaire se développe le long du chemin de fer. Les zones résidentielles se concentrent au sud de la ville. Les zones touristiques sont reléguées aux extrémités sud et nord, sur les hauteurs mettant en valeur des sites remarquables comme les calanques.

En 1945, est lancé le premier Plan quinquennal d'équipements urbains. Quelques années plus tard on constate les premiers signes de l'étalement urbain et des problématiques qu'elles engendrent. En parallèle, le centre se désindustrialise. Aussi, dans les années 60, plus de 120 000 personnes sont rapatriées sur Marseille suite à l'Indépendance de l'Algérie et l'appel à l'immigration.

En 1969, l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Marseillaise est créée. Il faudra attendre 1981 pour que le 1er POS voit le jour afin d'organiser l'évolution du tissu de la ville, puis 1992, pour voir la création de la CCMPM et ses objectifs de cohérence intercommunal. Enfin depuis 1995, une institution dite d'intérêt public «Euro méditerranée» a été crée afin de restructurer une partie du centre de la ville Cette opération a monopolisé les budgets, les attentions politiques, urbanistiques, architecturales et médiatiques autour d'un évènement clé : Marseille, capitale de la culture 2013.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Démographie
SOURCE : Atlas cartographique de juin 2014
Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise (AGAM)



Système viaire
SOURCE : Atlas cartographique de juin 2014
Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise (AGAM)

Le découpage de la ville

Le territoire est constitué de 8 secteurs administratifs, 16 arrondissements et 111 quartiers. Le pouvoir politique, les institutions, sont concentrés dans le centre de Marseille. En périphérie, se trouvent des mairies de secteurs afin de décharger administrativement la mairie centrale.

Démographie

Selon un recensement effectué en 2011 par L'INSEE, Marseille compte plus de 850 000 habitants, soit une augmentation d'environ 4800 personnes par an depuis 1999. Les arrondissement les plus peuplés sont le 13e (90 256 habitants) et le 15e (79300 habitants) suivis de près par le 8e (78 001 habitants) ce qui représente 29 quartiers sur 111, soit un total de 247 557 personnes (29% de la population totale).
La densité de logements par hectare varie considérablement d'un arrondissement à l'autre. Plus on s'approche du centre, plus la superficie de la surface bâtie augmente par rapport à la superficie totale. Le 5e arrondissement présente le plus haut taux de logements/hectare, mais c'est aussi celui qui compte le plus petit nombre d'habitants par logement soit 1,76. Ce nombre varie entre 1,76 et 2,79, ce qui représente une moyenne de 2,30 habitants par logement. Quant à la dynamique de la construction et au type de bâtiments construits entre 1993 et 2008, on observe 5 fois plus de logements collectifs que de logements individuels.
Près de la moitié de la superficie communale est inconstructible, contraignant le territoire et sa densification.

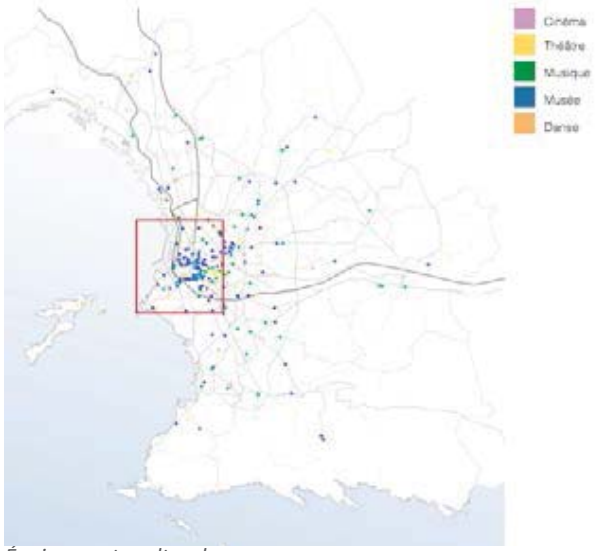
Disparités sociales et économiques

Au niveau de l'emploi on constate que seulement 54,9% de la population est active avec un fort taux de chômage et d'inactifs. Ce constat démontre les difficultés économiques que la ville rencontre actuellement.
Ces disparités se retrouvent également au niveau de l'éducation, à peu près 25% de la population ne possède pas de diplôme et seulement 45% de la population atteint un niveau BAC ou plus.
On constate également de forts écarts entre chaque quartier d'un point de vue économique. Les hauts revenus se concentrent au sud et à l'est de la ville, alors que les bas revenus se situent au nord de la ville et au centre. Ces inégalités se font ainsi ressentir sur le logement : au nord le parc locatif social est plus important alors qu'au sud on retrouve plus de copropriétés. Le centre ville, et notamment la rue de la république accueille de nombreuses familles à faibles revenus. Les immeubles anciens et délabrés les revenus restent très modestes.

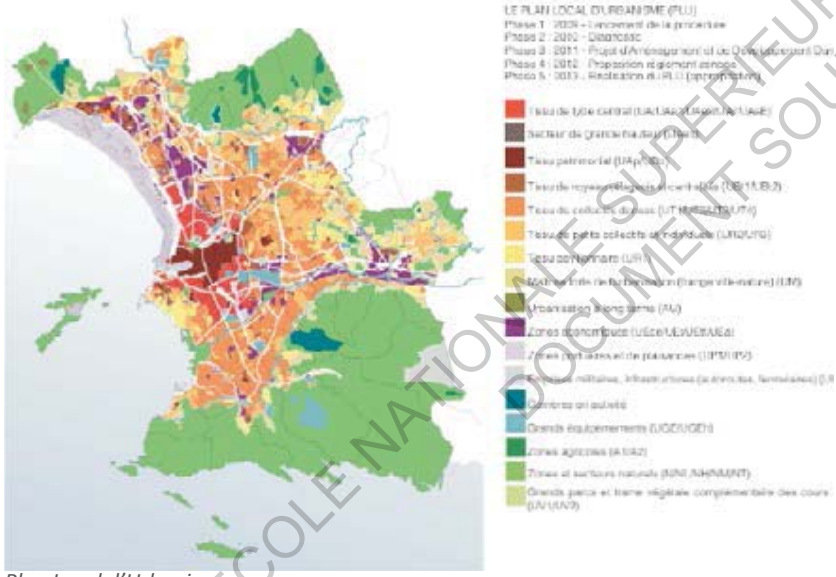
Système viaire

Marseille est essentiellement traversée par deux autoroutes qui constituent les axes principaux de la ville. Une première autoroute nord-sud traverse la France, en partant de Lille pour se terminer dans le centre ville de Marseille, à la porte d'Aix. Une deuxième autoroute relie Marseille aux autres villes des alentours à l'est. La jonction de ces deux voies se fait par le tunnel sous le vieux port depuis 1967. Un deuxième tunnel du Prado sud a été créé en 2013 afin d'améliorer l'accès aux zones touristiques du sud de la ville. Ce projet permet donc de traverser la ville sans interruption. Une troisième autoroute longe la zone portuaire et longe le quartier d'Euromed II, la cité de la méditerranée et le vieux port.
Ces autoroutes constituent le réseau principal de la ville, puisque les nationales ont été déclassées en départementales et ne sont plus que des axes secondaires. De plus, la ville de Marseille ne possède pas de périphérique, ce qui constitue un inconvénient majeur pour la circulation dans la ville.
Cependant les transports en commun ont été multipliés afin de désengorger la ville (2 lignes de métro, 2 lignes de tramway et 7 lignes principales de bus).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Équipements culturels
SOURCE : Atlas cartographique de juin 2014
Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise (AGAM)



Plan Local d'Urbanisme
SOURCE : Atlas cartographique de juin 2014
Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise (AGAM)

Environnement

Les espaces naturels sont omniprésents dans la ville. On trouve également nombreux parcs de différentes nature offrant une grande diversité. De nombreux terrains non urbanisés et délaissés par la ville sont également présents. Ces friches créent un rythme particulier dans la ville.
Marseille a également privilégié les sentiers de randonnée pédestre avec le GR, sentier métropolitain, qui permet de faire le tour de la ville sur 365km.
La coexistence de la ville et de la campagne avec le parc des calanques (créé en 2012), parc terrestre et marin qui s'étend sur trois communes (Marseille, Cassis et la Ciotat) contrebalance agréablement le tourisme, également tourné vers les espaces naturels de la ville.

Les équipements culturels

Le mouvement culturel à Marseille se traduit essentiellement par la présence des musées, relativement nombreux par rapport à la banlieue marseillaise, auxquels s'ajoutent des salles de concerts et théâtres. Par rapport au centre ville, les quartiers en périphérie, et ceux du nord sont totalement délaissés d'un point de vue culturel car ils ne disposent que d'un minimum d'équipements de renommée.

Politique urbaine – Le PLU

Le Plan Local d'Urbanisme de Marseille, ville centrale de «Marseille Provence Métropole» (MPM) a été approuvé en 2013. Il essaye de développer le tissu central en se concentrant autour du tissu patrimonial. Autour des anciens noyaux villageois, des tissus d'habitations collectives denses ont été développés massivement. On y trouve également de nombreux petits collectifs. On observe aussi que les zones de maisons individuelles et pavillonnaires sont moins nombreuses et plus parsemés. Le littoral nord concentre essentiellement l'activité portuaire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Les deux plateaux de Daniel Buren

8.3. Étude de cas de deux œuvres

«Les deux plateaux» de Daniel Buren

Son œuvre repose sur deux grands principes comme il le précise: «Le premier consiste à ne pas ériger de sculpture au milieu de cette Cour d'Honneur comme la tradition le voudrait, mais de révéler le sous-sol. Le second vise à inscrire le projet dans la composition architecturale du Palais-Royal qui est essentiellement linéaire, répétitive et tramée. De la conjonction de ces deux principes, c'est-à-dire de tous les possibles de l'un et de l'autre, sans jamais toutefois qu'ils ne se contredisent ni ne s'annulent, émerge l'œuvre monumentale projetée»[1]. En effet, il se base sur la distribution des colonnes de la galerie d'Orléans pour trouver une trame à son projet et positionner 260 colonnes octogonales rayées noir et blanc de hauteurs différentes pour créer du rythme et contraster avec la classicisme de la colonnade de la cour d'honneur. Ces cylindres prennent racine sous le grillage, en sous-sol comme si ils surgissaient d'un sol archéologique.
Dans le second « plateau », en sous-sol, des colonnes de hauteurs égales ont été placées, et leur enfoncement progressif témoigne de la pente du sous-sol sur laquelle l'artiste a voulu faire circuler un plan d'eau reflétant visuellement le plateau supérieur. Buren donne alors une perception sensitive du lieu avec une approche de la lumière (clou luminescent rouge ou vert la nuit) et du son (bruit de l'eau qui coule). Le lieu qui servait avant de parking pour les institutions attenantes, s'est transformé par un projet urbain et artistique, en place à investir par le public. C'est espace participatif permet aux spectateurs d'expérimenter et d'investir les lieux et les colonnes dans une perspective toujours renouvelée. Les deux plateaux sont donc considérés comme un succès, cependant l'intention de l'œuvre a été détournée par les touristes qui y viennent pour se divertir en se photographiant assis ou debout sur les colonnes et en jetant des pièces de monnaie dans la fontaine asséchée comme à la fontaine de Trévi. Dans tous les cas cet exemple montre bien comment l'art peut constituer un véritable projet urbain et créer un nouvel espace public.

«CHA-CHA-CHA» d'Elisabeth Ballet

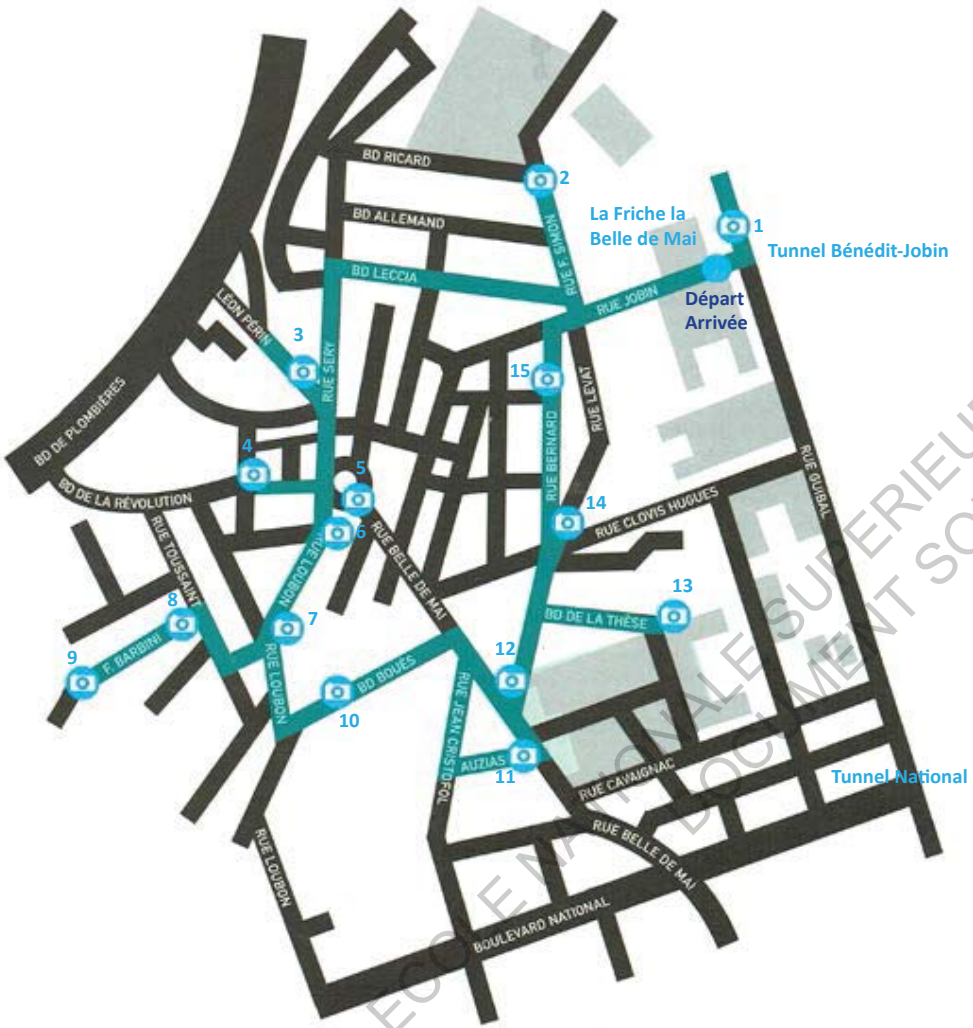
Plus au cœur de la ville, le projet CHA-CHA-CHA d'Elisabeth Ballet, également issu d'une commande publique a permis de constituer une véritable place au cœur du site du Pot d'Etain à Pont-Audemer. Avant les travaux de réaménagement, les usagers de cet espace étaient principalement des automobilistes qui ne faisaient que traverser la ville ou qui cherchaient à se garer près des commerces. L'artiste a donc souhaité rééquilibrer la place de la voiture et du piéton en réalisant une œuvre horizontale et non verticale puisque pour elle «poser une sculpture au milieu aurait ajouté à la confusion et crée un obstacle de plus»[2]. Le travail du sol était ainsi le moyen de créer un tissage et de raccorder les éléments entre eux. Elle a alors inséré dans sa trame qui se déploie de manière continue, comme un grand tapis déroulé sur la chaussée, les contours précis des routes et de la marche aléatoire. C'est le motif de la dentelle qui lui a permis de rassembler les éléments par un travail délicat. «La tige du dessin floral explore la surface en ondulant, elle se ramifie en feuilles, en bourgeons et en fleurs, elle passe sous le carrefour pour réapparaître, à peine retenue, de l'autre côté.»[3]
Ce sont donc ses entrelacs qui fabriquent un nouveau réseau. La dentelle a alors été grossie pour donner un nouveau rapport d'échelle. Le promeneur peut ainsi parcourir la complexité d'un détail végétal et se sentir inclus dans ce paysage rétabli à l'échelle de ses pas. Par une démarche artistique, Elisabeth Ballet parvient alors à re-créer un espace partagé. Recomposer l'espace public est donc possible par l'art, qui le transforme spatialement mais aussi socialement en influant sur les usages et les pratiques.

1 Citation disponible sur le site de la FRAC, voir le lien suivant : http://www.frac-centre.fr/projets-64.html?authID=33&ensembleID=87&oeuvreID=406

2 Entretien entre Sonia Criton et Elisabeth Ballet, disponible sur le site web de l'artiste : http://www.elisabethballet.net/oeuvres/cha-cha-cha-mise-en-oeuvre
3 Idem

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« SUR LES TRACES DE JR »



Tracé du parcours Unframed
Daly Mélodie

8.4. Parcours «Sur les traces de JR»

A la découverte du projet Unframed

La partie suivante est destinée à la découverte des photographies du projet «unframed» de JR, selon un parcours que j'ai établi durant mon voyage à Marseille. Cette déambulation dans la Belle de Mai nous amène au pied des 15 façades qui supportaient ou supportent encore les traces en noir et blanc de JR. Pour chaque point d'intérêt la photographie actuelle des parois (vides ou avec l'affiche) est associée aux explications ainsi qu'à deux photos supplémentaires : l'une étant l'originale que JR a retravaillé et l'autre étant prise par l'artiste lui-même durant l'inauguration en 2013.

Ce parcours a également été réalisé pour un TD en deuxième année d'histoire de l'art (UE 15). L'exercice consistait à créer un parcours autour du patrimoine de la ville de notre choix pour créer une application mobile. J'ai alors choisi les affiches de JR pour pouvoir maintenir leur mémoire et offrir des explications sur l'iconographie qui n'étaient présentes que dans le livre «Unframed, Belle de Mai» publié par la Friche. En effet, aujourd'hui, ces affiches sont vouées à disparaître, et elles ont même déjà disparues dans la tête de nombreuses personnes, notamment ceux qui travaillent à la Friche, qui affirmaient qu'il ne restait qu'une seule photo. Aussi, le parcours pourrait être collaboratif, les personnes l'utilisant pourront signaler la disparition d'une œuvre et la présentation serait ainsi transformée. L'application mobile est en cours de création et devrait être publiée et téléchargeable au cours de l'année 2015-2016.

En attendant vous pouvez découvrir point par point chaque affiche ainsi que les explications qui seront reprises dans l'application. Le point de départ se situe devant la Friche la Belle de Mai.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Départ - « Pour commencer »

Le départ, s'effectue devant la Friche la Belle de Mai, au 41 rue Jobin. Une fois dedans, avancez vous vers le skatepark le long de la voie ferrée pour découvrir la première œuvre de JR.

1. POI CLASSIQUE

Portrait de mon père Abd Rachid Mehdi, Algérie, 1976.
41 rue Jobin

Trônant au dessus du skatepark de la Friche, face à la voie ferrée, deux yeux nous fixent et nous interpellent. A travers ce regard se cache l'histoire de Fettouma Mehdi qui a choisi de donner cette photographie, le portrait de son père Abd Rachid Mehdi, pour aborder le thème de la famille, des origines et de l'immigration. Ce cliché rappelle ainsi sa relation très fusionnelle avec son père, et le déchirement causé d'une part par la distance, elle vivant en France et lui en Algérie, puis par la mort de ce dernier. Ce témoignage fait écho à la situation de nombreux habitants du quartier qui ont dû eux aussi quitter leur pays et leur famille pour s'installer à Marseille.



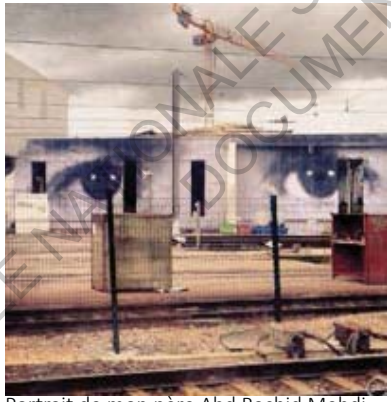
Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

LA PHOTO ORIGINALE :



Portrait de mon père Abd Rachid Mehdi, Algérie, 1976.
Photographie : DR

LA PHOTO PRISE PAR JR :



Portrait de mon père Abd Rachid Mehdi
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

Orientation :

Pour vous rendre devant la deuxième œuvre, vous devez sortir de la Friche, soit par l'endroit où vous êtes arrivé soit en la traversant en montant les escaliers du skatepark et en sortant derrière le parc de jeux et le jardin partagé. Une fois sortis, descendez la rue dans laquelle vous vous trouvez pour rejoindre la Rue F. Simon. De là vous aurez une vue sur les façades qui accueillaient encore l'année dernière la photo suivante.

2. POI CLASSIQUE

École Saint Charles, Marseille, 1966-1967
Boulevard Leccia & Boulevard Allemand

Une immense photo de classe de l'école Saint-Charles prise un demi-siècle plus tôt s'affichait sous vos yeux, sur plusieurs pans de murs. Le travail de l'artiste JR consistait alors à créer une illusion d'optique qui, à un angle de vue bien précis, situé sur le toit-terrasse de La Friche, réunissait ses morceaux d'images pour former une seule photographie. Les visages des enfants du quartier s'imposaient aux détours des rues comme un hommage à cette ancienne génération issue d'un brassage communautaire et social qui perdure encore aujourd'hui et qui fait la richesse du quartier. La photo de classe, a été choisie par l'artiste pour créer un symbole auprès des anciens élèves aujourd'hui pour la plus part parents et engager un questionnement pour les générations futures autour des origines et des étapes de la vie.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

LA PHOTO ORIGINALE :



Ecole Saint Charles, Marseille, 1966-1967
Photographie : DR

LA PHOTO PRISE PAR JR :



Ecole Saint Charles,
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

Pour vous rendre à la troisième étape, descendez dans le Boulevard Leccia puis au bout, tournez à gauche dans la rue Serry, puis à droite dans la rue Léon Perrin, vous arrivez alors devant le collège.

3. POI CLASSIQUE

Ecole Léon-Perrin, Marseille, 1944-1945
4 rue docteur Léon Perrin

« Tout le monde a envie de savoir ce que ses collègues de classe sont devenus »
C'est à partir de cette volonté que Marie-France Vollaro travaille depuis 2005 avec les écoles du quartier autour de l'opération « Les Enfants de la Belle de Mai ». En réunissant les anciens élèves elle a pu se procurer leurs photos de classes dont deux plutôt atypiques qui ont été utilisées pour couvrir les murs de l'école Léon-Perrin. Contrairement à des photos de classe bien rangées, celles-ci mettent en scène leurs activités stéréotypées avec d'un côté les filles en train de danser et de l'autre les garçons jouant à la bagarre. En continuant en bas de la rue, la reconstitution de ces photos effectuée par les élèves du collège crée une résonance émouvante entre le passé et le présent.



Photographies : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril

Les photos originales :



Ecole Léon-Perrin, Marseille, 1944-1945
Photographie : DR

Les photos prises par JR :



Ecole Léon-Perrin,
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

Orientation :

Reprenez la rue Séry, cette fois dans l'autre sens, et avancez jusqu'à la petite placette. Une fois dessus, prenez le Boulevard de la Révolution à droite de la paroisse.

4. POI CLASSIQUE

Manifestation pour le service public, Marseille, 2011.

Dès l'entrée dans le Boulevard de la révolution on peut apercevoir au-dessus des toits quatre mains en contre-jour levées vers le ciel comme un appel au secours. Contrairement aux autres affiches installées par JR, celle-ci est toute récente puisqu'elle date seulement du 26 octobre 2011 lors des manifestations des agents de la SNCF et de la Poste. Ses mains dressées sont un rappel aux actions menées par des hommes et des femmes qui dénoncent la casse sociale. Georges Cuny, photographe amateur et auteur du cliché a commencé par photographier les gens qui étaient à la rue suite au déclin de toutes les industries de la ville ainsi que les manifestations qui se sont succédées dans les années 70. Ce thème des luttes syndicales dans un quartier ouvrier comme celui de la Belle de Mai a d'autant plus été renforcé par JR qui a judicieusement choisi la « rue de la Révolution » pour accueillir cette image.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

La photo originale :



Manifestation pour le service public, Marseille, 2011.
Photographe : Georges Cuny

La photo prise par JR :



Manifestation pour le service public, Photographe : JR, Belle de Mai, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

Remontez le Boulevard de la Révolution pour retourner sur la place Placide Caffo, ici vous allez pouvoir découvrir deux œuvres de JR presque côte à côte.

5. POI CLASSIQUE

Le paquebot Toba Maru amarré à un quai, Marseille, 1920-1930
7 rue amable Richier

Sur la façade face à la place Placide Caffo, espace public très fréquenté et vivant, se tient encore, comme un hommage à l'histoire migratoire de la ville portuaire, la photographie du paquebot Toba Maru amarré à un quai.
Qu'on y voit des hommes sur le quai prêts à partir ou des hommes attendant leurs proches qui arrivent du bateau, cette image évoque forcément le voyage et l'évasion.



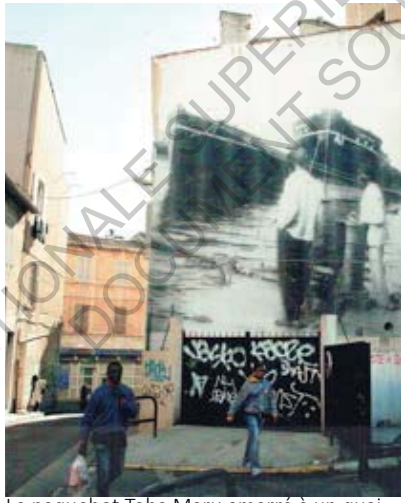
Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

la photo originale :



Le paquebot Toba Maru amarré à un quai, Marseille, 1920-1930
Photographie : Collection Archives Municipales de Marseille / 33 Fi 1352

la photo prise par JR :



Le paquebot Toba Maru amarré à un quai,
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

Orientation :

Retournez vous vers le cinéma Gyptis, de là où vous êtes vous devez pouvoir apercevoir la nouvelle façade du bâtiment qui donne sur la place Placide Caffo.

6. POI CLASSIQUE

le nouveau visage du cinéma Gyptis

L'action de renouvellement de cette façade qui rassemble plus d'une centaine de portraits des habitants, commerçants et habitants actuels du quartier ne fait pas partie du travail « Unframed » de JR réalisé en 2013.
En octobre 2014, la Friche la Belle de Mai a ouvert le cinéma le Gyptis, en plein cœur du quartier. En lien avec la restauration de ce bâtiment un nouveau visage lui a été donné. Une cabine photographique a été installée sur la place sur laquelle vous vous tenez, pour permettre au public de participer librement et gratuitement. Les portraits ont ensuite été imprimés directement et remis aux participants. Après le retour sur le passé et les origines de la Belle de Mai, cette œuvre s'inscrit ainsi comme un témoignage des populations qui vivent actuellement dans ce quartier. L'idée était d'avoir des portraits très différents des habitants, des enfants, des jeunes, des personnes âgés, des hommes et des femmes sans aucune limite pour que ce soit le plus représentatif possible des Marseillais.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

Continuez dans la Rue Loubon qui passe devant le cinéma Gyptis, jusqu'au n°102.

7. POI CLASSIQUE

Badauds sur des échafaudages lors d'une manifestation du front populaire,
Quartier de la bourse, Marseille, 1936
102 rue loubon

Aujourd'hui nu, le mur de devant vous comportait la photographie recadrée issue du studio Baudelaire, autrefois situé place du change, centre de toutes les manifestations qui se déroulaient au centre-ville. Baudelaire, photographe marseillais, avait réalisé de nombreux clichés sur les manifestations de 1936 où étaient débattues les conditions de travail des ouvriers dont l'enjeu des congés payés ou encore de la semaine de quarante heures. Sur l'affiche, les ouvriers étaient montés sur des poutres en bois d'un immeuble en mauvais état pour accéder à un poste d'observation. Cette image nous rappelle l'engagement fort des marseillais dans les causes sociales.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

la photo originale :



Badauds sur des échafaudages lors d'une manifestation du front populaire, Quartier de la Bourse, Marseille, 1936
Photographie Baudelaire : Fonds Gérard Detaille

la photo prise par JR :



Badauds sur des échafaudages lors d'une manifestation du front populaire
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

Orientation :

Continuez dans la rue Loubon, jusqu'au prochain croisement, puis prenez la rue François Barbini dans laquelle vous allez pouvoir découvrir deux photographies. Arrêtez-vous au n°7 pour la première photo.

8. POI CLASSIQUE

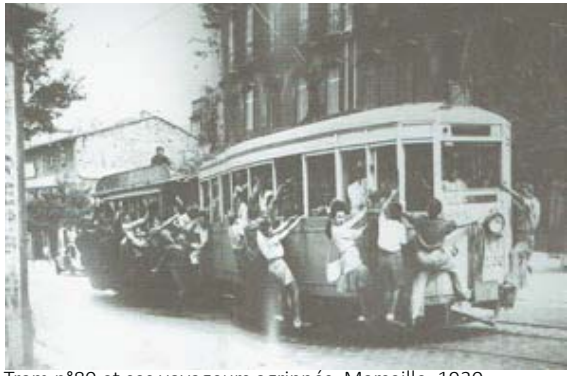
Tram n°80 et ses voyageurs agrippés, Marseille, 1930
7 Rue François Barbini

Le photographe Baudelaire que nous avons vu plus tôt avec les échafaudages, s'est beaucoup intéressé à la question des transports dans la ville, on lui doit d'ailleurs plus de deux mille clichés de bateaux ancrés sur le port de Marseille. A l'époque, il y avait assez peu de moyens de transports, ainsi qu'un déficit de places à l'intérieur ce qui a provoqué comme on peut le voir ici l'agrippement des passagers sur le tramway, parfois même sur le toit ou entre les wagons, ne se rendant pas toujours compte de la présence du danger.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

la photo originale :



Tram n°80 et ses voyageurs agrippés, Marseille, 1930
Photographie Baudelaire : Fonds Gérard Detaille

la photo prise par JR :



Tram n°80 et ses voyageurs agrippés, Photographie : JR, Belle de Mai 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ORIENTATION :

Continuez quelques mètres dans la Rue François Barbini pour apercevoir le footballeur grimpant au-dessus des toits.

9. POI CLASSIQUE

LAURENT DI LORTO, FINALE DE LA COUPE DE FRANCE, STADE DE COLOMBES 1934
36 RUE FRANÇOIS BARBINI

Surgissant des toits comme pour rattraper un ballon tout droit tombé du ciel, Laurent Di Lorto, gardien de l'Olympique de Marseille, s'impose en noir et blanc sur cette façade rose pâle. Cette photographie de la finale de la coupe de France au stade des Colombes en 1934, illustre encore 80 ans plus tard, les jeunes joueurs marseillais de l'époque, qui passionnés avant tout, donnaient leur âme pour le maillot. La photo est tirée d'un livre sur le centenaire de l'OM par le groupe de supporters des Winners installé à la Belle de Mai depuis 2001 qui œuvre pour perpétuer la mémoire de ce club mythique cher aux marseillais qui a remporté cinq titres de champions et une coupe de France.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

LA PHOTO ORIGINALE :



Laurent Di Lorto, Finale de la coupe de France, Stade de Colombes 1934.
Photographie : Agence FEP/Laget, DR

LA PHOTO PRISE PAR JR :



Laurent Di Lorto, Finale de la coupe de France, Stade de Colombes 1934.
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

ORIENTATION :

Revenez sur vos pas pour descendre la rue Barbini, vous allez arriver une nouvelle fois sur la Rue Loubon, continuez là sur votre droite, puis, tournez à gauche sur le boulevard Bouès, avancez jusqu'au numéro 25.

10. POI CLASSIQUE

PORTRAIT DE MES GRANDS-PARENTS BERTHE ET DIALLO, MALI, 1973
25 BOULEVARD BOUÈS

C'est une jeune lycéenne qui a proposé le portrait de ses grands parents qui se trouvait, il y a encore quelques mois, sous vos yeux. Cette photographie très ancienne a beaucoup voyagé du Mali à Marseille en passant par le Burkina Faso. Les personnages vivent aujourd'hui au Mali et rendent régulièrement visite à leurs enfants et petits-enfants à Marseille et se sont même pris en photo à côté de l'image. Encore une fois, ce choix s'inscrit dans les thématiques du parcours et rappelle le large brassage de populations de différents pays et continents et la mixité sociale qui caractérise la ville.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

LA PHOTO ORIGINALE :



Portrait de mes grands-parents Berthe et Diallo, Mali, 1973
Photographie : DR

LA PHOTO PRISE PAR JR :



Portrait de mes grands-parents Berthe et Diallo,
Photographie : JR, Belle de mai, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

Remontez le boulevard Bouès, puis au croisement de la Rue Belle de Mai, tournez à droite dans la rue Jean Cristofol et encore à droite dans la rue Auzias. Vous aurez directement la vue sur cette onzième œuvre.

11. POI CLASSIQUE

Yvan Raimond du club des bleus, concours Le Provençal 51, Marseille, 1970.
11 rue Auzias

Quel est cet immense personnage portant un chapeau de cowboy, placé à la verticale qui semble enjamber le toit du bâtiment ? C'est dans les vieilles photos du célèbre club Les Bleus, cercle bouliste de la Belle de Mai que l'on peut retrouver ce cliché du champion Yvan Raimond en train de faire le grand pas pour pointer. Les plus grands connaisseurs y apprécieront la mise en avant du jeu provençal aussi appelé la longue qui se joue de façon plus acrobatique et chorégraphique que la pétanque. L'affiche constitue ainsi un clin d'œil à la culture de Marseille qui accueille chaque année le Mondial la Marseillaise à pétanque, le plus grand tournoi bouliste du monde.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

La photo originale :



Yvan Raimond du club des bleus, concours Le Provençal 51, Marseille, 1970.
Photographie : DR

La photo prise par JR :



Yvan Raimond du club des bleus, concours Le Provençal 51.
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

Orientation :

Continuez vers la fin de la rue pour revenir sur la Boulevard de la Belle de Mai, l'œuvre se trouve sur votre gauche, au n°49.

12. POI CLASSIQUE

Base aéronavale, Saint-Raphaël, 1961
49 Rue Belle de Mai

Devant vous se tenaient quatre marins collés sur le volet roulant de ce petit magasin. Âgés d'une vingtaine d'années, ils étaient engagés dans le service militaire à la base aéronavale de Saint-Raphaël à Fréjus dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur dont Marseille est la capitale. Un des marins présent sur la photographie évoque aujourd'hui la triste situation de la ville et du quartier. « Les quais sont vides ! Les yachts et les croisiéristes ont remplacé le commerce, mais à l'époque la jetée de neuf kilomètres était saturée de trois rangées de bateaux bord à bord ! Il y avait énormément de marins et de dockers à la Belle de Mai. ». Le choix de cette photographie s'accompagne alors d'une volonté de faire revivre la mémoire de l'activité marine et portuaire, autrefois florissante à Marseille.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

La photo originale :



Base aéronavale, Saint-Raphaël, 1961
Photographie : DR

La photo prise par JR :



Base aéronavale, Saint-Raphaël
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

Prenez la rue Levat, puis une fois dedans tournez à droite dans le Boulevard de la Thèse. L'œuvre sera face à vous.

13. POI CLASSIQUE

Des hommes conduisant des ânes devant la porte sud des remparts, Alger vers 1900
Boulevard de la Thèse

L'affiche monumentale vient s'installer sur ce mur très haut comme un écho aux remparts de la photographie, la porte Sud d'Alger constitue alors la seule percée visuelle. Aux abords de cette porte des hommes conduisant des ânes attendant devant l'entrée. Cette image également issue des Archives municipales de Marseille pose ainsi la question du départ, de l'immigration et bien sur des origines. L'affiche illustre d'une certaine manière le métissage très présent à Marseille et particulièrement dans le quartier de la Belle de Mai.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

la photo originale :



Des hommes conduisant des ânes devant la porte sud des remparts, Alger vers 1900. Photographie : Eugène Isnardon – Collection Archives municipales de Marseille

la photo prise par JR :



Des hommes conduisant des ânes devant la porte sud des remparts
Photographie : JR Belle de Mai, 2013

Orientation :

Retournez sur vos pas pour reprendre la rue de Levat, cette fois dans l'autre sens, jusqu'au croisement avec la rue Clovis Hugues. Vous trouverez un terrain vague appelé «le coin pour tous» où l'image était placée.

14. POI CLASSIQUE

Un groupe posant dans une barque amarrée sur la plage, vers 1930
54 Rue Clovis Hugues

Sous vos yeux, se trouvait ici, tout en haut de la façade, une gigantesque barque amarrée sur la plage avec à l'intérieur une trentaine de personnes regardant l'objectif. Cette photographie des archives municipales de Marseille qui représentait des individus en vacances a pris un sens tout à fait différent sous l'interprétation et le travail de l'artiste. Imaginez maintenant cette grande affiche positionnée à l'envers, les personnages avec la tête en bas et le ciel ayant pris la place de la mer, que voyez-vous ? La photographie, évoque en tout cas, pour chaque spectateur, toujours une histoire. La volonté de fuir, la traversée dans un bateau de fortune, le périple tumultueux, le naufrage dans la méditerranée, la perte de proches, l'arrivée sur des terres inconnues ou bien un simple voyage, c'est à vous de choisir.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

la photo originale :



Un groupe posant dans une barque amarrée sur la plage, vers 1930. Photographie : Collection Archives municipales de Marseille / 19 Fi 2043

la photo prise par JR :



Un groupe posant dans une barque amarrée sur la plage.
Photographie : JR, Belle de Mai, 2013

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Orientation :

A partir du carrefour, prenez la rue Bernard pendant une centaine de mètres

15. POI CLASSIQUE

Armand et Josette, Deux jeunes gens de la cité clovis-hugues, marseille, 1955
23 Rue Bernard

Armand à gauche et Josette à droite se tiennent encore devant nous, debout comme figés dans le temps. JR a fait le choix d'utiliser les particularités de la façade pour composer avec l'architecture. Les deux affiches épousent les aspérités des parois et se divisent sur trois petites plaques, une partie du corps pour chaque niveau de la maison. Les photographies prennent alors la place des fenêtres et offrent un regard neuf sur cette façade aveugle. La photo originale a été prise lors d'une sortie des jeunes sur la canebière, une des artères historiques principales de la ville. L'image porte alors le climat de joie et de vie qui accompagnait cette période pour les jeunes de la cité Clovis Hugues, une des premières cités d'habitation bon marché de Marseille, construite en 1934. Cette photographie se veut rappeler l'esprit d'entre-aide, et de respect qui dépassait les conditions précaires qui accompagnaient parfois le quotidien de ces jeunes générations.



Photographie : Mélodie DALY, Belle de Mai, avril 2015

LA PHOTO ORIGINALE :



Armand et Josette, Deux jeunes gens de la Cité Clovis-Hugues, Marseille, 1955
Photographie : DR

LA PHOTO PRISE PAR JR :



Armand et Josette, Deux jeunes gens de la Cité Clovis-Hugues.
Photographe : JR, Belle de mai

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Fin du parcours

A travers ce parcours vous avez pu découvrir une part de l'histoire de la Belle de Mai qui possède une histoire riche souvent oubliée. C'est à travers toutes ces images que l'on peut constater la dynamique qui y régnait. Le travail de JR est un hommage à la famille, à la mixité sociale ainsi qu'à la culture locale. Ses œuvres sont là pour égayer l'espace public ouvert à tous et participer à la constitution d'une mémoire collective.

Vous pouvez maintenant continuer pour rejoindre la rue Jobin, en la prenant sur la droite, vous arriverez au point de départ, devant la Friche. Vous pouvez alors continuer la visite en prenant le tunnel Bénédit-Jobin, récemment renommé le tunnel des mille signes lors de l'intervention de l'artiste peintre Frédéric Clavère en 2013. En entrant dans cette véritable caverne de hiéroglyphes vous aurez l'occasion de découvrir 450 images peintes sur différentes formes de panneaux routiers.

Vous pouvez également vous rendre au Tunnel National, renommé le Tunnel InterNational des Enfants, en prenant la rue Guibal, sur votre droite. Vous arriverez ainsi devant ce passage souterrain investi par le Collectif des Enfants, regroupant des habitants du quartier et des artistes qui ne voulaient plus traverser le tunnel dans de mauvaises conditions (bruit, noir, insécurité, etc). Ils ont voulu rendre hommage à l'artiste peintre et céramiste chilien Jorge Selaron, connu pour avoir recouvert l'escalier Sélaron à Rio de Janeiro (au Brésil) de 2000 carreaux de faïence. Ainsi, le collectif a posé en octobre 2013 leur première mosaïque à l'entrée du tunnel. Depuis ils continuent de l'embellir en créant des fresques à l'intérieur dont une de 4m de large sur 3m de haut. Ils proposent aussi des ateliers participatifs et invitent les habitants et passants à apporter leur touche afin de créer une œuvre collective.



Tunnel Bénédit-Jobin, Belle de Mai
Mélodie DALY, 2015



Tunnel InterNational des Enfants, Belle de Mai
Mélodie DALY, 2015

Crédits

Les photographies qui accompagnent les explications ont été réalisées par Mélodie Daly en 2015
Les photographies originales et celles de JR proviennent toutes de l'ouvrage suivant :
Friche la Belle de Mai, ***Unframed, Belle de Mai / Marseille,*** Editions alternatives, Décembre 2013